

Recueil

DE LETTRES

à l'usage

DES JEUNES DAMES.



---

RIGA,

Imprimé chez M. Müller.

1837.

Library

LIBRARY

UNIVERSITY OF TARTU

Permis d'imprimer,

à la charge de fournir au Comité de Censure, après l'impression et avant de mettre l'ouvrage en vente, trois exemplaires.

Riga, le 31. Décembre 1836.

Dr. C. E. Napiersky,

*Ent.* Censeur.



6186

LIBRARY

UNIVERSITY OF TARTU

6186

Da ich schon seit mehren Jahren für die Zöglinge meiner Anstalt und einige Freunde, von denen ich darum ersucht worden bin, ein Werkchen suchte, das, einzig nur für junge Damen, Anleitung zu kleinen, leichten französischen Briefen und Billetten enthalte, und solches nicht so bekommen konnte, wie wir es wünschen; so entschloß ich mich — obwohl nicht Französin — ein solches zu verfassen, und übergebe es hiemit, nebst einem kleinen Anhange von Briefen, aus den vorzüglichsten französischen Schriftstellern zusammengestellt, meiner Mitwelt, mit der Bitte, es freundlich aufzunehmen, nachsichtsvoll zu beurtheilen, und gütigst zu berichtigen, wo ich gefehlt habe.

N i g a, im December 1836.

Catharine King,  
geb. von Souhay.

---

Madame K. à son amie.

**M**a très-chère amie! <sup>1)</sup> L'homme propose et Dieu dispose! Vous me croyez à St. Pétersbourg, et me voilà à Zen. Ma santé, depuis quelque tems bien chancelante, m'a fait accepter l'offre amicale des aimables propriétaires de Zen, qui m'invitaient à passer les fêtes au milieu de leur famille à la campagne, plutôt que de m'exposer à un long voyage pour la capitale. C'est donc de ce charmant séjour que je vous écris maintenant, et je suis persuadée que la description de cette Elysée vous dédommagera du tableau pompeux que j'aurais pu vous faire de la capitale; mais comme le messager de ces lignes doit partir pour arriver demain à deux heures à Riga, le tems de votre repas, j'arrête ma plume, car: <sup>2)</sup> ventre affamé n'a point d'oreilles, et je ne vous dirai pour ce moment que mes plus tendres adieux, avec l'assurance: que je reste — ici-bas comme aux Elysées — toujours

votre

fidèle amie.

---

## La même à la même.

Ma très-chère amie, qui m'occupez si tendrement! Ah, que n'êtes vous pas ici, pour partager les délices de mon séjour! Je ne saurais assez vous dépeindre les beautés champêtres et l'harmonie de ce ménage charmant. Mais commençons d'abord par le genre de vie journalier: chacun se lève selon son désir et s'occupe selon son goût, jusqu'à ce que l'heure du café rassemble la société autour de la cafetière, posée à l'ordinaire dans un berceau de verdure au bord d'un joli étang, bordé par de superbes montagnes, couvertes des plus beaux arbres, les cédres de cette contrée. C'est ici qu'on prend le café, et la déesse, qui préside à cette charmante collation, c'est la dame de la maison, dont le regard, encore enchanteur à cet âge, dit, qu'elle a dû être d'une grande beauté. Les manières gracieuses, avec lesquelles elle présente cette liqueur délicieuse, qui

Donne un esprit plus ouvert,

Un sang froid, et rend plus aimable, — ces manières gracieuses, le jeu de ses belles mains et l'affabilité de tout son être vous font croire d'humer dans chaque goutte, qu'elle vous présente, un rayon de soleil. Restaurée par ce nectar, charmée de l'aimable hôtesse, de la conversation animée, du parfum des roses, dans lesquelles ce berceau de verdure est enseveli, la société se disperse, pour passer le tems jusqu'au diner chacun selon

sa fantaisie. Pour moi, je prends mon livre, pour me mettre au bord d'une petite rivière, qui serpente dans le parc, et dont je vous dépeindrai plus tard les beautés. Mais revenons à la description de ma journée. A trois heures on se réunit pour le dîner; c'est à présent Monsieur à son tour, qui fait le charme du repas. Monsieur de Séhé est un homme d'un esprit rare, doué d'une ame élevée et sensible, d'un génie profond dans les affaires de sa patrie, et des manières de l'ancienne galanterie chevaleresque. Malgré le travail austère, qui remplit ses journées, il est toujours d'une humeur fort aimable; c'est le meilleur des époux, le plus tendre des pères, et l'homme le plus aimable de la société. — La fille aînée de la maison peut bien servir de modèle aux jeunes personnes de son âge; elle est douce, bonne, sensible, obéissante, toujours appliquée, douée enfin de toutes les vertus d'une aimable jeune demoiselle. Oh heureuse la famille qui ressemble à ce portrait, et la maison, où toutes les vertus trouvent leurs protecteurs, comme ici. C'est là que règne l'âge d'or, et que la vie semble s'entrelacer de roses, qui, en se flétrissant ici-bas, éclosent de nouveau dans un autre monde, où les jouissances des élus seront éternelles. Mais c'est assez pour aujourd'hui, ma bonne amie! Adieu, et ayez bien soin de la petite place, que j'occupe dans votre coeur! Pour toujours

la Vôtre &c.

---

La même à la même.

Ma très-chère amie!

3) **R**ouge soir et blanc matin, c'est la journée du pèlerin. Le voilà, ce proverbe dans son lustre devant mes yeux. Hier au soir il faisait si beau, qu'on pouvait être persuadé, que la journée suivante offrirait les mêmes avantages; voilà pourquoi je me proposai de me lever à 4) l'aube du jour, pour voir le lever du soleil; chose que j'exécutai effectivement ce matin. Accompagnée de l'aimable fille de la maison, nous gravîmes la montagne la plus haute, qu'on nomme ici Aiskalne, et c'est de son sommet, que nous vîmes ce spectacle sublime; mais que vous en dirai-je? En pensant aux vers de Tiedge à ce sujet:

5) Die Sonne kommt, sie tritt aus ihrer heil'gen Höhe;  
Ja, das ist Gottes Herrlichkeit!

toute autre description me semble profaner ce magnifique lever du roi brillant du jour. Lisez les vers de ce poëte, ma bonne amie! Votre ame sera pénétrée de la grandeur du Créateur, et vous me ferez grace de toute rélation. Après avoir suffisamment admiré ce spectacle imposant, nous revînmes au logis afin de nous restaurer avec un bon déjeuner, après quoi je m'imposai la tâche si agréable de vous écrire ces lignes. J'espère que vous serez contente, ma bonne et belle amie, de ma matinée, contente de me savoir heureuse; néan-

moins je ne le suis qu'à demi, mon bonheur est incomplet, et je soupire souvent de ne pas vous avoir à mon côté; mais que faire! — J'aime mieux échapper aux atteintes de la mélancolie, et <sup>6)</sup> prendre le tems comme il vient.

Je ne réponds rien à ce que vous me dites sur mes lettres; je suis ravie qu'elles vous plaisent, et je ferai mon possible, pour voir toutes les belles contrées d'ici, afin de vous en faire la description: <sup>7)</sup> encadrez-la des baisers que je vous envoie en grande provision par ce messager. La personne, qui vous remettra cette lettre, est ma proche parente; elle connaît toute votre amitié pour moi. Je prends la liberté de vous la recommander, en vous assurant que les services, que vous voudrez bien lui rendre, ajouteront infiniment à ma reconnaissance.

—  
 Votre très-attachée.

### La même à la même.

Assise au bord de la petite rivière, que j'aime tant, et dont je vous ai déjà parlé, je vous écris à cette heure.

Encore fatiguée de la longue promenade d'hier, je devais <sup>8)</sup> faire flèche de tout bois, pour me lever de mon lit aujourd'hui; je me disais, en me roulant dans mon lit: <sup>9)</sup> le lit est une bonne chose, si l'on n'y dort, on y repose. Cette philosophie

m'aurait encore long-tems enchainée; mais la voix d'une tendre philomèle ne me laissait <sup>10</sup>) ni paix ni trêve. Je me levais <sup>11</sup>) en sursaut pour la surprendre, cette petite chicaneuse, qui m'avait chassée de mon lit. Le livre à la main, j'entrais au jardin, où je fus accueillie par le gazouillement gracieux et multiplié des aimables chantres des bois. Les fleurs sécouaient amoureusement leurs calices, remplis des perles magnifiques de la rosée matinale — larmes précieuses, dont la tendre et inconsolable Aurore honore encore toujours la mémoire de son fils chéri — comme pour faire fête aux nombreux et charmans papillons, qui, aussi aimables, aussi inconstans qu'on dit être les amans de ce bas monde, voltigent de belle en belle, <sup>12</sup>) contant fleurette à chacune, éblouissant presque <sup>13</sup>) ailes brillantes. Tout respirait le bonheur et la joie, et, le cœur touché de ce délicieux reveil de la nature, je serais restée encore long-tems à le contempler et à louer Dieu, en admirant ses oeuvres, si la douce philomèle, qui m'avait attirée la première au jardin, n'eût entonné de nouveau ses accords mélodieux, me suppliant de ne pas l'oublier. C'est ainsi qu'une amie tendre et indulgente, dont vous avez affligé le cœur aimant par l'oubli et la froideur, cherche d'abord à vous ramener par la douceur et des attentions redoublées, et par ce moyen sait mieux triompher de votre inconstance, qu'en éclatant en reproches amers, qui

le plus souvent ne servent qu'à aigrir l'ame et à étouffer l'amitié, qui peut-être y existait encore, et ne s'était démentie que pour un moment.

Voilà du moins ma façon à moi d'agir et de sentir. Mais pardonnez-moi cette petite digression, qui se trouvait justement au bout de ma plume, et revenons à mon rossignol, qui, me servant de guide, me fit traverser presque tout le jardin, afin d'arriver à son asile, mon endroit chéri, situé au bord de la petite rivière en question, qui, prenant sa source à quelques lieues d'ici sur une colline ombragée d'un charmant petit bois de chênes majestueux, et serpentant, semblable à une large bande d'argent, dans des prés toujours verts et émaillés de fleurs, où ses eaux, pures comme le crystal, répandent l'abondance et la fertilité, vient enfin arroser le parc et le couper en deux parties. C'est ici que, fatiguée de sa course rapide, voulant se reposer sous l'ombrage délicieux des vieux bouleaux, bordant son chemin des deux côtés, elle roule des ondes douces et paisibles, dont le mystérieux murmure remplit l'ame d'une vague rêverie, et apaise les passions. De tems en tems elle s'amuse à embrasser dans son cours de petits îlots, dont l'un est couvert des plus beaux tilleuls, qui, rendant hommage au rossignol, ont été plantés par les respectables aïeux de mon loyal hôte; arbres, consacrés par préférence à ces Sontags des airs, qui, répondant à leur tour au sentiment affectueux, que nous leur portons, ont bien voulu venir se fixer en nombre

pendant l'été dans cette délicieuse retraite, et s'acquitter par leur chant ravissant. En face de cette ile se trouve un joli bosquet de lilas tout en fleurs dans ce moment-ci, où je me place souvent avec mon livre ou mon ouvrage. Ce matin je me dis, après avoir écouté quelque tems le concert harmonieux, qui s'exécutait à quelques pas de moi: »L'aurore est l'amie des muses«, et voulant en approfondir la vérité, je me mis sur le champ à vous adresser ces lignes. C'est à vous de juger, si le proverbe n'a pas menti, et si les neuf soeurs ont bien voulu m'inspirer. Adieu, ma toute belle et bonne, je vous embrasse avec effusion de coeur.

Mais à propos, préparez-vous à rire: je viens de recevoir une lettre de la comtesse de R. de St. Pétersbourg. Elle a manqué d'être noyée, et voilà ce qu'elle m'écrivit là-dessus; renvoyez-moi la lettre avec la première occasion, et aimez toujours  
votre fidèle amie.

---

### La Comtesse de R. à Madame K.

---

Ma chère amie!

**Je** viens d'être pêchée de l'eau comme un poisson. Grace à l'adresse de mon valet, à ma robe flottante et à la nacelle, qui vola à mon secours, je n'ai eu que pattes et pieds de mouillés. Je m'étais figurée, que Neptune porterait sur les eaux ma respectable personne, et même avec respect, mais que

j'ai été trompée! Je me suis vue obligée de brasser à droite et à gauche, comme une perdue, pour me tirer d'affaire. Ah, si vous eussiez vu mon pauvre Daniel, qui était aussi sot qu'une poule mouillée, et moi tremblante comme un agnelet! Mais grâce à Dieu, cet accident n'a eu aucunes suites; puisque me voilà saine et sauve, volant dans les belles plaines d'ici comme une hirondelle, et ne me plaignant de rien que d'être si loin de vous, mon adorable amie!

---

### Madame K. à son amie.

Ma bien chère!

**J**e ne sais quel tems vous avez à B.; mais celui que nous avons à Zen depuis que je suis ici, est délicieux. Nous ne faisons que parcourir les montagnes, les bois et les vallons. Hier nous prîmes le thé sur une haute montagne, dont j'espère que vous n'avez pas oublié le doux nom (Aiskalne); c'était une belle soirée! Il y avait du monde ici: une dame du voisinage, femme bien instruite et très-intéressante, digne mère de tant de fils (je crois qu'elle en a six), qu'elle élève d'une manière spartiate. Après le thé Madame de Séhé voulut encore régaler les enfans de confitures, qu'elle avait dans un sac de papier; mais Madame de Rens, mère de ces garçons, s'empara du sac, en disant: <sup>14)</sup> »Il faut casser le noyau pour avoir l'amande.« A ces mots elle jetta le sac

dans l'abîme; mais à peine eût elle prononcé ces paroles, que les braves garçons suivirent le sac avec une rapidité, que mon cœur battit violemment d'inquiétude. C'était le fils aîné, jeune homme de quatorze ans, qui remporta la jolie victoire, d'avoir trouvé le sac, qu'il porta ensuite aux pieds de sa charmante mère, dont les yeux brillaient d'un feu céleste. L'invitation, qu'on nous fit de venir voir le coucher du soleil, m'arracha à mes pensées sur cette scène si intéressante.

Oh, mon amie! quel spectacle que le coucher du soleil! mon ame était pénétrée jusqu'au fond; c'est l'emblème du congé d'une amie chérie, qui nous quitte. Hélas! puis-je le voir sans penser à vous! à vous, mon ange tutélaire! — à vous, qui exercez un tel charme, un tel pouvoir sur tous les cœurs! Comment voulez-vous, que le mien ne batte pas pour vous; le mien, qui vous doit ses plus beaux sentimens, la véritable félicité de ma vie. Hélas! de vous savoir si loin et si souffrante, cela me déchire souvent le cœur; — revenez, revenez au plus vite, ma bien chère! ne restez pas plus long-tems dans la société de la méchante Naiade de Bade, qui ne veut pas vous rendre votre santé! Envain vous cherchez ce trésor loin de la Russie; c'est le seul pays, où règnent la santé, la joie, le bonheur, et par conséquent l'âge d'or. Notre Saturne, sur son trône majestueux, frappe de son sceptre: et de toutes parts jaillissent <sup>15)</sup> des eaux thermales; il envoie son aigle, le fait planer

sur son vaste empire; et la bénédiction fait éclore partout des fleurs de la joie. Je vous attends donc aussitôt que possible dans notre heureuse patrie, persuadée que vos maux cesseront dans notre climat énergique, dans nos bras et près du coeur de votre tendre amie.

---

### La même à la même.

---

Vous me priez, ma bonne amie, de vous parler plus longuement sur le pays, que je habite à cette heure; mais..... <sup>16)</sup> adieu panier, vendanges sont faites.

Je pars demain à la pointe du jour, regrettant de ne pouvoir passer toute ma vie ici. Je m'éloigne donc de ces contrées si délicieuses, de ces ames tendres et prévenantes, pour me replonger dans ma vie agitée. Mais n'importe, j'étais en Arcadie! — il faut être contente, et <sup>17)</sup> prendre le mauvais avec le bon. Cet air si pur, cette nature si riante ont vivifié mon ame et mon corps, et grace aux soins de mes généreux hôtes, je retourne chez moi avec assez de forces, pour vaquer à mes affaires avec nouvelle ardeur. Adieu donc, vallées chéries de Zen, et vous, ses aimables propriétaires! — Adieu, montagnes, rivière, Dryades, philomèle et papillons inconstans! Mon ame a fait une alliance éternelle avec vous, et le souvenir des plaisirs que

j'ai goûtés près de vous, me suivra encore dans l'autre monde.

Adieu aussi vous, ma bien chère!

Pour toujours

la Vôtre.

---

### La même à la même.

---

Ma bonne amie!

Voilà <sup>18)</sup> la batterie changée, et moi ..... <sup>19)</sup> logée aux quatre vents. Ce n'est pas de l'Elysée, ni du bord de ma jolie rivière, ni &c. &c., que je vous adresse ces lignes: c'est de ma voiture versée, dont la roue est rompue; et comme il faudra encore bien du tems, pour remédier à ce malheur, je profite du moment, où le cocher est allé chercher du secours, pour m'entretenir avec vous à l'aide d'un bout de papier et de mon crayon.

Mais que vous dirai-je d'ici? Je me vois dans un désert sablonneux, au milieu d'une solitude absolue, où rien ne me rappelle la présence des hommes; point d'arbre, point d'eau; un gazon brûlé par le soleil; rien enfin, hors moi et mon malheureux équipage: objets trop peu intéressans pour valoir la peine d'en parler.

Mais existe-t-il un endroit créé par le Tout-puissant, qui <sup>20)</sup> n'ait pas voix en chapitre? Le vers du cantique 147: <sup>21)</sup>

„Urquell aller Seligkeiten, die in Strömen sich verbreiten,“

avec lequel notre excellent et digne pasteur B... e élève si souvent nos coeurs et mène nos ames vers le ciel, ce beau cantique me vient dans la mémoire: je lève mes yeux vers le ciel, je repète: in Strömungen! et cet endroit devait être oublié? Non, non! L'amour paternel de l'Être Suprême n'a oublié nulle place; je vous réponds sur ces vers par cet autre cantique (380), fait par feu mon vénérable confesseur:

22) „Es grünt in Hain und Flur ein still und friedlich  
Leben;

Auch aus bemoostem Stein versuch'ts empor zu streben....“

Voilà justement une telle pierre couverte de mousse, qui se trouve à côté de moi; et en l'examinant je découvre, qu'elle est un monde peuplé d'êtres vivans.

O Dieu, mon Créateur! quelle langue est capable de chanter tes grandeurs? qui en est assez digne? Pour moi, je me sens trop faible; il faudrait être un Newton ou un la Fontaine, cet aimable poète, qui fait parler chaque petit être de la nature, pour chanter dignement tes louanges; — je me tais donc..... et je vous prie d'excuser la pauvre causerie d'une personne assise sur une misérable colline de sable auprès d'une roue cassée.

Adieu, et aimez-moi de cette tendresse, qui est faite tout exprès pour nous.

La même à la même.

---

Mon aimable grondeuse,

Quand je vous écris de longues lettres, vous avez peur, que cette application, jointe à la quantité de mes affaires, ne me rende malade, et vous croyez que je le suis, quand je vous en écris de trop courtes; — eh bien! <sup>23</sup>) l'entente est au diseur; écoutez donc, et tranquillisez-vous au sujet de mes longues ou courtes lettres; sachez, que je les commence toujours sans savoir, où cela me menera. J'ignore, si ma lettre sera longue ou si elle sera petite: j'écris tant qu'il plaît à ma plume; c'est elle qui gouverne tout; je crois, que cette règle est bonne, je m'en trouve bien et je la continuerai; au moins <sup>24</sup>) chacun fait comme il l'entend. — Voilà donc la cause de mes longues lettres; elles sont courtes, quand le hazard vient arrêter la chère plume, par laquelle je vous dis aussi à cette heure, ma bien-aimée soeur, que je brûle d'envie d'avoir de vos nouvelles. — Songez, ma bonne, que je n'en ai point eu depuis quinze jours, et hâtez vous de me satisfaire. En ce moment je pars pour Toraida et Crimalda, la Suisse de la Livonie; j'espère que, revenue à la maison, on me présentera une lettre de votre belle main.

---

R é p o n s e.

Mon adorable soeur,

Pendant que vous parcourez votre Suisse livonienne, en admirant les chefs-d'oeuvre qui y embellissent la nature, je vais vous raconter une scène d'ici, dont j'ai été témoin, à laquelle ne saurait être comparée aucune autre qui offrirait aux yeux des mortels quelque chose d'aussi beau, d'aussi aimable, ni d'aussi parfait; car c'est de notre superbe et incomparable famille Impériale que je vais vous parler, de cette famille digne de la place, où la Providence l'a placée.

Je ne vous raconterai pas une de ces charmantes anecdotes qu'on apprend à chaque jour sur ces augustes personnes, avec une joie et un ravissement toujours nouveaux et toujours plus vifs; je ne vous parlerai que d'une scène, qui aurait mérité, d'être vue de l'Europe entière.

C'était le 1. Juillet, la fête de Sa Majesté Impériale **Alexandra**, qu'on célèbre magnifiquement à Peterhof, château de plaisance Impérial, où tout le monde afflue (excepté les aveugles et les morts, dont les derniers ont l'avantage de voir tout du haut des cieux;) qui peut rémuer ses pieds, ou qui est en état de s'y faire transporter en voiture ou par mer, pour voir la pompe et la magnificence avec laquelle on célèbre ce jour, cher à chaque coeur d'un bon sujet russe, — et

tous les sujets russes sont bons, comme vous le montre ma respectable personne, — mais ne vous fâchez pas que je m'écarte de mon récit; — ainsi à ce jour, à jamais gravé dans ma mémoire comme dans mon cœur, j'étais aussi à Peterhof. A notre arrivée nous eûmes soin de chercher une bonne place, pour voir défiler les troupes devant Sa Majesté l'Impératrice, qui se tenait sur le balcon entourée des Grandes-Duchesses et des dames de la cour, dont elle est l'ornement. Notre intention nous réussit à merveille, et nous reçûmes une place, d'où nous pûmes dès-lors voir toute la cérémonie. Je ne vous ferai pas mention ici de la belle tenue des gardes, ni des superbes évolutions militaires qui à cette occasion offraient un spectacle magnifique; mais je vous raconterai la scène dont je vous ai parlé au commencement de ma lettre. Après la revue de ses troupes, que l'Empereur avait fait défiler devant son auguste Epouse, il rentra dans le palais. Peu d'instans après il parût sur le balcon; l'Impératrice alla au devant de lui, lui essuya le front avec son mouchoir de poche, l'embrassa avec une grâce inexprimable et une tendresse si touchante, que ses yeux avaient en ce moment une expression divine. Chacun en fut touché jusqu'aux larmes, et un cri d'admiration unanime célébra cette scène touchante de l'amour conjugal sur le plus brillant des trônes. Heureux le peuple qui est gouverné par des souverains, qui sont des emblèmes terrestres de toutes

les perfections divines. Il est certain, que Dieu n'a point de plus belles ni de plus vives images, que ces souverains si grands dans toutes les vertus, et qui tiennent ici-bas sa place parmi les hommes avec autant de dignité! La patrie des Césars, des Catons, des Cicérons, si illustrée par les vertus et les exploits de ces grands hommes, doit pâlir devant la nôtre, qui, par la rapidité, avec laquelle elle s'élève et maintient sa prépondérance sur tous les autres états de l'Europe, montre que la Providence la protège évidemment. Il ne nous reste donc que de prier le bon Dieu, de donner à notre Empereur des belles-filles, qui soient des emblèmes de toutes les vertus, comme sa charmante Epouse, et à celle-ci des gendres dignes d'elle et conformes en tout à son auguste Epoux! Qu'il conserve la santé de toute la famille Impériale, et qu'il garde dans sa sainte protection le trône, la patrie, vous, et qu'il n'oublie pas non plus la petite personne de votre soeur!

R é p o n s e.

Vous avez parfaitement bien réparé le tort que vous m'avez causé par votre long silence, mon aimable soeur! Souffrez que je vous embrasse au nom de toute la Russie, pour qui vous avez un amour si ardent. Je me glorifie avec vous d'être russe et en même tems d'être votre soeur. Si

j'étais un homme, je tomberais à vos pieds, pour vous remercier des sentimens que vous témoignez pour la famille Impériale; mais en attendant qu'une agréable métamorphose change mon sexe, et le moment, où je pourrai vous parler de vive voix, n'étant pas encore venu, je vous dis par ces lignes, que votre lettre avec la description de la scène, qui s'est passée dans la famille Impériale, a touché vivement toutes les personnes, à qui j'en ai fait la lecture, et qu'il n'y a qu'une voix d'amour et d'adoration pour cette auguste famille dans notre province, qui s'est distinguée en tout tems par son attachement à ses souverains.

Afin de vous récompenser de votre intéressant récit, je vous dirai que Julie doit épouser un brave militaire; mais après les noces ce fils de Mars sacrifiera son sabre aux Lares, pour aller dès-lors planter ses choux, comme un autre Cincinnatus. Sachant que je suis grande amatrice de choux, Julie m'a invitée d'avance pour un plat de cet excellent légume. Dieu lui en donne une bonne récolte! Sans cela, je lui en mangerai tout!

Vous savez, ma chère soeur, comme j'aime les pommes, et qu'il n'y en a que fort peu cette année; <sup>25)</sup> c'est une épine au pied; mais que faire? <sup>26)</sup> Avec le tems les neuffles mûrissent; l'année prochaine nous en dédommagera probablement.

Adieu, ma bien-aimée! Donnez-moi des nouvelles satisfaisantes de votre santé, et aimez toujours votre soeur.

---

## Madame K. à sa soeur.

---

Vous me dites toujours, ma chère soeur, que les jours, où vous recevez mes lettres, sont des jours de fête pour vous, parcequ'elles vous égaient beaucoup; mais hélas! le jour, où vous recevrez celle-ci, produira un effet contraire, puisque je dois vous annoncer que la petite Marie n'est plus..... Dieu nous l'a enlevée au printems de sa vie; il l'a enlevée, pour couronner la rose dans son premier épanouissement, pour consacrer les prémices de l'innocence.

Vous pouvez vous imaginer la douleur des pauvres parens, qui perdent déjà leur troisième enfant; hélas! les desseins du Tout-puissant sont aussi profonds que les abîmes de l'océan; on ne les connaîtra qu'à la lueur des dernières flammes, qui de l'univers entier feront un bûcher immense devant le siège tranquille du souverain pouvoir.

Adieu, ma chère soeur! Mon ame est bien affligée; c'est à présent à vous, de m'égayer par une lettre bien-intéressante.

---

## La même à la même.

---

Vous me répétez si souvent, ma très chère soeur, que je suis bonne &c. &c. &c.; cela me rend bien confuse; car je ne le sens que trop, que je n'y suis pour rien, s'il y a quelque chose de bon en

moi. Ma conscience est si bien gouvernée par notre excellent prédicateur, Monsieur le pasteur B...e; car les brébis du troupeau de ce véritable apôtre du Seigneur n'osent pas s'écarter du sentier étroit de la vertu, sans être remarquées et ramenées par lui sur le chemin du bien; de sorte qu'il ne nous reste aucun mérite d'être bons. Hier, par exemple, il prêchait sur la mort: son éloquence se surpassait en parlant de ce sujet important; il nous en faisait un tableau bien touchant, en disant qu'on ne doit pas la considérer comme la cruelle catastrophe qui sépare l'ame du corps, et par conséquent de tout ce qui nous est cher au monde; mais bien comme une faveur spéciale accordée à la nature humaine. Il parlait avec une conviction si profonde sur cette matière si importante, disant que lorsque ce monde finit, un autre monde commence, et que nous touchons encore à la terre en montant vers le ciel; il nous expliqua si bien tous les moyens que la providence nous a donnés, pour nous adoucir ce dernier acte de notre vie, et passa tellement de fil en fil sur tous les sujets qui doivent nous faire (tant le riche que le pauvre, l'heureux comme le malheureux), non seulement ne pas le craindre, mais même regarder la mort comme un ami bienveillant, qui nous ouvre avec une mine riante les portes du Paradis; qu'il aurait fallu être un monstre d'insensibilité, pour ne pas se sentir ému de ces paroles divines.

Mais il nous recommandait aussi de ne pas cher-

cher l'espérance d'adoucir l'amertume de la mort, et de jouir d'une félicité éternelle, que dans la pratique d'une vertu austère, et il nous pria d'une voix si touchante: d'être bons, d'être vertueux et d'aimer Dieu, afin de nous retrouver tous un jour dans un autre monde, où les jouissances des justes seront éternelles, que j'aurais pu pardonner à mon ennemi mortel, si j'en avais eu un. — Heureuse la paroisse, guidée par un tel pasteur! Priez avec moi, ma chère soeur, le bon Dieu, qu'il veuille nous conserver le nôtre; ne me louez plus aux dépens des autres, et soyez persuadée que je tâcherai toujours d'être bonne chrétienne et digne de votre amitié.

---

### La même à la même.

---

Combien je vous remercie, ma bonne amie, des feuilles, que vous m'avez envoyées de votre petit voyage. Surtout la forme de la feuille du lis jaune est fort jolie; en la voyant, l'imagination ajoute d'abord à la place natale de cette petite fleur mille et mille agrémens, et le coeur veut voler vers l'endroit, où elle fleurit.

Marie, à laquelle j'ai fait la lecture de votre lettre, et qui tient le »Journal des jeunes personnes«, m'a donné une description de l'art de faire l'empreinte des feuilles, tirée de ce Journal; je vous l'envoie et je suis sûre que vous en ferez usage, puisque

c'est une manière si facile et si agréable de se faire un herbier, afin de garder plus long-tems le souvenir d'une jolie fleur, ou d'une feuille cueillie dans un endroit, où l'on a passé des momens agréables. — Voici le procédé pour obtenir

### *l'empreinte des feuilles.*

On prend un quart ou une demi-feuille de papier un peu fort; on la frotte d'un peu d'huile sur une de ses surfaces, et, lorsque l'huile a pénétré, ce même côté est passé sur la flamme d'une chandelle ou d'une lampe, jusqu'à qu'il soit bien empreint de noir de fumée partout. On prend ensuite une feuille de la plante, qu'on désire reproduire, et on pose la face inférieure sur le côté noirci de la feuille de papier; on place par-dessus un morceau de papier blanc ou imprimé; puis on frotte avec le doigt sur ce dernier papier, en le passant soigneusement sur toutes les parties de la feuille et de son pétiole, afin qu'elle prenne bien le noir partout; la première opération est alors terminée; on relève la feuille de la plante et on la place, le côté noirci en dessous, sur une feuille de papier blanc; on met un autre papier par-dessus; puis, frottant de nouveau, comme la première fois, mais avec plus de soin encore, la feuille se trouve dessinée sur le papier blanc avec toutes ses nervures aussi parfaitement, que par le meilleur dessinateur. On obtient des empreintes parfaites par ce moyen; mais, faites avec du noir de fumée,

elles sont sujettes à s'effacer par le frottement. Au lieu de noir de fumée on peut employer de l'encre d'imprimerie; les empreintes ont alors l'avantage d'être ineffaçables. Non seulement on obtient des empreintes de feuilles isolées, mais encore celles de rameaux garnis de feuilles et de fleurs, et d'une manière satisfaisante même pour les botanistes.

Je vous conseille bien, ma bonne, de vous abonner à ce Journal des jeunes personnes. Marie, qui se connaît à la lecture, en est aux anges. Qu'elle est jolie, bonne et douce, cette Marie! en la voyant on croit voir une bonne fée, tant de charmes sont répandus sur cette aimable personne.

Ce soir je la verrai dans une société, où je pense m'amuser beaucoup, regrettant seulement que vous n'y serez pas. Mais qui peut savoir, si peut-être un destin favorable ne nous réunira bientôt, et alors aucun bonheur n'égalera celui de  
votre amie.

Madame K. à son amie.

**P**our nous prouver, ma bien chère, que notre pays est un des meilleurs, je vous dis que même le vieux Décembre, qui doit nous quitter bientôt, ne fait que pleurer continuellement

en prenant congé; de sorte que nous avons aussi les larmes aux yeux. Déjà le Novembre n'était pas à consoler: il a versé tant de larmes, que le pays entier en a été presque submergé. Le Décembre a commencé de la même manière; mais il a encore ajouté des caprices à sa tristesse; car le vent du nord roule avec violence et bat et agite les vitres. En vérité, il fait un tems, comme il serait à souhaiter, pour entendre raconter une de ces histoires de révenans, qui font frissonner si agréablement leurs auditeurs.

Ah, qu'il est doux d'être sous un toit protecteur et à l'abri de ces gros flocons de neige, qui tombent en s'amoncelant du ciel! Leur vue prête un nouvel appas à mon foyer, et l'on se plaît à voir les maux qu'on ne sent pas; mais hélas! en pensant au pauvre voyageur, surtout au malheureux paysan, qui se trouve en chemin à cette heure, mon coeur devient triste et ma tête pesante, et je voudrais courir à leur secours.

Ah! que l'on est content dans un pareil tems de son coin du feu, où la fève de Mokha ou la feuille de Canton ranime la gaité languissante! Je prends leur nectar de la petite tasse, qui me vient de vos chères mains, et c'est pourquoi l'heure fixée à le prendre a une double jouissance pour moi.

Comme aux jours fortunés des pénates anti-ques, le foyer fait aussi notre bonheur à cette heure. C'est dans la petite chambre à côté de la salle à manger que nous nous sommes établis

pendant ce tems pluvieux, où l'on ne peut sortir sans gagner un rhumatisme.

Nous prenons aussi le thé dans la petite chambre en question, et il ne nous manque que des oeufs et du jambon, pour représenter un tableau anglais.

Tandis que mes enfans, leurs livres de géographie à la main, parcourent les cinq parties du monde dans la société de Forster et de Cook, je prends la plume, pour me mettre, à l'aide de mon imagination, à votre côté et causer un peu avec vous.

Bon jour, ma chère amie, mon ange, mon Phénix, ma Nanny! A votre nom seul s'attachent tant d'idées agréables: j'entends encore vos charmans airs, vos superbes polonaises; aussi les productions de l'industrielle aiguille auxquelles nous travaillâmes ensemble, les belles chaises brodées vous mettent devant mes yeux; j'entends les bravo's, les ris, qui suivirent toujours la lecture que vous nous fîtes avec tant d'agrément!....

Eh! me voilà toute égayée par tous ces beaux souvenirs, dont je veux encore jouir dans une pstite méridienne, que je vais faire tout à l'heure.

---

## R é p o n s e.

---

**H**élas! ma bonne, mon angélique Hélène, ne vous vantez pas tant de l'attachement de votre Novem-

bre et Décembre; je n'y trouve point de bonheur, qu'ils s'accrochent à nous avec tant de persévérance; aussi les nôtres se conduisent-ils de la même manière. Il paraît que les dieux eux-mêmes en sont bien fâchés; car le vieux Jupiter regarde d'en haut, les sourcils froncés, Neptune se remue avec tant de mécontentement das son empire, que toutes les eaux en débordent, Phébus, le beau Phébus ne se montre point du tout, et la nature, selon sa propriété féminine, voyant qu'elle ne peut aider en rien, s'est couvert tout affligée d'un voile épais de deuil. Voilà notre situation actuelle, qui n'a rien de bon que la certitude que tout finit; par conséquent aussi ce triste tems.

Pour abrégér ces longues soirées où plutôt ces nuits continuelles, nous brodons, nous lisons, nous faisons de la musique, tout comme chez vous, occupations souvent interrompues par un ris unanime que cause mon pantoufle, qui, plus agile que moi, me devance quelquefois, pour arriver plus vite à mon siège, que je dois quitter de tems en tems pour des affaires domestiques. Vous devez savoir que j'ai depuis quelque tems mal aux pieds, et que je ne puis porter des souliers.

Il y aura demain un an que je ne vous ai vu, que je ne vous ai embrassé, que je ne vous ai entendu parler, et que je vous quittais à St. Pétersbourg. Mon Dieu! que ce jour est présent à ma mémoire, et combien je souhaite en retrouver un autre, qui soit marqué par le bonheur de

vous revoir, de vous embrasser et de m'attacher à vous pour jamais!

Mais parlons de notre J. K.! Bon Dieu, avec quelle chaleur Marie nous a dépeint son malheur! J'ai aussi fait mon possible, pour y remédier de suite. Votre coeur vous dira que la bienfaisance est la première des vertus, et qu'elle procure les plus douces jouissances; mais vous m'ajouterez aussi, qu'un acte d'humanité doit être tenu secret par celui qui en est l'auteur.

Je le sais, et dans ce cas

Peut-être aurais-je dû taire cette aventure;

Mais votre ame sensible et pure

En la lisant sentira la pitié;

Ce sentiment est si doux dans la vie,

Que j'aurais fait un vol à l'amitié,

En la laissant ignorer à mon

adorable Hélène.

---

### Madame K. à son amie.

---

Vous me faites l'honneur, ma bonne amie, de vanter mon goût et le choix de ma parure, et vous me donnez la commission de vous acheter de l'étoffe rose dont vous voulez vous faire faire une robe pour le bal chez K. Ne vous fâchez pas, ma bien chère, si je vous prie, de me dispenser d'une pareille commission par amour pour vous, et de vouloir bien faire vous-même le choix

de votre parure pour ce bal, où je voudrais que vous fussiez belle comme un ange. Le choix et l'assortiment des couleurs, tant pour les robes que pour les chapeaux, dépend beaucoup des circonstances, et l'on fait très-bien de choisir le soir, pour acheter les étoffes pour un bal à la lueur des chandelles.

La couleur aurore par exemple se présente extrêmement bien au soir, et on peut s'en servir alors pour remplacer le rose, qui perd son charme à la lueur des bougies; mais cette couleur aurore, vue de jour, tue le plus beau teint; point de couleur, qui enlaidisse d'une manière aussi parfaite. La couleur feuille-morte au contraire se montre souvent très-jolie pendant le jour, elle sied alors parfaitement aux personnes, qui ont une belle carnation; mais au soir cette couleur paraît sale et ternit l'éclat du teint, que l'on croyait faire briller.

Voilà, ma chère, pourquoi il est impossible que je puisse vous acheter une robe, telle que vous la souhaitez, éloignée de vous, comme je le suis. Pour être belle dans votre parure, vous devez la choisir vous-même, et absolument à la chandelle; car il est très-vrai que rien ne contribue d'une manière plus particulière à faire ressortir la beauté de la peau, que le choix des couleurs; et malheureusement on néglige souvent de faire attention à cette grave circonstance. Le blanc, est-il à la mode, — toutes se mettent en

blanc. Est-ce le noir, — elles passent toutes aussitôt du blanc au noir. Les rubans verts, sont ils cherchés, — toutes les femmes en portent; et tout cela sans consulter ni leur couleur, ni leur teint. Peu leur importe d'être brunes ou blondes, d'avoir une physionomie douce ou repoussante. C'est la mode du jour qu'il faut mettre en avant; le grand point est, d'être fagoté conformément à la mode: tous les avantages sont sacrifiés à ce tyran du goût. Ce n'est plus leur figures que les femmes consultent, c'est la fantaisie du moment. Pardonnez-moi, ma chère, cette petite digression, et souffrez que je revienne sur mon refus, de vous acheter de l'étoffe pour une robe de bal.

Non, non, vous, si gracieuse, vous, dont le goût est si épuré, vous apprécierez les motifs, qui m'obligent de vous refuser; vous ne m'accuserez pas de manquer de complaisance. Eh, préféreriez-vous donc, que j'en eusse aux dépens de votre beauté? Décidément vous choisirez vous-même une robe d'une couleur, qui vous conviendra.

Apparemment que Marie sera aussi à ce bal: faites-lui bien des amitiés de ma part; surtout mettez-moi au courant de tout ce qui se sera passé dans cette soirée, qui promet de devenir si brillante; entretenez-moi des plaisirs que vous aurez goûtés, et souffrez qu'en attendant votre aimable lettre je vous embrasse de coeur et d'ame!

## La même à la même.

---

Ma bien-aimée Hélène,

Nous voici à la fin de ce long mois de l'année expirante, et nous, parlant demain du jour d'aujourd'hui, nous dirons : l'an passé!

Hélas! ma bonne amie, que de souvenirs s'attachent à cette idée, — cette époque de la vie, cette grande heure dans la cloche de la vie, comme le vénérable Witschel la nomme!

Me voilà encore ici-bas dans ce moment-ci; mais peut-être que dans le moment suivant la Parque aura déjà tranché le fil de ma vie. — Comment l'ai-je passée? Avec quels sentimens pourrai-je aller me coucher quand cet acte finira? et avec quels sentimens pourrai-je paraître au grand lever devant le trône de l'Être Suprême?

Ah, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parcequ'ils verront Dieu! Bienheureux les pacifiques, parcequ'ils seront appelés enfans de Dieu!

Mais hélas! qui peut dire qu'il a le cœur pur? Qui peut se nommer pacifique?

Nous sommes tous des pécheurs, et il ne nous reste que de nous soumettre à la grace du Seigneur; comme il est le juste par excellence, il contribuera par ses leçons à la justification des hommes, et il portera la peine due à leurs fautes.

L'année est prête à s'envoler, elle soulève ses ailes, comme l'oiseau qui va franchir les airs; mais

avant de la laisser réjoindre ses prédécesseurs, jetons sur elle un triste et doux regard: M'a-t-elle souri? Fut-elle heureuse et bonne pour moi? — Je plie mes genoux devant le Tout-puissant, et je lui rends grace pour tout le bien, dont il m'a comblée. Il a soutenu merveilleusement ma faible santé; il m'a mis dans la situation de pouvoir faire du bien; il m'a conservé l'amour de tous mes amis chéris, et tous les anges de mon foyer: mon mari, mes soeurs, mes frères, mes enfans.

Voilà pourquoi, Seigneur, je vous rends gloire parmi les gentils, je chante vos louanges, et j'exalte votre nom!

Ah! que ne vous ai-je pas à mon côté, ma chère Nanny, et vous, mon Hélène adorée! Pourquoi ne pouvons-nous pas passer ensemble ce tems solennel? Dieu ne le veut pas; il faut se soumettre à sa sainte volonté; mais il pardonnera à ma faiblesse humaine, que je ne le fais qu'avec un coeur bien affligé.

Hier je soupais chez Madame K., où on parlait beaucoup de vous; votre santé fut célébrée, et je me fis l'honneur d'y répondre; <sup>26</sup>) de l'abondance du coeur la bouche parle.

Adieu, ma chère Hélène; on ne peut pas vous embrasser plus tendrement que je ne le fais.

## La même à son frère et à sa soeur.

---

Mon très cher frère, et vous, mon  
angélique soeur,

**Q**uoique reveillée déjà à six heures par un roulement terrible de tambours, qui fut suivi d'une superbe musique militaire, j'ai pourtant si peu de tems, que je puis à peine vous dire à ce jour solennel: »Je vous souhaite la bonne année«; car la salle se remplit déjà du monde, qui vient me féliciter.

S'il y avait beaucoup de tels jours dans l'année, le monde serait bouleversé, les chevaux créveraient, et le genre humain, courant et haletant, périrait de fatigue.

Par bonheur il n'y a qu'un jour de l'an dans l'année, et c'est lui, qui m'oblige de vous dire aujourd'hui ce, dont mon coeur est plein pour vous pendant toute ma vie: c'est que le bon Dieu veuille vous combler de sa meilleure bénédiction et que vous conserviez votre amour à

votre &c.

---

## La même à sa soeur.

---

**C**'est merveilleux, ma chère soeur, comme la nature gagne de jour en jour en gaité; les arbres commencent à pousser, et les troubadours du prin-

tems, les charmantes alouettes, se font déjà entendre.

Charmant printems que les poètes comparent avec un enfant, bercé par les zéphyr! Comme il ouvre le coeur au sentiment des charmes inexprimables que l'hiver avait presque glacés par le froid que souffle son haleine.

Je ne m'occupe maintenant que du plan de passer les vacances prochaines chez vous, et je ne fais que <sup>27</sup>) bâtir des châteaux en Espagne.

Henri m'a écrit; il vous fait présenter ses très-humbles hommages; il va à M. pour trois mois, pour y monter la garde; de là il reviendra encore un moment, et puis ..... adieu! Dieu sait, quand nous le reverrons, ce cher cousin! —

Ma santé est toujours encore chancelante; je ne voudrais ni penser, ni parler, ni répondre, ni écouter, et je voudrais me suspendre entre le ciel et la terre, si cela était possible, pour me reposer un peu: car ici, sur ce globe, je suis obligée de trop parler. Quand un jour j'en serai dispensée, je me croirai au paradis.

Je vous prie de bien remercier Monsieur de S. de l'honnête et aimable lettre qu'il m'a écrite. Ah, que ne puis-je courir à St. Pétersbourg, pour lui en témoigner ma reconnaissance, et vous embrasser par occasion!

L'ennuyeuse chose que d'avoir si peu d'éthéré dans notre composition, que nous ne pouvons faire un pas sans notre corps! Vous allez me dire que

l'esprit fait assez de chemin, et qu'on pense, et que c'est la même chose. Mais non, ma belle! cela est bien différent; je ne serais point contente que mon corps et mon ame n'aient ensemble le plaisir de vous voir.

Adieu, ma chère! Je vous aime trop, pour entreprendre de vous le dire.

---

### R é p o n s e.

---

Votre dessein que vous me mandez, ma chère soeur, de passer les vacances chez nous, nous enchante, nous transmet au ciel! Nous ne faisons que penser à ce tems heureux, et nous voudrions l'avancer; au moins je me plais à préparer déjà la chambre pour vous.

Tout le monde regrette beaucoup que vous ne pouvez assister aux noces d'Annette, pour lesquelles Hélène est extrêmement occupée. C'est incroyable, comme le bon Dieu soutient la faible santé de cette aimable personne, qui se porte très-bien à présent. Je ne puis vous dire, combien je l'admire, combien je l'aime, et combien je la trouve digne de la vénération d'un monde entier. Souffrante presque toute sa vie, sa philosophie, sa dévotion n'en diminuent guère. Sa confiance en Dieu lui donne la force, de souffrir avec patience; oh, c'est une personne d'un mérite extrême! Je suis aux anges qu'à votre arrivée elle sera encore ici.

Je viens de parler avec Madame de S., qui arriva hier de R.; elle m'a beaucoup raconté de vous, et je comprends bien la grande joie qu'elle a eu de vous revoir; vos conversations doivent avoir été infinies. —

Adieu, ma très-aimable; je m'en vais me promener, et penser à vous en parcourant toutes les belles allées, qui se trouvent sur nos boulevards.

---

### Madame K. à sa soeur L.

Ma très-chère Lisy!

Que de tems s'est passé depuis que vous n'avez point de mes nouvelles! C'est le malheur de tout commerce en si grand éloignement; il faut s'y soumettre et ne pas même se révolter contre cet inconvénient, dont le fond est souvent l'amitié la plus tendre. Etant indisposée, je ne voulais pas vous donner des inquiétudes en vous mandant mon état; car dans un pareil éloignement on ne reçoit ordinairement les nouvelles de cette espèce que quand le malade ne songe plus à sa maladie, et qu'il se porte déjà parfaitement bien. Ce motif me servira d'excuse auprès de vous.

Votre absence a redoublé la tendresse de toutes vos amies pour vous; mais il ne faut pas que cette absence soit infinie, et quelque regret que vous puissiez avoir de quitter Madame K. vous

ne devez songer qu'à la séparation; car nous ne pouvons nous consoler de vous savoir si loin. Toutes vos amies me chargent de mille amitiés pour vous, excepté Dascha, qui veut se faire le plaisir, de vous dire elle-même des douceurs.

Je viens de recevoir une lettre de notre tante B. de R.; elle m'écrit des merveilles de ses deux petit-fils. Comme vous la connaissez la grand-mère la plus tendre, vous pouvez vous faire une idée de son bonheur, d'avoir auprès d'elle les enfans de sa chère Mathilde. Mais malgré cela elle a un désir ardent de revoir ses autres petits-fils et petites-filles; — et nous languissons aussi après cette vénérable tante, qui nous fût toujours si chère.

Adieu, mon aimable Lisy! Je ne veux point vous fatiguer.

Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

---

### La même à sa soeur N.

---

Cette lettre, ma bien-chère Nanny, vous apportera les parfums de notre printems et des souvenirs de votre patrie; car les feuilles de lilas, que vous trouverez dans ce papier, sont cueillies de ce bosquet connu de vous, où nous prenons à l'ordinaire le café, ce que vous rappellera mille et mille agrémens, dont nous y avons joui ensemble.

C'est de ce bosquet que je vous écris maintenant; la matinée est douce et agréable. Oh, le charmant printemps! Il est comme l'aurore d'un beau jour; on jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet!

Ce soir nous aurons du monde; nos meilleurs amis, qui sont par conséquent aussi les vôtres, nous feront le plaisir de souper chez nous.

Ah, ma soeur, que n'êtes vous pas ici! Vous prolongez trop votre absence, je ne la trouve point proportionné à la brièveté de la vie, et vous jugerez bien, ma soeur, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

Nous allâmes hier, Julie, Allvine et moi, chercher Lisette, avec laquelle nous fîmes une très-agréable promenade au-delà de la Duna. Côtéant le fleuve, nous remarquâmes plusieurs grands poissons, qui s'approchèrent de la surface de l'eau, comme pour respirer l'air frais. Cet aspect nous en rappella un pareil, que nous eûmes dans une promenade, où vous étiez de la partie, et où vous nous fîtes tant rire par vos remarques. En vérité, ma chère Nanny, je commence à croire que c'est dommage de mettre tout ce que je vous dis, dans des simples lettres: il vaudrait la peine d'en faire des chapitres. Pauvre soeur! vous en serez souvent bien fatiguée.

Adieu, ma chère Nanny! Conservez-moi dans la mémoire de votre superbe capitale, surtout dans

celle des charmantes Hélène et Alexandrine, et de l'incomparable mère de cette dernière.

Encore une fois adieu, ma très-aimable! Je suis à vous! Cette vérité est aussi incontestable que celle que deux fois deux font quatre.

---

### Madame K. à son amie.

---

Ma bien chère Hélène!

J'avais tant de choses à vous dire dans ma dernière lettre, que je ne vous ai dit aucune de celles que j'avais pourtant voulu dire. Je me laisse aller au plaisir, de penser à vous, et il en arrive que je mets sur le papier tout ce que j'ai dans la tête. C'est alors que je vous parle de tout ce qui se passe ici; mais vous ne vous en souciez guères. C'est malheureux que vous aimez si peu à vous occuper des autres, et que vous avez une amie, qui voudrait vous en occuper toujours. Mais comme mes lettres amusent Alexandrine, elles doivent aussi être précieuses pour vous.

J'ai été accoutumée de bonne heure à penser; j'aime à causer et à écrire; je suis un peu bavarde avec mes amies. J'ai vu un peu le monde, et je raisonne comme si j'y avais été toute ma vie. Au reste je compte sur votre amitié; elle me passera tout, et je prendrai en bonne part tout ce que votre amitié voudrait me dire là-dessus.

Pour le moment je puis vous mander que sous la garde de Dieu et la conduite d'un vénérable Iswoschtschik, dont la barbe superbe vaut bien celle du Grand-Sultan, Marie est partie avec sa tante pour St. Pétersbourg. Le chemin est bon, le ciel serein, la société aimable et pourvue d'une bonne provision, de sorte qu'elles peuvent se promettre le plus agréable voyage du monde.

Je voudrais voir les yeux de Marie, et être témoin de ses transports, en entrant dans la magnifique capitale. Quelle différence de la ville de province qu'elle vient de quitter, à cette reine des villes, où elle va entrer! — Pour moi je ne pouvais rassasier mes yeux de l'aspect imposant de cette ville des villes, qui paraît être construite par des géans, et où les hommes passent et repassent en multitude comme les fourmis. Marie doit bien des obligations à sa mère adoptive, de lui avoir procuré le plaisir de ce voyage.

Jules a pris la résolution de devenir un des défenseurs de la patrie; mais comme il ne tire pas son origine d'Anchise et de Vénus, nous n'avons pas à craindre que ses conquêtes iront trop loin.

Il y avait hier un bal à l'Euphonie, qui a été très-brillant, à ce qu'on dit généralement; on y a chanté des couplets à l'honneur de notre adorable Souverain, et l'on s'est amusé jusqu'à quatre heures du matin.

Adieu, ma très-aimable et très-aimée! Je suis en train de discourir; mais je crains de vous fatiguer;

c'est pourquoi je ne veux plus que vous embrasser bien tendrement. Adieu!

Toute à vous,

---

R é p o n s e.

---

Vous vous trompez très-fort, ma bonne amie, si vous vous imaginez, que tout ce que vous me mandez, ne m'intéresse. Au contraire, je prends la plus tendre part à tout ce qui regarde ma patrie chérie et ses habitans, et je vous suis bien redevable de toutes les nouvelles, que vous m'en donnez.

Nous menons ici une vie si tranquille et uniforme, que vos relations y portent une agréable interruption, pour laquelle je vous rends mille grâces; car on ne saurait mieux raconter et plaisanter que vous ne le faites. J'admire votre humeur, sans pouvoir l'imiter; au reste je vous prie de continuer à me raconter comme à l'ordinaire tout <sup>28</sup>) de fil en aiguille. Ce que vous me mandez de Madame N. est divin; mon frère en pâmaît de rire, et vraiment, il faut que vous soyez folle!

J'ai acheté de l'étoffe semblable à la vôtre, pour m'en faire une robe; le dessein en est admirable; il y entre un peu du vert, et c'est le violet qui domine. Vous direz que la couleur verte est contre mon goût; mais n'oubliez pas qu'il s'agit ici pour moi d'avoir une robe telle que vous en avez; voilà un bel exemple d'amitié!

Amélie me prie toujours de vous dire mille belles choses pour son compte; je ne sais, si je m'en acquitte bien.

Toujours à vous.

### La même à la même.

Je viens de passer la plus belle semaine du monde à D. En vérité, c'est un lieu enchanteur, et je profiterai tant que possible de l'invitation de ses aimables possesseurs.

J'espérai de trouver à mon retour de vos nouvelles; mais je me vois trompée dans mon attente, chose qui m'engage presque à vous déclarer la guerre; cependant je veux prendre <sup>29)</sup> lettres d'avis. — J'espère que vous <sup>30)</sup> avouerez la dette, et que vous m'en dedommagerez bientôt par une lettre bien longue.

Je ne m'avise de rien de nouveau, que je pourrais vous mander, excepté que Minna est partie pour assister aux noces de Sophie R.

Ma fantaisie me trace les plaisirs, dont elle y jouira, et toute la compagnie enjouée, et l'eau m'en vient à la bouche. Mais avec la grandeur d'ame qui m'est propre, je sais m'en consoler. Ne trouvez-vous pas, que cette phrase tranche du sublime?

Vous voyez par là que je suis toujours la même, et que la gaité de mon caractère n'a point diminué.

En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse, ma très-aimable, en vous recommandant au génie protecteur de l'amitié.

---

### Madame K. à son amie.

---

Si vous n'étiez pas trop bonne, trop juste, trop aimable, trop ... trop ....., hélas! est-ce qu'il y a un trop dans la vertu, dont vous ne seriez pas maître! — Ainsi, pour ne pas pousser votre attente trop loin, si vous n'étiez pas trop bonne, vous deviendriez envieuse, quand je vous dis que j'ai été à B. où j'ai dîné chez Madame la Bonne.

Vous connaissez cette femme angélique, qui, par son excellent cœur et ses précieuses vertus transforme sa maison en paradis; puisque la bonté dont elle gouverne, non seulement ses enfans, mais aussi ses domestiques, est incomparable, et vous fait croire d'être au château d'une bonne fée, qui n'est servie que de génies heureux; tant le bonheur brille dans les yeux de chacun de ceux qui l'entourent, et ses domestiques ne la nomment que: notre ange.

Ses enfans répondent à l'origine d'une telle mère, et, encore vivante; elle leur a laissé l'héritage inappréciable d'être aimés.

Au jour de Ste. Anne, la fête de la fille aînée, jeune personne, jolie, charmante et de bonne grace, tous les habitans d'ici étaient sur les pieds; chacun

s'empressait de la féliciter; les messieurs rivalisaient à lui rendre les honneurs et de la surprendre avec une belle musique; un chœur de musiciens jouait toute la matinée, disant après chaque pièce: Mademoiselle, à présent nous jouons pour un tel.... pour un tel .... jusqu'à ce que le tour était fini.

Il n'y a qu'une vénération unanime pour Madame la Bonne, cette charmante veuve, qui est regardée comme l'ange tutélaire de sa famille et des pauvres, et comme l'ornement de sa ville natale. — Quel contraste avec sa belle-soeur, qui par sa hauteur se rend ridicule, et par ses caprices méprisable.

Je vous remercie de vos lettres: elles sont si spirituelles qu'on les croirait dictées par Corinne. Conservez bien votre esprit et l'enjouement de votre humeur par la société des gens d'esprit et par la lecture de bons livres. Assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous dirai plus qu'un adieu.

---

Mademoiselle A. à Mademoiselle B.

---

Ma très-chère amie!

Nous voilà donc heureusement arrivés, mon père et moi, aux bains de mer, où nous nous sommes établis dans une chaumière, située sur une colline, qu'il ne faut que descendre pour se trouver dans les bras de Thétis, qui s'est empressée de nous

faire les honneurs de ses vastes domaines d'une manière vraiment obligeante, ayant délivré mon père chéri, dès les premières fois qu'il lui a fait sa cour, de presque tous les maux, moitié réels, moitié imaginaires, dont il se sentait accablé encore en arrivant, de sorte que j'ai tout lieu de croire à présent, que ces bains lui rendront entièrement sa santé dont il a jouie autrefois, et dont le dérangement nous a fait essayer depuis tant de chagrins.

Je ne vous parlerai pas de notre voyage qui se termina sans aucune aventure. Comme il n'y a que quelques mois que vous avez fait la même route, vous vous rappellerez sans doute, que la vue continuelle de ces immenses plaines de sable, dont se compose le chemin, cause un ennui mortel, qui me livra bientôt aux bras de Morphée, où je goûtais encore une fois en des songes délicieux ces jours remplis de charmes pour mon coeur, qui ne me passaient que trop vite dans votre société; et nous arrivâmes enfin à notre séjour actuel. Les environs d'ici ne valent pas mieux; mais le spectacle majestueux, que m'offre la mer au lever et au coucher du soleil, ou quand une tempête violente en agite les flots irrités, et les fouille dans ses abîmes, m'en dedommagent suffisamment.

Hier mon père me fit une grande et agréable surprise: c'est à dire à cinq heures du soir, au moment de sortir, pour faire ma promenade accoutumée, il me proposa de l'accompagner sur la sienne, le long du rivage. Le temps était superbe, l'air

modéré, et les cieux avec leurs nuages colorés se miraient dans les eaux pacifiques, agitées par un doux zéphir. — Je remarquai qu'il serait charmant d'aller à présent en bateau, et jugez de mon étonnement, lorsque à l'instant même, comme par enchantement, une grande société de dames et de messieurs de notre connaissance, chargés de petites corbeilles, remplies de fruits et d'autres provisions, se joignaient à nous, tandis que plusieurs gondelletes, ornées de fleurs et de voiles blanches comme la neige, abordaient. — Figurez-vous donc ma joie inexprimable, quand j'appris de mon tendre père, qui ne cherche qu'à parsemer ma vie de roses, que nous ferions tous ensemble une partie sur l'eau pour aller voir une petite île, qui s'élève à quelques lieues du hameau du sein des flots, couverte de charmans bocages de chênes et de bouleaux, tracés des ruisseaux de l'eau aussi pure que rafraîchissante. Quelques jeunes gens de la compagnie, sachant parfaitement voguer, nous offrirent galamment de nous tenir lieu de rameurs, ce qui fut accepté avec toute la reconnaissance qu'une proposition aussi obligeante le semblait mériter de notre part. Tout étant ainsi disposé pour notre départ, nous mîmes à la voile, suivis en quelque distance d'un bateau, dans lequel se trouvaient des musiciens, qui s'entendaient à leur métier, et dont les sons doux et harmonieux achevaient de nous transporter de plaisir; quant à moi du moins, j'étais aux anges, et

mon ravissement fut d'abord trop grand pour être exprimé par des paroles.

Réfléchissant pourtant que c'était à moi de faire les honneurs de cette fête à toute l'aimable société qui s'était jointe à mon père, pour l'aider à me surprendre aussi délicieusement, je fis un effort sur moi-même pour sortir de cette rêverie, qui m'empêcha de remplir de bonne grace un devoir d'ailleurs si agréable, et j'ai lieu de croire que j'y réussis assez bien. Bientôt tout le monde se mit à chanter; on riait, on badinait, on faisait mille folies, et tout d'un coup notre pilote s'écriait: »voilà le but de notre voyage!« En effet nous vinmes d'arriver. Après avoir parcouru l'île, on se rassemblait dans l'un des petits bois, desquels je vous ai parlé, où l'on fit un souper charmant au gazouillement mélodieux de différens oiseaux, cachés sous la couverture touffue de feuilles qui se voultait au-dessus de nos têtes. Vous vous imaginez bien que toutes les jeunes personnes qui étaient de la partie, auraient consenti volontiers à passer ainsi toute la nuit, de même qu'il y avait des difficultés de faire goûter ce projet à nos parens, qui, étant trop prosaïques pour entrer dans nos idées, nous firent penser enfin au retour, qui fut ravissant par le clair de lune, et la douce lueur d'innombrables étoiles, dont le ciel était parsémé.

Minuit venait de sonner lorsque nous arrivâmes à la maison. J'embrassais mille et mille fois l'auteur de ce plaisir incomparable, mon généreux

père, qui en avait eu la première idée, et qui avait tout arrangé.

J'aurais tant de choses à vous mander encore ; mais mon père a aujourd'hui quelques amis à dîner chez soi, et l'on m'avertit qu'ils arrivent déjà.

Adieu donc, ma toute belle et bonne, je vous embrasse tendrement.

Votre toute à vous.

Ex bibl. univ. Tart.

Emilie à son amie.

Mon incomparable amie,

Je viens de recevoir la lettre dans laquelle vous me parlez des jours agréables que vous avez passés au château de votre soeur. Jamais relation ne m'a tant intéressée ; je la lisais avec plaisir et attention. J'ai tant de passion pour les raretés et les belles choses de votre province, que je vous suis infiniment obligée de m'en avoir tant raconté. Continuez donc, ma chère, à me dépeindre toutes les fêtes que vous avez chez vous : cela m'amuse beaucoup. J'espère que vous tiendrez parole de m'envoyer bientôt la description de la fête de la Saint-Jean : <sup>31</sup>) chose promise, chose due.

Mais vous me parlez trop peu de votre cousine, et vous savez cependant combien elle m'intéresse ; parlez, ma bonne amie, de tout cela ; parlez, même si ce serait une narration infinie : vous sor-

tirez toujours victorieuse de toutes vos conversations! Et moi? pour moi votre correspondance fait le plus beau plaisir de ma vie. — Je suis persuadée que vous le croyez.

---

### Madame K. à son amie.

---

Printemps chéri, doux matin de l'année,  
 Qui nous console de l'ennui des hivers,  
 Il revient enfin, et Flore emprisonnée  
 Va de nouveau s'élever dans les airs!

Vous m'avez prié, ma douce amie, de vous faire une définition de la Saint-Jean, et c'est avec un plaisir infini que je me prête à vous contenter.

Ce n'est pas justement le jour de la Saint-Jean, mais bien celui avant la veille, qui est si intéressant, et que l'on nomme ici le soir des fleurs. Cependant c'est toujours de la Saint-Jean qu'il s'agit; non seulement ce jour même, mais bien aussi les deux jours qui le précèdent sont célébrés!

Saint-Jean! A ce nom seul s'éveillent en foule les pensées riantes, les beaux souvenirs, les images fraîches et gracieuses; et il semble qu'on respire déjà, je ne sais quels parfums célestes, mélange de l'encens de roses et de million de fleurs en prononçant son nom.

La Saint-Jean est, si non la plus haute, du moins la plus riante de toutes les fêtes de notre

province; et je suis sûre qu'un livonien, dans quelque coin du monde qu'il lira ces lignes, ne pourra les lire sans émotion, en se rappelant ces jours d'une gaieté générale.

C'est la fête de la Saint-Jean qui entonne une sympathie unanime dans les coeurs de tous les livoniens. Les enfans se réjouissent des belles couronnes; à l'amant timide ce jour donne le droit de présenter à l'objet de son amour un bouquet significatif; même le vieux mari se plaît de faire le galant auprès de sa vieille compagne en lui offrant un pot à fleurs. C'est encore à ce jour que les domestiques doivent recevoir des cadeaux; le peuple danse toute la soirée, même jusqu'au lendemain sous le vaste dôme du ciel, paré à l'ordinaire dans cette belle saison de miriades d'étoiles. C'est comme une prodigieuse effusion de l'amour divin hors du temple; c'est le sanctuaire, transporté un moment avec ses puissans mystères au milieu des hommes; il paraît que Dieu lui-même se mêle parmi nous, visitant son peuple.

Quelle ame d'imagination pourrait donc rester insensible aux poétiques beautés de cette fête? Quel coeur d'airain se fermerait à l'allégresse qui se répand ce jour-là partout? Non, non! il n'y a qu'une voix unanime qui s'écrie: ligo! c. à d. vive la Saint-Jean!!

Vive la Saint-Jean! chantent les villageoises dans les rues; vive la Saint-Jean! repètent les cochers parcourant la ville avec leurs chevaux cou-

ronnés; et les matelots se tenant dans le cordage de leurs vaisseaux, sont l'écho de ces exclamations. Le superbe pont de la Duna, garni de navires de toutes les parties du monde, balance sous le fardeau d'une foule riante, qui se promène dans l'ombre de ces navires, embellis de guirlandes.

Des choeurs de musique se font entendre de toutes parts, et toute la populace de la ville est en mouvement.

Le marché est couvert d'herbes odoriférantes et de fleurs de toutes espèces.

Là vous voyez une groupe de lis

Fleur souveraine

Signifiant virginité.

Ici une quantité de roses,

Qui de Cythérée sont les fleurs chéries.

Comme aussi:

L'oeillet au large front, la pleine rénoncule,

Le bluet qui, bravant l'ardente cannicule,

Emaille les champs de la blonde Cérés;

Le chèvre-feuille, ami de l'ombre des forêts,

Le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée,

L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée,

De ce beau labyrinthe émailent les détours.

Ici le frais muguet se marie aux pastours,

Là du jasmin doré la précocce famille

Brille avec le rosier à travers la charmille.

Et entre tout cela des yeux rayonnant de joie, et tout le monde portant des fleurs comme en triomphe.

C'est une allégresse unanime, qui pour le peuple ne finit que vers le matin du lendemain, pour recommencer au soir, la veille de la Saint-Jean, et se terminer au matin qui suit la fête. Pendant ces dernières deux soirées vous voyez partout dans les maisons de plaisance, qui entourent la ville, des feux d'artifice, et partout l'on trouve de jolies fêtes champêtres, arrangées en l'honneur de la Saint-Jean; et tous ces arrangemens, éclairés au jour par le soleil, et pendant la nuit par la lune du Juin, qui répand si amoureusement des flots de lumière et de poésie sur la nature. Quel tableau ravissant! Quelle scène digne de charmer le coeur et les yeux de tout homme qui a du sentiment pour le beau!

L'origine de cette fête se perd dans la nuit des tems de l'histoire de la Livonie, où on la célébra en l'honneur de Ligo, dieu de la joie.

Un concile ecclésiastique de notre tems l'a sanctifiée en fête à l'honneur de St. Jean Baptiste; par quoi la gaité de l'enfance de cette fête a encore gagné la solennité de notre religion dans la ville; car:

La superstition sied bien au paysage,  
 Triste dans les cités, elle est gaie au village;  
 Et le sage lui-même aime à voir en ses voeux  
 La terre à ses travaux intéressant les cieux.

Mais nous ne saurions assez remercier les saints pères de ce concile de nous avoir représenté cette fête comme un acte de notre religion; car elle excite dans nos coeurs la première vertu de l'humana-

nité, la reconnaissance, que nous devons à Saint-Jean Baptiste, qui laissa sa vie pour les vérités qu'il prêchait, et qui font maintenant le bonheur de notre vie. Quoique la cérémonie du baptême avait déjà lieu parmi les juifs, qui baptisaient les payens après les avoir convertis; mais employant le baptême aussi aux juifs, St. Jean voulait montrer apparemment, qu'il leur fallait non moins une conversion morale; c'est pourquoi il refusait à baptiser Jésus-Christ, le jugeant trop saint, trop supérieur au reste des hommes, pour avoir besoin de se soumettre encore à cette cérémonie. Le baptême est donc un acte de notre religion chrétienne, destiné à nous montrer que nous sommes tous également nés pécheurs, et que ce n'est qu'à la sainteté de notre religion que nous devons la béatitude de nos âmes. Cette sainte scène nous rappelle par conséquent toujours nos péchés, de même qu'elle nous impose l'obligation envers le ciel, à tâcher sans cesse de nous purifier; et comme c'est Saint-Jean qui nous a donné ce souvenir, il mérite bien d'être regardé comme notre bienfaiteur, auquel toute notre vénération est due.

Voilà, mon coeur, tout ensemble: description, morale, prose et poésie! Je me repose sur votre bonté, qui excusera ma causerie, étant persuadée que vous n'en resterez non moins de toute votre ame l'amie de

votre &c.

---

## Mademoiselle B. à son amie.

---

J'étais bien étonnée de votre long silence, et de l'oubli où vous sembliez m'avoir mis. Je me tourmentais, je me creusais la cervelle pour en découvrir la raison, je parcourais le vaste champ des conjectures; mais aucune n'en était capable de m'expliquer le silence obstiné de votre part. Je m'arrêtais très-souvent à la triste supposition qu'une maladie vous avait empêchée de m'écrire, et cette possibilité m'affligeait infiniment.

Ainsi je me serais torturée encore long-tems, si Monsieur R. n'était arrivé, il y a quinze jours, qui me donnait des nouvelles satisfaisantes sur votre santé. — Après avoir été si long-tems dans cette cruelle incertitude, jugez de mon agréable surprise en recevant hier votre lettre! Non seulement elle confirme tout ce que Monsieur R. m'a dit sur votre santé; mais elle me persuade en même tems que vous me conservez votre amitié, et que je suis toujours chère à votre coeur. Combien je vous suis reconnaissante de toutes les nouvelles que vous me communiquez! elles ont un peu égayé mon esprit abattu.

La grande solitude dans laquelle je vis, est bien propre à rendre le caractère le plus gai morne et silencieux, et pour comble d'ennui je n'ai pas toujours la possibilité de me procurer des livres pour me desennuyer. Je me console que chaque

chose a une fin, et que toutes les circonstances de la vie sont soumises à l'ordre de la nature, où il n'y a rien de stable et d'immuable, excepté notre Créateur.

Je quitterai peut-être subitement ma taupinière pour réparaître au grand jour.

Adieu, ma bonne amie, aimez-moi toujours, et soyez persuadée, que personne ne vous porte des sentimens plus tendres et plus dévoués que

votre &c.

---

### Madame K. à sa soeur Mad. A.

---

Je viens de recevoir présentement votre lettre de St. Pétersbourg, ma chère soeur; elle m'a été remise par Ferdinand, que j'ai tant questionné sur ce qui vous regarde, qu'il perdait haleine de me répondre. Il m'a dit aussi que Julie a changé le temporel pour l'éternel. — Que faire! <sup>32)</sup> on ne peut pas empêcher le vent de venter; elle avait déjà soixante ans, et <sup>33)</sup> avait toujours le vent contraire. J'espère que sa soeur <sup>34)</sup> mettra tout en usage pour revenir en Livonie; mais je ne m'en mêlerai pas, car <sup>35)</sup> le mieux est l'ennemi du bien; elle a tant de parens ici, et <sup>36)</sup> il ne faut pas mettre la faucille dans la moisson d'autrui. Voilà une lettre composée de proverbes; mais cela au moins n'est

point de proverbe, que je vous aime de coeur et  
d'ame, et que je reste dans tous les tems

votre

très-attachée.

---

### La même à la même.

---

En vérité, ma soeur, vous êtes une véritable faiseuse de projets: vous m'invitez de venir chez vous à la campagne pour la fête de votre mari, sans réfléchir quelles chaînes me retiennent ici. J'admire cependant votre éloquence aux représentations que vous employez pour applanir tous les obstacles qui s'opposent à votre invitation, et je m'applaudis d'avoir une soeur si ingénieuse; mais il ne me reste que la gloire de l'admirer; quant au bonheur de jouir pour quelque tems des plaisirs de votre Elysée . . . . il me faut y renoncer. Pour le moment je dois rester plantée ici jusqu'à ce que, comme un proverbe russe le dit: la fête se donnera aussi dans ma rue; c'est-à-dire quand je serai maître de moi-même, et par conséquent de mon tems.

Adieu, ma bien-chère soeur; je serai <sup>37)</sup> poétiquement à votre charmant diner, où règnent à l'ordinaire la cordialité et une joie sincère. — C'est de bien bon coeur que je vous embrasse.

---

## Madame K. à son amie.

38) Maille à maille se fait le haubergeon; pensez, ma bonne amie, je suis devenue si non Raphael, du moins peintre en gouache. Sans savoir dessiner je fabrique des oiseaux, des fleurs, des fruits, qui seraient parfaits s'ils savaient chanter, si elles exhalaient des parfums, et si on pouvait les manger. Ce petit défaut gêne un peu; mais n'en parlons pas; il faut plutôt vous raconter de quelle manière j'ai acquis la science de produire ces chefs-d'oeuvre. Ils viennent d'arriver deux peintres, jeunes hommes de l'académie des arts de St. Pétersbourg, qui enseignent à peindre, sans qu'on a besoin de savoir dessiner.

On met du papier vernis sur une chose quelconque, qu'on veut dessiner; on en fait les contours avec un crayon; alors on les découpe, puis on met ces découpures sur la matière sur laquelle on veut dessiner, soit du papier, soit de l'étoffe ou du bois, et l'on dessine ou frotte plutôt avec de gros pinceaux, pourvus de très-peu de couleur, les places découpées; pour produire l'ombre ou la lumière, l'on frotte plus ou moins fort.

Voilà toute la science, qui par sa facilité anime à l'imiter, et par la vitesse avec laquelle on produit quelque chose, encourage infiniment. Dans peu je vous enverrai un sac à ouvrage que je viens de dessiner, et dont vous serez charmée.

Notre cousine Doris, que nous avons crue

d'une poitrine si forte, est attaquée précisément à cet endroit! — Nous ne choisissons pas; il faut se soumettre! A moi Dieu ne m'a point encore marqué le chemin de ma décadence; je l'attends avec la grace de le supporter patiemment.

Vous dites que je mêle dans mes lettres le gai d'avec le grave: c'est mon caractère, mon ange, comme vous savez. Le fond de mon coeur est la sensibilité; mais elle me <sup>39</sup>) ménerait bientôt en laisse, si je ne la soumettrais pas à la raison; c'est pourquoi je la reprime dès qu'elle veut devenir maître de moi; et vous trouvez dans mes lettres de pêle-mêle.

Adieu. Toute à vous!

---

### Madame K. à sa soeur.

---

Ma bien-aimée Nanny, soeur que j'aime si tendrement! combien je suis affligée que notre frère refuse si obstinément de consentir que vous retourniez près de moi!

Pleinement persuadée que vous reviendriez cet automne, je m'étais tout-à-fait adonnée à cette douce idée: je ne faisais que penser au jour heureux, où nous jouirions ensemble de la moindre des choses.

Vous me priez de prendre Adèle à votre place: à quoi pensez-vous, ma chère! elle est encore si

jeune; et d'ailleurs qui pourrait remplacer une tendre soeur? —

Deux soeurs, habituées dès l'enfance à s'aimer l'une l'autre; à aimer ensemble les êtres à qui toutes les deux doivent de l'affection, elles ont vécu la même vie. — Leur imagination s'est développée sous la même influence; leurs impressions ont été les mêmes; et étant toujours allées du même pas dans les jours de leur enfance, elles se retrouvent aussi, sortant de cette époque heureuse. Les sentimens de leur tendresse réciproque se resserrent encore en grandissant, en vieillissant.

La tendresse de soeur! c'est le sentiment le plus intime et le moins raisonné! — Tout est volontaire .... c'est le coeur qui parle, et non le devoir — — qui commande. — Oh, deux soeurs qui s'aiment! elles ont besoin l'une de l'autre dans chaque moment de leur vie. — Séparées, toute joie leur est incomplète, tout malheur trop pèsant. La femme qui ne sait pas apprécier tout ce que la tendresse d'une soeur renferme de précieux, est bien à plaindre; car elle a méconnu ce que le ciel, dans un moment de faveur, lui avait donné de plus assuré pour adoucir l'amertume de sa vie.

D'après cet épanchement de mon coeur vous ne me proposerez plus Adèle, mais vous tâcherez de revenir au plus vite.

En attendant soulagez ma douleur sur votre longue absence par de fréquentes lettres: écrivez-moi, je vous prie, par chaque courier.

Adieu, mon ange, mon coeur, mon ame! c'est-à-dire ma soeur.

---

### La même à la même.

---

Le coeur gonflé de tristesse, qui s'était emparée de moi en vous écrivant la dernière lettre, mon angélique soeur, un charme involontaire m'appella vers l'enclos sacré, où reposent les cendres de notre bien-aimée mère, — j'allai au cimetière.

Salut! cendre d'une mère chérie!

Ah! ce respect t'est dû; —

Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire  
D'un vain poids après eux fatigue encore la terre,  
Ne firent que changer de mort dans le tombeau:

Toi, ô mère chérie!

Chacun de tes jours fut un bienfait nouveau. —

Pourquoi ne sont ils plus chez nous ces parens chéris! Pourquoi au moins n'avons nous pas ici les cendres de notre père! Pourquoi devait-il fermer les yeux si loin de nous? — Oh! comme ces pensées éveillent mes douleurs! —

En revenant du cimetière je passais chez notre vieille bonne tante Julie; nous parlâmes beaucoup de feus nos excellens parens, et nous nous souvenâmes de tout le bien qu'ils se plaisaient à répandre et à semer dans le coeur de leurs enfans.

Quel monument vénérable de deuil et d'amour sont de tels souvenirs! Ah! heureux les enfans qui

pleurent sur de pareils tombeaux! On dit: cette vie est un songe, et la mort un reveil: quel reveil! quand nous reverrons nos parens chéris! Ce père, si digne de la vénération générale dont il jouissait ici-bas; cette mère charmante, dont nous n'oublierons jamais le coeur, l'esprit, la beauté, et mille et mille bonnes qualités. — — —

Arrivée à la maison de ce saint lieu, plusieurs de mes amies m'attendaient; elles étaient venues me rendre visite, et avaient entendu, où j'étais allée pour soulager mon coeur.

S'imaginant que je reviendrais abattue, elles avaient résolu de m'attendre pour rester avec moi et pour m'égayer. — Cette attention de leur part était un baume pour mon ame. Amitié! don précieux du ciel!

— Otez l'amitié de la vie,

Ce qui reste de biens est peu digne d'envie;

On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.

L'amour, ce sentiment aveugle et passager,

Est souvent un tourment, et toujours un délire:

Loin de remplir le coeur, sans cesse il le déchire.

L'amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;

Pour se faire écouter il emprunte son nom.

La perte des amis est la seule réelle;

Leur mémoire est pour nous une dette éternelle;

Et ne croyons jamais que pour un noeud si beau

Il n'est plus de devoir au-delà du tombeau.

Désir de tous les coeurs, plaisir de tous les âges,

Trésor des malheureux, divinité des sages;

L'amitié vient du ciel habiter ici-bas;  
Elle embellit la vie, et survit au trépas.

*Desmahis.*

Voilà, mon ame, l'histoire de ces jours passés,  
celle de mes maux en prose, et celle de mes plaisirs en vers!

Quelle jouissance d'avoir de véritables amis!  
Du poids de tant de maux c'est toi, noble et tendre  
amitié, qui par tes soins consolans nous soutient;  
c'est toi, qui m'aide aussi à présent à supporter  
l'éloignement de toutes mes soeurs!

Mais, hélas! quand vous reverrai-je donc? —  
C'est un bonheur que je n'aurai point cette année;  
mais que j'irai chercher l'année prochaine.

---

La même à la même.

---

Me voilà de nouveau la plume à la main, pour  
vous écrire, ma bien-aimée soeur! La dernière  
pensée, c'est toujours vous; la première c'est vous;  
et quand je pense plus loin, c'est encore vous, et  
toujours vous, vous et vous! surtout à présent,  
vous sachant avec notre angélique Hélène et les  
anges, dont elle est entourée. Je ne fais que m'oc-  
cuper de vous. Vous ne faites pas un seul pas,  
sans être accompagnée de mon ombre: par bonheur  
il est si mince qu'il n'empêchera pas le soleil à  
percer, s'il veut luire sur vous, ce qui me tran-  
quillise beaucoup; car vivre sans un rayon de soleil

est une terrible chose, comme cette saison mélancolique nous le prouve.

Mais n'importe! Quelle saison, quel endroit que ce soit, le foyer du bonheur sera partout parmi vous; vous qui avec vos coeurs tendres, vos ames magnanimes et votre amitié rare changez tout endroit en paradis.

Oh divine amitié! Ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. — Passion héroïque, dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment et animé par l'intelligence! Vertu consolatrice que le souverain Etre accorda à l'homme, pour le dédommager de mille et mille autres privations! Sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous! Car qu'est-ce qu'un bien, dont on ne peut parler à son amie?

Et vous voilà, ma soeur, vis-à-vis des ames, qui sont l'original des modèles des amies! En effet, si je n'étais pas votre soeur, et si votre bonheur ne faisait le mien, je serais capable de vous envier.

Madame de Sévigné dit dans une de ses lettres, qu'à Paris les heures courent sur un char à huit chevaux; mais les chevaux en France ne courent pas comme les nôtres; donc que les heures chez nous doivent s'enfuir encore plus vite, et surtout dans une société comme celle, où vous vous trouvez à cette heure. — Aussi votre dernière lettre était-elle écrite d'un style triomphant; hélas! vous y aviez votre compte: quand vous me l'avez

écrite, vous étiez au sein de vos amies, entourée de plaisirs ..... mais moi ..... je suis loin de vous!

Dieu vous maintienne dans cette bonne disposition! Conservez-moi votre amour, et donnez-moi bientôt de vos nouvelles; pour vos lettres, j'en voudrais à toute heure.

---

Madame K. à son amie.

Ma bonne amie!

L'indisposition de la petite Louise m'a empêchée de vous écrire. Graces à Dieu et à mon excellent médecin, elle se porte bien, et je reprends au plus vite la plume, pour vous donner de mes nouvelles.

La petite était bien mal, et ce n'est qu'à l'adresse de mon brave médecin que je dois sa vie. Je ne saurais assez vous dépeindre les bonnes qualités de cet homme rare: Monsieur P....t est un des premiers médecins de notre ville; et malgré cela il est le plus mobile; jour et nuit il est prêt à servir, et ne se fâche que quand on ne l'appelle pas au moindre accident. Son ame est toujours remplie d'un feu divin pour le soulagement de son prochain souffrant, et son esprit brillant, secondé d'un génie élevé et des manières les plus affables, aperçoit d'abord avec un oeil pénétrant la source de chaque maladie.

Vous pouvez vous imaginer que je regarde cet homme rempli de tant de mérite comme mon ange

tutélaire, et comme mon appui dans ma vie tourbillonnée. Entourée d'un si grand nombre d'élèves, j'aurais souvent à trembler pour leur santé, si je n'étais secondée par un tel médecin. Ma gratitude envers lui est sans bornes, et mon plus grand chagrin celui, de ne pas être en état de le récompenser selon le désir de mon coeur; mais au moins je lui donnerai un souvenir, qui lui parlera de la reconnaissance d'une ame qui l'a révééré comme un saint, et à ses descendans d'un ancêtre, qui était la gloire de sa famille comme de sa science.

C'est d'un grand tableau que je parle, de la hauteur d'une aune et demie, et d'une largeur proportionnée. C'est la copie du tableau au-dessus de l'autel de la cathédrale, qui est partagé en deux parties: la plus haute représente l'ascension; et en bas c'est la scène, où un malade vient chez le Seigneur pour le prier de le guérir. Ce tableau contient vingt-quatre figures, et c'est depuis presque un an qu'Adèle y travaille. Comme mon très-honoré Docteur est grand amateur de la peinture, celle-ci lui fera bien du plaisir. L'idée de lui rendre ce qu'il me donne si souvent — des sentimens heureux — me met aux anges. Car rendre les enfans, gages précieux des tendres parens, sains et saufs dans les mains des auteurs de leur vie, c'est un bonheur qui surpasse tout autre, et combien d'enfans faibles doivent leur santé à mon incomparable médecin!

Comme tout le monde se porte bien à présent

chez moi, je profiterai du beau tems, pour faire un tour par eau avec mon petit troupeau; j'espère que cela me donnera beaucoup à rire et à vous écrire. Connaissant l'enjouement de votre humeur et votre attachement pour mes petites brébis, je vous ferai une description de notre petit voyage.

En attendant je vous embrasse de tout mon coeur, et je reste pour la vie

votre

très-attachée.

### La même à la même.

L'homme n'a reçu de la nature que des matériaux; mais la simplicité de son origine se perd dans la majesté de son histoire.

Voilà, ma bonne amie, (mais ne vous en moquez pas,) l'introduction pompeuse d'un voyage bien simple dans un fil de l'océan, notre chère Duna, qui, malgré qu'elle ne baigne pas les murs de villes majestueuses, n'en est pas moins fière d'attirer par ses flots des navires de toutes parts du monde, de donner de l'opulence à un nombre infini de gens heureux, et de porter souvent sur son dos les membres de notre famille impériale.

Mais pour ne rien perdre de mon récit, suivez-moi dans la »Schwimmstrafse!« Vous y verrez

une jolie maison grise, qui est occupée au rez-de-chaussée et au second par des personnes pacifiques et raisonnables, tandis qu'au bel-étage le bruit confus de plusieurs voix, qui parlent toutes à la fois, frappe vos oreilles. C'est une troupe joyeuse de jeunes filles, qui se préparent pour le voyage en question. Pêle-mêle elles courent, occupées, comme des fourmis, d'amasser des provisions, destinées pour la petite promenade; mais à en juger par leur activité et par l'importance qu'elles mettent à ces affaires-là, on dirait qu'elles partent pour l'Amérique. Enfin, graces aux Lares et à mes nymphes alertes, tout est prêt.... on se met à sortir; mais hélas! ce ne sont pas des mamans graves et posées, qui entreprennent cette expédition; ce sont mesdemoiselles les filles, c'est-à-dire des jeunes étourdies, s'occupant longtems à disposer tout pour le trajet, et oubliant enfin l'essentiel, graces à la joie qui leur a fait perdre entièrement la tête. Voilà par exemple Marie, qui dans le trouble a perdu son gant; Thérèse a oublié de prendre un mouchoir; Emmeline désire encore boire; et Louise est obligée de serrer ses livres. A la fin tous ces obstacles étant planés, la troupe se met en marche; le destin protecteur de l'innocence éclaire la nature par les plus beaux rayons du soleil, et favorisée par un vent favorable, la société riante s'embarque — le coeur rempli de joie de l'attente de toutes les merveilles qu'elle espère trouver sur ce tour. Les matelots haussent les

voiles, et cet acte donne le signal pour l'allégresse unanime; une douce musique se fait entendre, l'on se met à chanter et les airs résonnent des cris de cette troupe folâtre.

Mais parmi tous ces heureux remarquez notre cousine Lisette, qui, avec ses enfans, était aussi de la partie; — pâle, tremblante, suffoquée d'angoisse de périr. — Vous la connaissez, cette aimable poltrone, qui par ses craintes inutiles nous a fâchés si souvent; mais dont les charmes répandus sur tout son être, desarmaient comme à l'ordinaire aussi cette fois-ci nos cœurs. Moi, sacrifice déplorable de ses terreurs, je la tenais dans mes bras, qu'elle serrait si fort, que j'en eus des tâches bleues. Je fis mon possible pour la calmer et pour dérober son trouble à ses enfans, dont elle est aimée au plus haut degré, et qui auraient crié de concert voyant leur mère dans cet état. — Agitées ainsi par des émotions aussi différentes, nous touchâmes enfin, non au terme fixé de notre voyage, mais à un endroit moins éloigné, auquel notre imagination se vit obligée de prêter tous les charmes qui nous auraient enchantés réellement à J., où nous dûmes débarquer d'abord, et dont nous ne fûmes empêchées que par les vents irrités, qui nous forçaient, bon gré, mal gré, de nous arrêter dans les plaines sabloneuses de H..., lieu à l'ordinaire bien stérile et bien ennuyant, mais paré pour ce jour-là de mille beautés de la nature, ce qui se fit bien simplement dans un clin d'oeil de la manière

dont je vous ai déjà parlé plus haut, tour d'adresse, dont on est souvent obligé de se servir dans cette triste vie. — Nous voyant donc dans la nécessité de faire bonne mine au mauvais jeu, nous cherchâmes à nous arranger de ce contre-tems le mieux que possible, prenant possession d'une grange abandonnée, assez vaste pour accueillir notre société avec toutes ses provisions, qu'on y étalait par terre, faute de tables, invitant tout ce monde affamé de se rafraîchir des fruits et des gâteaux en attendant qu'on préparait le nectar du nord, le thé.

Ayant à peine fini à le prendre, une valse enragée exécutée par les habiles musiciens, qui heureusement se trouvaient dans notre compagnie, les mit toutes en mouvement. Nouveau bruit, nouveau tourbillon! Dans moins d'une minute les restes de nos provisions furent rangés de côté, et comme par enchantement cette salle rustique était métamorphosée en une salle à danser, que mes Graces légères n'eussent troqué pour aucune autre; et ce n'était qu'un nouveau prestige qui pût les interrompre dans leur hommage, porté si sincèrement à la muse enchanteresse de la danse, Terpsichore, amie particulière de la jeunesse folâtre: c'était le plus beau clair de lune, qu'une d'entre elles avait remarqué, malgré le tumulte, et qu'elle communiquait à grands cris à ses compagnes ravies. Quant à moi, cette douce lueur me rappelait qu'il était tems de penser au retour, mot qui ne plut pas trop à mes jeunes dames; mais connaissant leurs coeurs

ouverts à la grandeur du Créateur, je sus bientôt les consoler en leur montrant les charmes dont nous serions accompagnées en retournant : la voûte céleste, couverte de myriades d'étoiles, et la reine modeste de la nuit se promenant parmi elles, comme une mère tendre entre ses enfans, les éclairant tous de sa douce lumière. Les jeunes dames furent frappées de ce spectacle sublime, le contemplaient avec émotion, et puis avec une gaité, convenable à leur âge, elles s'apprétaient pour partir.

Le vent s'étant entièrement apaisé, nous nous rembarquâmes, et notre retour, accompagné des astres brillans, d'un ciel séreïn et d'une musique harmonieuse, semblant descendre des sphères célestes, fut vraiment ravissant; même ma cousine tâcha de convaincre sa peur naturelle pour l'eau, afin de ne pas interrompre notre douce gaité.

Nous arrivâmes à la maison vers les onze heures du soir, pleines d'une reconnaissance sans bornes envers l'Être suprême, dont la seule bonté nous avait fait jouir aussi splendidement d'une journée si délicieuse, qui restera gravée à jamais dans le souvenir de mes jeunes amies, qui ne pouvaient assez me remercier d'avoir entrepris ce petit tour de plaisir.

Adieu, mon ange! Vous savez si je vous aime.

---

## La même à la même.

---

Que je suis réjouie, ma bien-aimée Hélène, du récit que vous me faites de votre séjour à St. Pétersbourg. Vous me parlez bien plaisamment de votre voyage, et je m'amuse à lire l'histoire de votre arrivée, qui est divine!

J'ai grande envie d'apprendre comment cela se finira, si votre frère prendra une place dans la capitale, ou si vous retournerez dans votre Elysée. — Connaissant vos cœurs sensibles, ce dernier acte me paraît plus raisonnable; l'air qu'on respire sous une voûte de verdure est plus salubre pour l'ame que celui des riches appartemens, où l'on est souvent obligé de combattre les règles de la convenance. Voilà du moins mes sentimens: j'ai un goût naturel pour la vie champêtre; oh combien je serais heureuse de pouvoir passer ma vie loin du fracas de la ville, dans le repos et la paix de la campagne! Nous ne remarquons pas assez l'influence prodigieuse que la nature exerce sur nos ames; malgré l'étonnante variété de nos goûts, il me semble, qu'à la campagne nous sentons plus vivement, et que nous y aimons nos amis avec plus de tendresse qu'à la ville.

Jugez donc, ma bien-aimée Hélène, de quelle chaleur vous seriez aimée, si je vivais à la campagne! —

Jusqu'à ce qu'une bonne Fée ne m'y trans-  
plante, contentez-vous d'une amitié de ville de  
votre &c.

---

### La même à la même.

---

Je ne peux me lasser d'admirer votre patience, mon amie, avec laquelle vous lisez les longs recits de tout ce que je vous écris de ma chère Livonie, et de ma bien-aimée ville de Riga.

J'avoue que le séjour dans une capitale est superbe; mais je préfère celui dans une petite ville, où l'on n'a besoin que de faire quelques pas pour trouver son amie; où une joie patriarcale préside aux banquets de l'amitié, et où aucune médisance ne trouble la gaité générale qui règne dans les coeurs sobres. C'est pourquoi aussi chaque partie de plaisir qu'on y fait, prend une tournure, qui semble s'unir à l'enfance du monde, et je suis encore toute extasiée en pensant au tour charmant que je viens de faire à la campagne avec plusieurs aimables personnes de ma connaissance.

A mon retour on m'a remis votre lettre. Ce que vous me mandez de Marie est si naturel, si à propos, précisément ce que j'aime à entendre d'elle, que je vous en remercie mille fois. J'ai lue votre lettre à Lisette qui en fut ravie, et qui m'a chargée de vous embrasser tendrement.

Connaissant votre bonheur en recevant les descriptions de mes pèlerinages dans les environs d'ici, je commence par vous dire, que pour cette fois-ci c'était Treiden, château situé au bord de l'Aa, où nous étions.

Je ne vous parlerai pas de notre voyage, qui cependant fut un des plus enjoués. Favorisés par le plus beau tems, nous partîmes d'ici au nombre de seize personnes dans un grand équipage, attelé de six chevaux qui pouvaient rivaliser avec les coursiers du char d'Apollon, chose qui n'attribua pas peu à rendre notre entreprise merveilleuse!

Bien près de Treiden il faut descendre une montagne d'où l'on voit vis-à-vis l'église de cet endroit; et comme c'était justement dimanche, nous vîmes une grande enfilade de paysannes qui sortaient de l'église, tous bien joliment mises; (car le costume des paysans de cet endroit se distingue avantageusement de celui des paysans des autres contrées.) Ce spectacle nous toucha bien, et les messieurs de notre société qui étaient presque tous musiciens, entonnaient un cantique sur leurs instrumens qu'ils avaient pris avec eux; aussi avions-nous la satisfaction de nous voir saluer d'un air bien reconnaissant de toute la troupe qui nous rencontrait.

Arrivés à l'auberge notre premier soin était de nous restaurer comme il faut, après quoi nous nous dépêchâmes de visiter les beaux alentours. Après en avoir parcouru une bonne partie, nous nous ar-

rétâmes dans un vallon, qui frappa tellement notre attention, que nous demeurâmes tout muets d'admiration et d'étonnement, en adorant la nature, ornée d'une telle pompe !

Je ne saurais vous dire la longueur et la largeur de ce vallon ; mais il n'est pas trop grand, et les montagnes qui l'entourent sont couverts des arbres d'une beauté surprenante. Des pieds de ces montagnes jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal ; pendant qu'on respire avec une volupté secrète les airs frais qui sortent des intervalles, séparant leurs sommets. Le ruisseau qui serpente dans ce plateau, présente presque partout un canal tranquille, embrassant dans plusieurs endroits de petits îlots dont il rafraîchit la verdure.

Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon, placées sur les deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir.

Ce qui nous étonnait le plus, c'était une certaine proportion dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites : ailleurs c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature, ici l'on dirait que la nature tâche d'imiter l'art.

De différentes sortes d'arbrisseaux forment des berceaux et des bosquets naturels, faisant un beau contraste avec les groupes d'arbres, placés aux pieds de ces montagnes. Même les rochers

sont parsemés de fleurs sauvages, qui en descendent en festons et en guirlandes.

Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante; de tous côtés l'oeil s'arrête sur de nouvelles beautés; l'âme respire de la fraîcheur et semble recevoir une nouvelle vie.

Il nous était impossible de quitter sitôt cet endroit enchanteur: nous y fîmes porter notre thé; oui, même notre souper, ne retournant qu'au clair de lune à l'auberge, d'où nous partimes dès qu'Aurore eut levé sa tête dorée, pour arriver au soir à la ville, où les messieurs de notre compagnie avaient des affaires pressantes.

C'est de mon pupitre que je vous fais ce recit; cet endroit qui implore si souvent votre patience, en lisant la causerie de

votre &c.

---

### Madame K. à son frère.

---

J'ai à vous rendre aujourd'hui mille très-humbles graces, mon bien-cher frère, pour le beau cadre que vous m'avez envoyé, et que je viens de recevoir en ce moment. Je suis ravie qu'il est arrivé sans prendre mal, et je désire très-vivement de pouvoir bientôt vous rendre un pareil service. — Vous ne me mandez rien de ma chère Nanny; cela m'inquiète beaucoup; c'est un des chagrins de l'absence, qu'elle noircit tout.

Nanny elle-même ne me dit aussi rien sur sa santé depuis quelque tems, de sorte que je suis abandonnée à mon imagination, chose la plus fâcheuse, surtout quand on aime les siens, comme moi je le fais!

L'autre jour une de mes élèves reçut une lettre de sa mère adoptive, qui est en même tems sa tante, et qui a une tendresse pour cette jeune personne qui surpasse, s'il se peut, celle d'une véritable mère; cette dame lui écrit: »Je le sens, ma »chère enfant, dans le fond de mon coeur, que »malgré que mon âge augmente, mon amour pour »vous conserve une jeunesse éternelle!«

Ces paroles me frappaient: je me vis moi-même comme dans un miroir; c'est ainsi que j'aime mes prochains, que j'aime l'humanité entière. Ma mort sera un baiser aux miens; et lorsque j'ouvrirai les yeux dans un meilleur monde . . . que d'embrassemens m'y attendent de tous ceux qui m'ont devancée, que j'aimais ici-bas, et qui me voulaient du bien!

Il vous fera du plaisir d'entendre que cette jeune demoiselle en question est parfaitement digne de l'affection de ses parens adoptifs: elle a le coeur d'un ange et une ame noble; et quoiqu'ayant joui à la maison d'une liberté sans bornes, elle est la plus obéissante du monde, et diligente comme une fourmi. Les paroles de cette mère tendre, qu'elle adore à son tour, la touchèrent tellement, qu'elle était incapable de me les lire; les larmes

aux yeux elle me montra la place avec son petit doigt de rose, ne disant que ces mots: »oh ma bonne maman!«

Cette scène me représente l'horreur des séparations, et j'en ai le coeur serré. Vous serez fâché que je ne puis me consoler sur votre longue absence; mais ne me grondez pas: je ne vous croirai jamais; je connais votre coeur; et qui le connaît mieux que moi, ce coeur digne de couronnes! — Donnez-moi si souvent que possible de vos nouvelles; car si vous connaissiez le trouble que me cause le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez aisément combien je souffre quand je n'en ai point.

Adieu mes ames, mon bien-aimé Otton, mon aimable Nanny, il vous embrasse bien tendrement  
votre bien-attachée soeur.

---

### La même à son amie.

---

**J**e vous ai parlé, ma bonne amie, de la peinture en gouache, qu'enseignent ici deux frères, jeunes hommes, nommés Hintz, qui, venant de Berlin, passent par Riga, pour aller à St. Pétersbourg.

Ces jeunes gens, d'une éducation élevée et des manières fort polies et agréables, se distinguent aussi par leur complaisance; ils ont eu la bonté d'apprendre à mes élèves l'art de faire des fleurs en cire, devant lesquelles disparaissent les plus

belles fleurs artificielles. En voyant un vase rempli de ces fleurs, vous direz : ce ne saurait être la main de l'homme qui a formé ces tulipes, ces roses, cette jacinthe &c. — La couleur vraie, l'épaisseur des pétales et des feuilles, les grains, les veines, les aspérités, tout est nature, et formé simplement de cires colorées à l'avance, qui n'exigent qu'un peu de retouche au pinceau. Les fleurs et les feuilles sont attachées sans soie ni laiton aux tiges, également en cire ; et les fleurs les plus compliquées sont reproduites comme les simples, et avec la même perfection. Voyez ce dahlia ; sa fleur jaunâtre a l'aspect d'une mousseline transparente doublée en jaune ; ces oreilles d'ours ont le velouté de la nature ; cette branche d'ébénier, aux feuilles en trèfle, aux grappes mobiles et gracieuses, vient sans doute d'être coupée sur l'arbre, et si on ne vous dirait que ce sont des fleurs en cire, vous seriez toute surprise que le parfum manquât à ces superbes fleurs.

De la même matière ils nous enseignent aussi à faire des papillons, dont nous avons peuplé nos vases de fleurs.

C'est dans une soirée qu'ils nous ont appris ce joli art qui nous fait un plaisir infini et qui nous sera à jamais un souvenir de ces aimables artistes.

Dès que je serai arrivée chez vous, je vous apprendrai à faire ces belles fleurs, qui égalent presque celles dont on dit : Non, Salomon dans

toute sa gloire ne fût jamais vêtu comme l'une d'elles.

N'oubliez pas, ma chère, que j'ai dit presque; — car quelle main humaine serait capable d'égaliser le luxe de la nature dans la couleur d'azur, de rubis, et de topaze? — et ce noble fils du soleil, le lis majestueux? — Non, non! travaillons pour perfectionner notre art, mais soumettons-nous toujours à la puissance suprême. L'art de l'Auteur céleste de la rose, comme du firmament et de ses globes de feu, ne sera jamais atteint des mains des mortels.

Donc que vous devez vous contenter de mon presque.

La petite Emmeline est partie ce matin par un tems charmant et parfait; oh que ne pouvais-je être de la partie! Adieu, mon amie, vous savez comme je suis toute à vous.

---

### Madame K. à son frère.

---

Stengell est mort! — Vous l'avez connu, mon frère, cet homme si intéressant, autant par la bonhomie de sa physionomie, que par son jeu excellent sur la clarinette. Vous rappelez-vous de votre extase lorsque nous l'entendîmes imiter l'écho? — Quel moment! on crut être dans une assemblée d'êtres inanimés, tant chacun retenait la haleine

pour ne pas perdre un ton de cette harmonie divine.

Hélas! elles se sont tues pour toujours, ces mélodies célestes, et leur auteur est allé pour jouer le grand Alléluia au pied du trône de l'Éternel! —

Sa mort m'afflige beaucoup. Une femme, et je crois six enfans, qu'ils a laissés dans l'indigence, le pleurent. Oh pourquoi ne suis-je pas en état de soulager leurs peines! — Mais notre bonne ville de Riga s'est toujours distinguée par la bienfaisance de ses habitans, qui seront contens de l'exercer aussi à cette occasion envers la famille désolée de celui, qui, par l'euphonie de son jeu parfait, leur a donné si souvent des momens délicieux; et peut-être le soleil couchant portera déjà la nouvelle aux mânes du père de la famille affligée, que ses vertus ont fait tarir en partie la source de leurs chagrins.

Le tems se change chez nous beaucoup à son désavantage: cela produit des malades, parmi lesquels il y a plusieurs de nos amis; — c'est bien triste! Envoyez-moi, mon frère, si non du beau tems, du moins de vos nouvelles, qui puissent m'égayer, si vous voulez que je sois contente, éloignée de vous.

## Madame K. à Mademoiselle de Séhé.

Ma bien-aimée et chérie Lilly!

Je suis infiniment touchée des marques de votre tendresse, et je vous aurais répondu aussitôt sur votre aimable lettre, si des affaires d'importance ne m'en eussent empêchée. Mais malgré cela je ne fais que penser à vous, et le souvenir de votre aimable personne m'est présent dans chaque lieu, dans chaque coin de ma maison. Le cher nom Lilly passe et repasse souvent entre moi et votre cousine et tous vos anciennes camarades, qui ne cessent de vous aimer si tendrement, comme vos vertus et votre excellent coeur le méritent.

En se préparant pour l'examen on a beaucoup pensé à vous, et l'on se rappelait toutes sortes de petits événemens de l'année passée, qui nous faisaient tant rire malgré les angoisses que cause à l'ordinaire une telle journée. Le hurli burli avec lequel chacune se dépêchait aussi cette année-ci m'a fort divertie. Alide, cette rieuse éternelle, courait en repétant ses leçons, comme si elle voulait prendre d'assaut le ciel; la douce et timide Stella piétinait comme une tourterelle qui attend avec impatience sa tendre amie; enfin chacune s'adonnait à ses particularités à quoi je fis libre cours, puisque la situation était trop critique pour pouvoir donner ou recevoir de bons conseils.

C'est ainsi que le jour de l'examen arriva, et qu'il passa pour réjoindre ses prédécesseurs, et

pour faire place à son successeur qui viendra l'année prochaine.

Ainsi passent nos jours comme la vie, qui n'est qu'une chaîne continuelle de plaisirs et de peines, de jouissances et de privations.

C'est aussi une de ces privations pour moi, de ne pas avoir assez de tems pour pouvoir écrire plus souvent à vous et à mes autres amies: mes affaires me le défendent, et mon coeur doit obéir. — Voilà une raison qui appaiserait même le Grand-Mogul, et qui servira d'autant plus de <sup>40)</sup> rameau d'olivier auprès de ma douce et sensible Lilly de ne pas m'en vouloir si je ne lui répons pas à chacune de ses lettres; <sup>41)</sup> elle se rangera sous le drapeau de la nécessité, et m'écrira toujours, même si elle ne reçoit pas chaque fois une réponse sur ses lettres.

Voilà Stella et Jenny qui entrent et me prient de vous envoyer un million de baisers, et de vous inviter en leur nom et en celui des autres de vouloir bien venir nous voir sitôt que possible; en même tems elles vous font dire qu'elles seront dimanche au bal, et qu'elles danseront pour vous: deux mazurques, trois françaises et une douzaine de valse; en êtes-vous contente? Que faire! — <sup>42)</sup> Il faut souvent prendre l'ombre pour le corps!

Adieu, ma bien-aimée! Saluez mes Aiskalne, embrassez mon petit intéressant ruisseau; présentez mes très-humbles respects à vos bien-honores

parens; rappelez-moi au souvenir de votre bien-aimé frère, et conservez votre amour à

votre

tendrement attachée &c.

---

Mademoiselle de M. à sa soeur.

---

Vous m'excuserez, ma bien-bonne, que je ne vous ai pas déjà répondu sur votre lettre, si je vous dis, que les préparatifs pour un bal-paré m'en ont empêchée. Excuse d'une grande importance pour un personnage de dix-huit ans, excuse qui en vaut toutes les autres.

Mais si pourtant cette excuse ne vous suffit pas: tenez-vous à cette triste saison, qui est si peu à mon goût, que je ne vais qu'aux ailes abattues; chose qui n'encourage pas d'écrire à une amie qui se trouve à la campagne, et à laquelle on voudrait toujours donner des nouvelles égayantes. Mais aujourd'hui le vieux ciel de Décembre est moins noir et moins triste, et ma parure a déjà brillé au bal; d'ailleurs je vois que maman écrit tant à sa soeur, et comme les bons exemples sont les meilleures leçons, j'en profite, <sup>43</sup>) en mettant mes mains bien vite à la pâte pour vous parler, non sur les nouveautés, qui ne vous intéressent guère à la campagne; aussi sont-elles peu nombreuses dans ce moment-ci, où la toilette d'été a fini et la parure d'hiver n'a pas encore commencé dans tout son

lustre; mais bien pour vous dire qu'outre ce bal qui était magnifique, et où je me suis amusée à merveille, je passe des soirées délicieuses avec quelques amies. Nous avons arrangé une petite société littéraire: nous lisons ensemble les plus beaux oeuvres des meilleurs auteurs, puis nous mettons nos jugemens là-dessus par écrit, et l'une d'entre nous en fait la lecture à la première entrevue. Une de nos dames, une jeune et charmante personne, donne cependant ses sentimens toujours de vive voix avec une éloquence séduisante. Quelle qualité précieuse que celle de savoir bien parler! Quand dans le cours des années les talens pour la musique, pour le chant, pour la danse se perdent, alors c'est l'art de bien parler qui donne encore des charmes à la matrone, et la fait désirer de la jeunesse qui l'entoure avec intérêt, l'écoute avec plaisir, et dont elle fera toujours une partie; car les français disent avec raison: <sup>44</sup>) l'âge n'est fait que pour les chevaux; par conséquent si la vieillesse est aimable, elle reste toujours jeune. On ne peut donc pas assez cultiver l'art de la déclamation et de la narration dans l'enfance, mais qui est si peu du goût de la jeunesse, et dont dépend pourtant le charme des vieux jours.

Adieu Lisy; je vous écris cette lettre devant le portrait de mon frère. Que j'aime à contempler ces traits si doux et en même tems si spirituels. — Ah! pourquoi avec tant de dons de plaire et de charmer a-t-il pris le parti de vivre seul! —

Adieu, ma soeur, ne cessez pas de m'aimer.

Adieu, mon frère, ne me grondez pas.

Adieu, ma chère lettre, vole vers ceux que j'aime.

---

Madame K. à son amie.

Ma bien chère Hélène!

J'ai reçu votre lettre, ainsi que celle de notre adorable Alexandrine; je vous remercie l'une et l'autre du plaisir que me font les marques de votre amitié, la source de mon bonheur.

Ce matin j'ai tant pensé à vous, mes chères amis, à vous, vives adoratrices de la nature.

Je fis une promenade charmante aux environs de la ville; la verdure des champs était encore humide des pleurs de l'Aurore, et les oiseaux célébraient par leur doux ramage le retour du dieu de la lumière.

Je m'arrêtais à Linden, qui est éloigné six verstes de la ville. Le parc qui dépend de cette maison de plaisance, est d'une vaste étendue; il offre de longues allées, ombragées de chênes et de superbes bouleaux. Le parfum des herbes odoriférantes que l'on y rencontre ajoute infiniment aux charmes de cet endroit, où je passais une heure dans une rêverie délicieuse; jouissant dans le présent et dans le passé, où nous fîmes ensemble de pareilles promenades.

Ce n'était qu'à regret que je quittais ce bois délicieux et ces champs rians, pour retourner à la ville, où je fus reçue aussi agréablement par vos lettres, qui disent bien le contraire du proverbe: <sup>45</sup>) Qui est loin des yeux, est loin du cœur. Vous me donnez la perspective charmante de vous revoir bientôt; rien n'est si bien pour ma santé que ces sortes d'espérances!

Vous me mandez des merveilles de votre neveu futur: je n'en suis nullement surprise, connaissant son caractère; il mérite par bien des raisons la distinction et l'amitié que vous avez pour lui.

Adieu, mon amie; je vais à table; elle ne sera pas si splendide que celle de Lucullus, dont on rapporte que Cicéron et Pompée, étant allés manger chez lui un jour, il fit servir dans son salon d'Apollon un souper qui coûta vingt-cinq mille francs.

Mais laissons-là les Romains et n'imitons pas ces gourmands qui se nourrissaient comme les loups du sang d'autrui; retournons à notre table frugale où l'on servira aujourd'hui mon plat favori: du lait caillé. — Ouvrez votre petite bouche! n'est il pas bon? Eh bien! embrassez-moi, une, deux, trois, quatre, cinq fois.

---

### La même à son amie.

---

Vous m'engagez, ma bien-aimée, de vous faire une description de ces jours qu'on célèbre ici sous le

nom de »*Hunger-Kummer*«, qui veut dire: faim et chagrin; que je profite d'un moment libre pour vous satisfaire.

Les jours de cette fête sont: le dix et le vingt-quatre du mois d'Août, et le sept du mois de Septembre.

On les passe actuellement dans une gaité unanime; mais ils doivent leur origine à un événement bien triste. C'était une famine qui dura de l'an 1695—1698\*), et dont la suite était une peste, qui infectait toute la Livonie dans un si haut degré qu'ils en moururent de gens sans nombre.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa à la campagne partout des fosses immenses dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits; c'est pourquoi qu'en fouillant la terre, surtout dans les endroits où la peste a ravagé le plus, on trouve encore à cette heure des os humains.

Aucune maladie dans aucun tems n'avait encore frappé tant de victimes. Les villes n'étaient pas plus épargnées que les campagnes, où les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses, n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins domestiques; ils mouraient sur les chemins, dans leurs champs ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi devenus négligens de toutes les choses de ce

---

\*) S. Geschichte Livlands vom Consistorial-Rath Thiel.

monde, comme si le jour était venu, où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits, ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis, de sorte que, selon la faible lumière humaine il n'y avait rien de plus sûr, que de voir l'année suivante moissonner encore le reste de nos bons Livoniens par la disette. Mais que l'homme est faible et inclin au péché de vouloir pénétrer les chemins du Seigneur!

Le roi David dit dans ses cantiques: »La terre  
 »a frémi; elle a tremblé; les montagnes se sont  
 »soulevées sur leur fondemens; elles éprouvaient  
 »de violentes sécousses; car le Seigneur était  
 »irrité.«

»L'enfer m'a saisi dans ses liens; la mort a  
 »jeté sur moi ses filets.«

»Je l'invoque, ce maître puissant si digne d'être  
 »exalté; par là je n'ai pas lieu de craindre mon  
 »ennemi.«

»Le Seigneur est mon rocher, ma force, mon  
 »Sauveur; Dieu fait toute mon assurance; c'est en  
 »Lui que j'espère; Il est mon bouclier, la corne  
 »de mon salut, le bras qui m'élève, mon refuge.«

»Oh mon Sauveur! c'est vous qui me delivrez  
 »de toute iniquité.«

»Dans ma détresse j'ai appelé le Seigneur;  
 »j'ai crié vers mon Dieu. De son sanctuaire il a  
 »entendu ma voix suppliante; mes cris ont frappé  
 »son oreille.«

Oui, Dieu avait entendu les cris des malheureux Livoniens désespérans! Le printems qui suivit cet événement terrible, fit son ouverture par un soleil brillant et une température féconde. Les fleurs, les grains, les fruits grandirent en perfection, se multiplièrent à l'infini et dans l'automne de la même année les granges furent remplies de la plus grande abondance. — C'est alors que, semblable à Noé, qui, sortant de son arche, dressa un autel au Seigneur, et y offrit un holocauste, nos ancêtres introduirent ces jours par reconnaissance à Dieu, de les avoir sauvés d'un anéantissement général, mais à la mémoire des terreurs qu'ils avaient subi de la peste, ils nommèrent ces fêtes: »Hunger-Kummer«, faim et chagrin.

Que la scène a changé depuis! —

Ces jours installés dans un tems patriarcal étaient certainement célébrés avec piété; mais le tems, qui engloùtit tout, ayant aussi effacé les terreurs de ces maux, a changé la solennité de ces fêtes en gaité; et ce n'est pas dans le temple du Seigneur que je vous mène, ma bonne amie, pour y chanter sa gloire, mais bien sur le champ de Mars, esplanade devant la ville. Vous y verrez une grande quantité de tables, rangées en enfilades et couvertes de toutes sortes de fruits, les plus beaux enfans de Pomône.

Aussi de petites maisonnettes s'y trouvent, d'où des jolies boulangères vous invitent d'acheter des pains d'épice.

Des tentes n'y manquent non plus, où l'on offre le nectar du peuple livonien, — l'eau de vie. Vers les six heures on se rassemble sur cette esplanade, où toutes ces raretés sont étalées; on se promène toute la soirée ici comme au parc (jardin public).

Le peuple y vient pour jouir des dons de Bacchus et de Pomone, et la classe civilisée pour s'amuser de la gaité nationale.

Dès que la crépuscule commence à se répandre, vous voyez la scène éclairée par mille et mille lampes.

Le parc qui se trouve à côté de l'esplanade, se métamorphose en Vauxhall. De toutes parts vous entendez la plus belle musique et la déesse dominante c'est la Joie.

Là vous rencontrez un vieillard dont la tête est vacillante et sa jambe avinée; il trébuche quelquefois, il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre; mais quoique guidée par la liqueur, il marche toujours sans danger; car son ami Bacchus l'accompagne; il se croit devenu souverain d'un royaume: il croit sa femme reine, et ses enfans des princes et des princesses; il triomphe au milieu de cet enchantement, demande encore à boire, et s'endort en chantant. Enfin les ris épanouis librement se déploient; on voit dans tous les yeux étinceller la joie: on court, on est heureux!

Après avoir joui de la charmante soirée et de la belle musique; ayant admiré l'illumination et

s'étant amusé de la populace folâtre, on se retire chez soi pour jouir encore une fois de tous ces plaisirs dans un songe doré.

Mais le peuple ne quitte la place qu'à minuit; c'est alors que la foule cherche un grossier bonheur en s'emparant d'un long arbre, érigé sur cette place pour ce jour là. — A la cime de cet arbre est attachée une couronne, garnie des plus belles pommes. A minuit le peuple a le droit d'arracher cette couronne à l'arbre, et heureux, trois fois heureux celui qui remporte en victoire la couronne désirée. Mais bien des individus payent cette noble ardeur d'un nez écrasé, d'un oeil crevé. — Sacrifice inutile! les héros de cette espèce n'en deviennent pas plus prudens; de quinze en quinze jours la scène se renouvelle de la même manière, avec le même finale.

Vous ne trouverez pas dans la célébration de ces jours la brillante gaité du printems, et point la richesse de l'été; hélas! l'éclat de ces beaux fruits ne vous marque que la décadence de la nature; mais ces jours ne sont pourtant pas sans charmes pour un coeur national, car de pareilles fêtes sont des époques aux quelles se lient toujours des souvenirs doux et agréables, liens indissolubles pour les coeurs du même pays.

Adieu, ma bien-aimée, je voudrais que la description de cette fête de mon pays natal aie votre approbation; excusez le long récit avec la promp-

titude dont j'aime à obéir à vos ordres. Je vous embrasse bien tendrement et je reste pour la vie  
votre &c.

---

### La même à la même.

---

**Q**uel malheur, ma bonne, d'avoir une maîtresse capricieuse! La mienne est ma plume, qui me force à cette heure, malgré ma fluxion, de ne pas manquer à vous écrire. Vraiment, je serais capable de la haïr, si ses ancêtres n'eussent sauvé le Capitole.

Je me sens toute malade; mon rhume est devenu une fluxion sur la poitrine: c'est ainsi que les fluxions se sont introduites partout. Quoique indisposée, la fantaisie m'a prise de faire des visites; cette imprudence a eu les suites les plus désagréables: car me voilà au lit.

Allwine me tient fort bonne compagnie: n'en devenez pas jalouse!

Ma tête me fait mal, je dois finir; mais ne vous inquiétez pas de

votre &c.

---

### La même à la même.

---

**J**e me porte mieux, ma très-chère. Ce n'est pas la chose la plus agréable qu'une fluxion: la

mienne a fini par un rhumatisme, qui ne me donnait ni paix ni trêve. Sans repos, sans sommeil j'ai passé les nuits, souffrant comme une martyre. Mais à l'aide de mon brave médecin et avec de l'abstinence et de la patience j'espère être rétablie dans peu de tems.

J'eus hier l'extrême plaisir de lire vos lettres: c'est une conversation qui me plaît infiniment. En récompense je vous écrirais volontiers dix ou douze pages; mais il m'est impossible: ma main est encore trop faible, la tête toute étourdie et pour ne pas vous inquiéter d'avoir une amie étourdie, je finis; mais avant je vous embrasse un million de fois.

---

### La même à la même.

---

**J**e vous ai mandé, mon coeur, que j'étais indisposée; je vous ai mandé que je me porte mieux; je vais vous mander à cette heure que je suis tout-à-fait bien-portante. Eh bien! qu'aurai-je pour tant de notifications? <sup>46</sup>) On ne fait rien pour rien; — je vous demande en revanche ..... premièrement ..... mais attendez-donc ..... secondement ..... je vous le dirai de suite, troisièmement ..... tout de suite, tout de suite ..... je ne veux pas vous fâcher; vous en deviendriez malade: et <sup>47</sup>) il vaut mieux d'aller à la buche qu'au médecin; ainsi je vous demande pour tant d'annonces,

que vous me donniez au moins deux fois par semaines de vos nouvelles; car j'ai le coeur bien gros; il me faut de la distraction. C. est toujours encore souffrante, et on craint qu'elle ne soit étique: voilà le dragon qui me tourmente. — —

J'attends à chaque moment ma bien-aimée sœur Dascha, qui vient avec son mari pour mon jour de nom. Venir de si loin par amour pour moi, ma chère amie, la seule idée me fait peur; quoique je souhaite ardemment le bonheur de les revoir, je l'achèterais trop cher, si ce serait à leurs dépens, car le chemin est presque impraticable: il pleut et il neige. Jugez donc combien je suis touchée de l'idée qu'ils viennent uniquement pour moi!

Je vous écrirai plus au long aux premiers jours.

---

### R é p o n s e.

---

**Q**ue de peines, que d'inquiétudes votre maladie m'a causées, mon ame, et combien je suis contente de vous savoir entièrement rétablie! Prenez donc bien garde à votre santé, afin de ne pas causer de nouvelles alarmes à vos amies.

J'admire toujours, ma chère, qu'au travers de tout ce que je sais de la tristesse de vos pensées, vous puissiez écrire aussi gaiement, aussi plaisamment, aussi follement; nous en avons ris aux éclats.

Si dans votre pays les chemins sont aussi gâtés que dans celui-ci, je plains votre beau-frère et sa pauvre femme; tout commerce est quasi rompu dans cette province, et nous attendons avec impatience un chemin propre à aller en traîneau.

Adieu, ma bien-aimée; tout vous aime ici; j'aime et honore tous ceux qui vous entourent.

---

### Madame K. à son amie.

---

Ma bien-aimée!

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'attendais ma soeur pour ma fête.

Ce jour si merveilleux par ses métamorphoses est enfin passé dans un véritable tourbillon. L'amour et l'amitié s'étaient réunis pour me surprendre d'une manière charmante, de sorte qu'aux derniers momens de ma vie je penserai encore avec reconnaissance à toutes ces marques d'attachement.

Après vous avoir entretenue de mon illustre personne, il faut vous apprendre qu'on a beaucoup pensé à vous; de toutes parts on s'est informé de votre santé, me chargeant de vous faire mille amitiés. Vous voyez par tout cela, qu'on n'est point tombé en léthargie au sujet de votre souvenir, et tous les coeurs ici sont remplis de tant d'intérêt pour vous, qu'il n'y a personne de notre connaissance dont la poitrine ne renferme des sentimens de bienveillance pour vous.

Que vous êtes heureuse, d'être aimée avec cette ardeur ! et nous brûlons de désir de vous revoir bientôt ; et si vous ne venez chez nous, j'irai moi-même déposer à vos pieds ma prose et mon coeur.

---

### R é p o n s e.

---

Je vous suis infiniment obligée, ma bonne amie, de toutes les belles choses que vous me dites dans votre dernière lettre ; et j'aurais fort à coeur de me rendre digne de tant d'amour. J'attends toujours vos lettres avec une extrême impatience, et leur arrivée est un jour de fête pour moi.

Je vois souvent Adèle ; elle vous aime tendrement, et comprend aisément les sentimens que j'ai pour vous ; je l'en aime encore plus.

Nous lisons ensemble à cette heure Cinq-Mars, roman historique par le comte de Vigny. C'est un tableau fidèle du règne de Louis XIII. et de son ministre, le célèbre Richelieu : — tems affreux qu'il faudrait oublier ; qui laissera jusqu'à la fin des jours pour la postérité de tristes pages dans l'histoire universelle.

Cette histoire remplit l'esprit de sombres idées ; je me dépêcherai d'en finir avec cette lecture pour commencer quelque chose dans un genre plus gai.

J'aime le langage inspiré par la gaité; la vie offre sans cela souvent le contraire; c'est pourquoi je n'aime pas à le chercher dans de tristes récits.

J'ai commencé actuellement à broder un petit tapis pour mon beau-frère. Je broderai là-dessus un bien beau coq, assis dans une corbeille, remplie de superbes feuilles vertes, et une jolie guirlande de fleurs circulera autour du tapis.

Vous pouvez vous imaginer que le coq n'est pas sans signification, et que ce prince de Raguse (vous vous rappelez sans doute que je lui ai donné ce surnom?) mérite bien cet emblème; Dieu nous le conserve, cet homme si digne d'amour et d'estime.

Adieu, ma très-chère, ma très-aimable; j'attends avec une vive impatience des nouvelles de votre santé, et je suis pour cette vie et pour l'autre  
votre &c.

---

Madame K. à son amie.

---

Je me hâte, ma bien-chère, de vous faire savoir, que je me porte parfaitement bien; et si je ne l'étais pas, je le deviendrais par vos aimables lettres, qui me font tant de plaisir.

J'étais hier chez les D. où un très-beau concert avait lieu. Mademoiselle de S. chantait avec sa belle voix de rossignol; et des amateurs de musique exécutaient superbement plusieurs pièces sur de

différens instrumens; de sorte que nous étions tout extasiés.

Permettez que je vous cite à cette occasion un vers de Jules Lefèvre: je l'ai lu quelque part, et je le trouve bien à propos ici.

Langue des Séraphins, que parlait Cimarose,  
Toi seule nous instruis de notre apothéose.  
La musique idéale est une voix du ciel,  
Qui rend en l'écoutant l'homme immatériel.  
On dirait qu'échappé des astres d'Ausonie,  
Un ange étend sur nous ses réseaux d'harmonie,  
Ou, caressant nos fronts de ses ailes d'encens,  
Comme un parfum subtil se glisse dans nos sens.

Mon Dieu, comme ce vers exprime bien les charmes de la musique, dans laquelle Platon voyait la ressemblance la plus parfaite du bel idéal. La musique semble être la science de l'ame, et le mensonge des émotions factices est la seule chose qu'elle ne puisse point exprimer. De là vient la haute puissance, la puissance miraculeuse que les peuples de l'antiquité lui ont reconnue unanimement; consacrée à tous les cultes, c'est d'elle que ces mêmes cultes semblent recevoir une consécration nouvelle: chaque temple a besoin de son harmonie, comme chaque autel de son Dieu.

Comme vous connaissez mon adoration pour la musique, vous pouvez vous imaginer mon bonheur, d'être un membre de cette société musicale; et ce n'est plus dans ce bas monde que vous devez chercher votre amie, mais bien dans les sphères de

l'harmonie, dont le charmant Lefèvre vous a parlé d'une manière si mélodieuse dans son vers.

Adieu, ma bonne, ma harpe se tait.

---

### Adèle à son amie.

---

Mon Dieu, que de tems s'est passé que vous n'avez point de mes nouvelles, ma bonne amie; mais malgré mon plus vif désir de vous écrire, mes occupations m'en empêchaient toujours; car outre nos ouvrages pour la classe nous nous préparâmes pour la fête de Madame notre Institutrice.

Il est passé, ce jour agréable, qui déjà par ses préparatifs nous a donné mille et mille plaisirs, et à qui nous devons l'avantage de nous avoir amené la soeur de Madame, Madame A., laquelle restera plusieurs semaines chez nous. Oh que cette dame est charmante par sa conversation, par la justesse et la grace de ses pensées, par l'esprit et l'à-propos de ses reparties, par ses manières aimables et polies, par sa bonté sans affectation, par une imagination brillante, et un coeur tendre et aimant comme un ange; elle a beaucoup lu, et raconte tout ce qu'elle a lu d'une manière si séduisante, que nous ne pouvons attendre les heures de notre récréation, pour la solliciter de nous raconter quelques-unes de ses charmantes historiettes, dont elle sait un grand nombre. — Aussi nous l'aimons et nous l'estimons

au-dessus de toute expression, et nous ne pensons qu'à regret au moment où elle nous quittera. Actuellement nous avons repris avec nouvelle ardeur nos ouvrages pour la classe, que nous avons mis un peu de côté, pour préparer plusieurs surprises pour la fête de notre respectable Institutrice.

Oh, ma bonne amie, quel bonheur que de recevoir une bonne éducation! quel ressort tant pour le coeur que pour l'ame de s'élever à la plus haute dignité humaine; je travaille aussi de mon mieux pour l'atteindre, afin que ma conscience ne me puisse faire un jour de reproches d'avoir négligé quelque chose qui y aurait pu attribuer.

Adieu, ma bien bonne, ne voulez vous pas bien que je vous embrasse?

## LETTRES DE FELICITATION.

---

Salut! jour plein de charmes,

Instant exempt d'alarmes,

Jour de bonheur!

Viens prêter tes faveurs

A notre douce ardeur,

A notre ardeur de plaire!

A n o t r e m è r e.

---

Voilà, mon adorable maman, les pensées que j'ai eues en ouvrant les yeux à ce jour solennel qui nous donna notre chère mère! Mais hélas! après avoir adressé mes prières ferventes au Tout-puissant pour le bonheur et la conservation de la meilleure des mères, je me rappelais qu'elle est bien loin de nous à cette heure, et que sa bénédiction seule plane sur nous. —

Notre respectable tante devait-elle donc tomber malade justement pour ce jour si cher à vos enfans et à vos amis! Nous avions préparé tant de choses pour le célébrer et pour vous surprendre, mon angélique maman! Mais comme tous nos plans ont échoué à cause de cette malheureuse maladie, qui a amené notre séparation, je vous en-

voie du moins une description de tout ce que nous voulions faire pour vous réjouir. D'abord une belle symphonie, exécutée par les musiciens de Prague, devait vous reveiller, et en sortant de votre chambre à coucher, il vous aurait fallu entrer dans une chambre métamorphosée en bosquet de verdure, où l'on eût placé votre cher portrait, orné de roses et entouré de vos enfans vêtues en jardinières.

C'était ici que la petite Louise devait vous réciter un vers, après quoi plusieurs de vos amis, cachés dans la chambre voisine, auraient entonné un chant sur la mélodie de: » God save the King «, dont je vous ai copié le premier vers au commencement de ma lettre. Passant ensuite dans ce cabinet, vous auriez trouvé, étalés sur une table garnie de fleurs, différens ouvrages de mains, offres de notre amour filial et de notre reconnaissance, et puis Charles et Mathilde devaient jouer une jolie sonate à quatre mains. La matinée se serait passée ainsi jusqu'à midi, où tous vos amis se seraient rassemblés, pour vous féliciter.

Ménée à table, un fauteuil, sur le dossier duquel se trouvaient brodés en tapisserie les symboles de la foi, de l'amour et de l'espérance, vous y attendait.

Devant votre couvert on voulait mettre un rosier, ayant autant de boutons que vous comptez d'années, et quatre enfans déguisées en génies vous eussent servie. Après le dîner l'ange tutélaire de la Livonie aurait paru, vous adressant ces paroles:

»Madame, descendu du ciel, je viens chercher ici-  
»bas l'amour conjugal et maternel, la patience, l'as-  
»suidité, le zèle à remplir ses devoirs, la gran-  
»deur d'ame et la charité; et l'on m'a dit que  
»toutes ces vertus se trouvent réunies sous ce toit  
»paisible, dans votre coeur, digne mère de famille!«

Dans ce moment les vertus nommées auraient paru personnifiées devant vous, vous disant chacune quelques paroles obligeantes, et la dernière, la charité, eût appelé des anges, pour vous couronner d'immortelles, après quoi tout le monde se serait mis à chanter des couplets composés en votre honneur, en attendant que nous ayons préparé dans un autre appartement un tableau représentant votre avenir. Le premier groupe devait représenter un chemin parsemé de roses, au bout duquel vous et papa étiez assis dans un bosquet, au milieu de vos enfans. Le second figurait nos destinées futures : vos fils employés selon leurs penchans, vos filles mariées s'occupant chacune de son ménage. A l'autre bout de la chambre vous et papa étiez de nouveau assis, entourés de petits génies, qui s'empres- saient de vous pourvoir de tous les petits besoins de la vie, tandis que dans le lointain une douce harmonie se faisait entendre. — Jugez donc à présent, ma chère maman, dans quelle tristesse cet accident fatal nous a plongés! Vous nous man- quiez, et tous nos préparatifs devenaient dès lors inutiles.

Mais vous nous avez toujours appris à nous

soumettre aux décrets immuables de la providence, et d'adorer la bonté suprême, même lorsqu'il lui plaît de nous envoyer des chagrins. Ne croyez donc pas, ma bonne, mon angélique maman, que nous en murmurions; mais permettez nous du moins de regretter, d'avoir été loin de vous ce jour si précieux et solennel pour vos enfans!

C'est avec toute l'impatience d'un amour sans bornes et un respect profond, que vos enfans vous attendent, ma chère maman, et surtout

votre

Marie.

---

Monsieur!

La nouvelle de votre mariage avec Mademoiselle B\*\*\* était ce, qui pouvait me parvenir de plus agréable, et je vous en félicite très-sincèrement. Vous possédez une personne aussi vertueuse que charmante; votre sort ne peut qu'être heureux. Permettez, Monsieur, que je présente mes civilités à votre aimable épouse, et croyez tous deux, que j'éprouve une véritable joie de votre bonheur mutuel.

Je suis avec la plus parfaite considération

votre &c.

---

R é p o n s e.

---

Madame!

Ce qui augmente encore ma félicité dans ce moment, c'est de voir qu'une personne aussi estimable que vous daigne y applaudir. Mon épouse n'est pas moins sensible que moi à votre gracieux souvenir et aux éloges que vous lui donnez. Veuillez en recevoir mes remerciemens et être assurée du profond respect, avec lequel je suis, Madame,  
votre très-humble &c.

---

Monsieur!

Il ne saurait vous arriver ni bien ni mal que je ne m'y intéresse infiniment; jugez donc, combien je me réjouis du rétablissement de votre santé. Mon amitié pour vous, Monsieur, est trop vive, pour ne pas en donner des marques en pareille occasion. Conservez-vous, je vous prie, afin de ne plus inquiéter vos amies. S'il ne fallait que des vœux pour vous préserver, vous pouvez compter qu'on n'en pourrait faire des plus ardens que sont les miens pour tout ce qui vous regarde. Soyez-en bien persuadé, et de la sincérité parfaite, avec laquelle je suis

votre &c.

---

## R é p o n s e.

Monsieur!

Je ne puis vous témoigner assez de reconnaissance des marques d'amitié que vous me donnez sur ma convalescence; j'en souhaite de tout mon coeur l'accomplissement, afin de pouvoir profiter du plaisir de recevoir de vos agréables lettres, et d'être en état de vous faire connaître que je suis plus que personne

votre &c.

Mademoiselle B. à sa mère.

Je viens, ma chère maman, de faire avec mes compagnes la visite du jour de l'an à la respectable fondatrice de cette maison. L'étiquette et la reconnaissance nous ont conduites auprès d'elle. Un sentiment plus doux, plus tendre, plus fort et bien plus durable; car il ne finira qu'avec la vie; me ramène à vous, chère et bonne maman! Je vous souhaite la santé, je vous souhaite des jours heureux, je vous souhaite tout ce que vous pouvez désirer.

C'est à la simple et franche vérité que je rends hommage, quand je vous assure que je vous aime, que je vous adore, qu'il n'est pour moi point de bonheur sans le vôtre, que je ne supporte votre

absence et les ennuis de la retraite qu'afin de me rendre plus digne de vous, et de vous faire trouver un jour votre meilleure amie dans la plus respectueuse, la plus reconnaissante et la plus tendre des filles, ce que sera à jamais

votre

Marie.

---

Ma bien-aimée soeur!

Voici donc le jour de votre naissance, le jour, auquel je dois la plus tendre des soeurs, la meilleure des amies, le modèle de toutes les vertus, de toutes les perfections!

Hélas! que ne puis-je être près de vous, pour vous embrasser et pour vous dire de vive voix tout ce que mon coeur sent pour vous, ma bien-aimée! Mais le ciel en a disposé autrement; — au lieu de ma bouche, c'est ma plume qui doit vous dire à cette heure que le plus grand bien, que la providence m'ait pu accorder, a été, de m'avoir donné mon angélique soeur, qui par son coeur et son caractère fait l'ornement de sa famille. — Que je serais heureuse, s'il m'était permis de vous avoir près de moi, ma tendre soeur! Mais un destin funeste nous a séparées. — Que faire! Il faut se soumettre au Tout-puissant, jusqu'à ce qu'il plaise à sa sainte volonté, de nous réunir. — Mais en attendant ma vie s'écoule tristement, comme un ruisseau, dont la source va tarir, puisque sans vous

je ne puis être heureuse. Ne doutez pas, je vous prie, de cette vérité, mon amie ! Lisez dans votre cœur, et vous y trouverez l'écho de mes plaintes.

Tous nos proches m'ont chargée de vous dire mille choses de leur part pour ce jour, qui nous est si cher, et vous font prier instamment d'abrèger, s'il est possible, le séjour que vous avez pensé faire à Pensa ; tout le monde s'intéresse vivement pour vous, et ne peut vous pardonner de nous avoir quittés. — Il n'y a que la certitude de votre situation agréable, qui nous console en quelque sorte sur votre absence, ainsi que la peinture que vous nous faites de la famille respectable, qui vous regarde comme un de ses membres.

Le portrait, que vous faites de votre aimable mère adoptive, nous frappe par sa ressemblance avec feu notre mère ; nous la reconnaissons à ces traits de charité chrétienne, dont son cœur est si plein. Tout cela nous engage à prier vivement pour la prospérité de cette charmante famille, et que le bon Dieu la conserve pour votre bonheur. Mais néanmoins nous adressons toujours nos plus ardentes prières au ciel, qu'il veuille vous ramener bientôt dans nos bras.

J'espère que vous me saurez gré de m'être souvenue de votre fête cette année-ci ; car tout le monde n'est occupé présentement que de l'accident fatal, qui vient d'arriver à notre adorable Empereur. Nous ne songeons qu'à lui, et nos cœurs attristés sont tout pleins de cet évènement funeste.

Les bulletins que fait publier Sa Majesté, l'Impératrice, nous tranquillisent un peu; mais nous ne serons entièrement rassurés que lorsque nous aurons la nouvelle de la guérison complète de l'Empereur.

Le jour d'hier a été un jour bien remarquable pour notre ville. Tous les coeurs s'étaient rendus aux pieds du trône de l'Être suprême, pour lui porter leurs vœux les plus fervens pour le prompt rétablissement de notre Empereur Bayard.

L'armée des coeurs s'embarquait dans le char glacé de l'ours. Car plein de feu pour la superbe famille des Romanows, ils ne craignèrent point le froid.

Après avoir vogué long-tems dans les airs des globes flottans, une musique des sphères célestes touchait nos oreilles, et il n'y a que les anges, qui puissent vous dépeindre les charmes de cette harmonie. — En même tems une voix se fit entendre, dans laquelle nous reconnûmes aisément celle de feu notre angélique Marie, la bienfaitrice de notre patrie, l'auguste mère de notre incomparable Nicolas.

»Arrêtez!« nous dit elle de sa manière majestueuse et bienveillante, dont elle nous a laissé de si belles images dans tous ses descendans: »arrêtez, et rassurez-vous, mes enfans! Dieu, qui veille sur votre patrie et ses augustes souverains, ne laissera succomber ni l'un ni les autres. De grands événemens n'ont pas été en état d'ébranler l'em-

»pire; au contraire, ils ont servi à serrer encore  
»plus étroitement vos coeurs. Cet accident doit  
»aussi vous montrer que l'oeil de la providence  
»veille sur mon auguste fils; il en sortira heureu-  
»sément, et continuera de régner dans sa gloire et  
»dans sa splendeur; il sera pour l'univers la lampe  
»d'or suspendue dans l'azur des sphères dont les  
»rayons brillans éclaireront l'humanité, et rendront  
»heureux les peuples, et l'âge de son empire sera  
»l'éternité!« —

Après ces paroles un regard de ses yeux céles-  
tes tomba sur les coeurs de ses fidèles Livoniens,  
et un nuage éclatant l'enleva à nos yeux.

Un profond silence régnait encore long-tems  
parmi nous, et nous nous éloignâmes enfin respec-  
tueusement. En retournant nous passâmes beau-  
coup de mondes remplis de différens peuples; tous  
baissèrent la lance devant la glorieuse et respecta-  
ble nation russe, et firent présenter leurs très-hum-  
bles hommages à l'astre du jour, notre adorable  
Empereur, et lui souhaitèrent un prompt rétablis-  
sément.

Voilà, ma belle, l'histoire du voyage de l'armée  
des coeurs de nos bons et fidèles Livoniens, que  
l'Empereur trouvera toujours en ordre et prêts à  
écraser tout adversaire.

Adieu, ma bonne, ma très-chère soeur! Voilà  
bien du caquet; j'ai raisonné juste et carré comme  
une flûte, mais — l'offrande est dévotion.

Votre toute à vous.

Madame K. à sa nièce.

Ma bien-aimée nièce!

La nouvelle, que vous avez obtenu la place de gouvernante auprès des enfans de Madame de N., m'a infiniment réjouie, et je vous en félicite de tout mon coeur, ma chère enfant! Je suis pleinement persuadée que vous remplirez avec dignité votre fonction. Mais néanmoins mon coeur, qui est plein de sentimens maternels pour vous, me presse de vous dire quelques mots là-dessus, et ayant occupé moi-même une pareille place dans les maisons des grands seigneurs, personne ne saurait vous donner de meilleurs conseils que moi sur la manière de s'y prendre.

La charge, que vous allez occuper, demande non seulement de savoir traiter les enfans, mais aussi une connaissance approfondie des hommes; car vous ne vivrez pas seulement avec vos élèves, vous aurez aussi à faire avec d'autres personnes. C'est pourquoi la connaissance des hommes est la science la plus nécessaire pour la vie. Pour y parvenir il vous faut un esprit sain, de la fermeté du caractère et de l'expérience, et comme une jeune fille de votre âge n'y peut être expérimentée, vous me permettrez, mon coeur, de vous donner là-dessus quelques conseils salutaires.

Premièrement je vous prie instamment, ma chère nièce, que cette fermeté que je vous recommande, ne devienne pas entêtement. Soyez polie,

affable, complaisante, cédante envers tout le monde, et n'employez votre fermeté que là, où la raison vous la dicte!

Observez cette conduite surtout auprès de vos élèves! Montrez-leur toujours un coeur aimant, mais aussi une grande fermeté dans tout ce qui est contre la bienséance! Qu'elles chérissent en vous le modèle de toutes les vertus, et respectent l'adversaire des vices!

Dépeignez-leur dans toute leur noirceur la méchanceté, l'emportement, la fausseté, l'égoïsme, l'impatience, la rancune, l'orgueil, l'esprit de contradiction et l'ingratitude! Et si vous remarquez qu'une d'elles commet une de ces fautes, montrez-lui votre mépris là-dessus avec toute la fermeté possible; même quand une mère faible voudrait vous persuader que l'emportement ou la méchanceté de son enfant ne soit que de la vivacité, — car la mère ayant eu la confiance en vous, de remettre dans vos mains l'éducation de ses enfans, vous a imposé le devoir saint de rendre compte de leurs coeurs et de leurs caractères devant Dieu et devant les hommes. Vous n'oserez donc pas plier comme un faible roseau sous une opinion fausse; vous devez rester ferme sur le chemin que vous tracent la raison et la religion.

Parlez bien souvent à vos élèves de leur responsabilité devant Dieu pour la moindre des fautes qu'elles commettent; car, étant mises par la sainte volonté du Créateur dans une situation, où on

forme leurs ames à la vertu, elles seront plus responsables que ceux, qui ont eu le malheur, de ne pas recevoir une bonne éducation.

Plantez surtout la religion dans leurs jeunes cœurs, et expliquez leur bien que la véritable piété ne consiste pas à aller dans une belle équipage à l'église, pour y être sans dévotion, mais bien à marcher dans les traces de Jésus-Christ, et d'agir selon les préceptes qu'il nous a laissés! Imprimez-leur d'être vraies, honnêtes, douces, modestes, prudentes, serviables, reconnaissantes et généreuses; — puisque: si vous aimez la vérité, chacun vous croira; étant honnêtes, on se fierà sur vous; étant douces, tout le monde cherchera votre société et vous serez généralement révérees; si vous êtes modestes, on vous estimera; étant prudentes, vous n'offenserez personne et par conséquent vous ne serez offensées de personne; si vous êtes serviables, chacun sera heureux de vous servir; soyez reconnaissantes, et l'on s'empressera de vous aider.

Enfin vous aurez, en pratiquant toutes ces vertus, le paradis déjà ici-bas, et vous jouirez d'une félicité éternelle dans l'autre monde, où les bons seront recompensés.

Voilà, ma bonne amie, la morale que vous devez employer avec vos élèves; mais au sujet de votre conduite envers les personnes d'un âge mùr, il y en a encore beaucoup à parler. A la fermeté, qui doit vous guider dans chaque circonstance de votre vie, vous devez joindre de la souplesse dans

la société et devant les personnes âgées; cela augmente le bonheur domestique et l'agrément de la conversation; d'ailleurs la première vertu de la jeunesse est de prêter de bonne grâce l'oreille à chacun, qui se plait à vous parler de quelque chose qui l'intéresse. Le problème n'est pas facile, d'enchaîner la raison pour entendre quelquefois des fadaïses; mais la bonhomie, avec laquelle une jeune fille oblige par son attention les personnes âgées, trouve une récompense trop touchante dans leur reconnaissance, pour ne pas l'exercer; d'ailleurs le contentement, qu'on y gagne, est un trésor inappréciable, et même l'humanité et le savoir-vivre nous ordonnent de prendre les hommes tels qu'ils sont.

Comme chacun dans ce monde vaut autant, qu'il sait se faire valoir, je vous prie, ma bonne, d'être modeste, mais jamais timide. La timidité est une mauvaise coutume; elle nous ôte le courage de montrer notre véritable caractère, nous donne la mine d'une sotte, et par conséquent nous prive de l'estime des gens d'esprit; c'est pourquoi je vous prie, mon enfant, de faire bien attention à ce que vos élèves ne contractent pas cette habitude.

Je suis bien loin de vouloir parler pour les femmes bavardes, mais aussi ennemie déclarée de celles qui ne savent ouvrir la bouche. Tâchez, ma bonne, tâchez d'enseigner à vos élèves le véritable savoir-vivre, en observant toujours le juste milieu entre la timidité et la modestie.

Faites surtout bien attention à vous-même, ma

chère, et ne perdez pas d'abord le courage et la bonne humeur, si un nuage obscur couvre quelquefois le ciel de vos jours; cherchez de la consolation dans la prière et dans une conscience nette; mais ne prenez pas aussi chaque petite mine, chaque petite humeur de ceux, avec qui vous vivez, de mauvaise part; supportez avec patience ce qui est inévitable, et si vous ne pouvez plus porter votre fardeau, défaites-vous en d'une manière noble, et ne quittez pas la maison avec éclat! —

En tout cas gardez la présence d'esprit! C'est un don rare du ciel, et nous fait toujours paraître dans un beau jour; il ne se laisse pas apprendre, mais on peut, par un exercice assidu, en obtenir assez pour en faire usage dans le cas nécessaire.

La meilleure méthode de se l'approprier, c'est d'observer une minute de silence pour réfléchir et pour prendre parti, si quelque chose vous surprend, soit en société, ou dans une occasion domestique; puisque autant qu'un seul mot prononcé imprudemment peut vous causer des désagréments, tant aussi une résolution prise avec réflexion peut détourner de vous le malheur, et vous porter du secours et de la consolation.

Encore je vous recommande, ma bonne enfant, d'être bien sévère envers vous-même, d'être ponctuelle dans vos affaires, d'observer dans tout la plus grande exactitude, d'être toujours appliquée et de garder bien toutes vos hardes, surtout vos papiers et vos clefs; d'abord vous donnerez par cela bon



vous êtes une mère faible, qui croyez que vos enfans ne peuvent manquer en rien, vous permettrez à votre vieille mère, à qui votre bonheur et l'honneur de votre famille tient au coeur, de vous parler un peu là-dessus.

On a déjà tant dit sur l'éducation qu'il ne m'en reste que quelques mots, dictés par mes sentimens maternels pour vous, et par le souhait que vous gardiez cette jeune personne plus long-tems dans votre maison que ses prédécesseurs.

Le voeu le plus ardent de chaque mère est celui, de voir ses enfans généralement aimés. Pour y parvenir, il ne suffit pas que les personnes qui viennent vous faire leur visite, les louent; non, il faut que vos enfans se fassent chérir et louer de toutes les personnes de votre maison, même du dernier de vos domestiques; car ceux-ci sont la première source, d'où se répand la bonne ou mauvaise renommée de vos enfans. A quoi leur sert que vous les louez, si les autres, avec qui elles ont à faire, disent le contraire et les blâment partout?

Le but de l'éducation des filles doit être, de les rendre bonnes et aimables; car c'est le devoir de la femme, de faire de sa maison un séjour de jouissances par l'exemple qu'elle donne de toutes les vertus, et comme l'avenir d'une fille est presque toujours l'ouvrage de la mère, c'est le premier devoir de celle-ci d'empreindre à sa fille dès sa plus tendre enfance l'obéissance, qui est la première vertu d'une petite fille, et sera pour lui la source de toutes les

autres dans un âge plus avancé; car l'enfant, qui sait obéir aux personnes, à qui elle doit du respect, apprend par là à écouter un jour la voix de la raison, ce guide céleste, par lequel elle sera toujours menée sur le chemin du bonheur et de la félicité.

Une jeune personne ne peut être aimable, si elle ne vit pas en bonne intelligence avec tout le monde, et comment le peut-elle, si vous lui permettez d'être capricieuse et désobéissante envers les personnes âgées? Cela donne de l'aigreur d'un côté, et gâte le coeur et le caractère de l'autre, fait haïr l'enfant, et la perd dans la bonne opinion du public, qui cependant est un trésor précieux.

Comme, selon l'ordre de la nature, les enfans doivent survivre à leurs parens, le meilleur héritage que ceux-ci peuvent leur laisser alors, c'est l'amour général, qu'ils ne peuvent posséder, si on ne leur a pas appris dès leur enfance à vaincre leurs mauvaises habitudes et à se faire aimer.

Nous sommes nés pour le ciel; le séjour ici-bas n'est qu'une préparation pour l'autre monde; par conséquent notre premier soin doit être de nous perfectionner toujours, — malheur à celui qui y met obstacle! Et malheureusement l'égoïsme des mères en est souvent un.

Si vous aimez véritablement vos enfans, prenez garde à leurs défauts, et tâchez de les faire aimer de tout le monde! — L'amour maternel est un rejeton de l'amour divin; est-ce qu'un effort peut lui coûter trop?

Eh bien, mon ame, aimez donc vos enfans, aimez-les avec toute l'ardeur de votre coeur! Mais si vous leur voulez du bien, point d'égoïsme! — et croyez que vos filles ne sont pas des anges, mais qu'elles peuvent le devenir, si vous jetez dans leurs ames les sémences de la vertu, des principes d'honneur et l'habitude de sentir et d'agir avec noblesse et d'une manière conforme à la haute destinée religieuse de l'homme.

Adieu, ma chère! Je vais écrire aussi quelques mots à vos enfans.

---

### Madame D. à ses petites-filles.

---

**B**on jour, mes chères enfans! Votre grand'maman vous embrasse bien tendrement, et vous félicite sur l'acquisition de Mademoiselle B. C'est une charmante jeune personne, et vous êtes bien heureuses, de l'avoir obtenue pour gouvernante. Soyez donc bien obéissantes, et tâchez de lui rendre la vie agréable par une bonne conduite! — Pensez, quelle vie affreuse pour une jeune fille, d'avoir continuellement à reprendre ses élèves, où de se taire aux dépens de sa conscience, de la religion, et par conséquent de votre bonheur, choses, dont vous serez bien responsables dans un autre monde! —

Je suis persuadée que vous êtes de trop bonnes chrétiennes, pour ne pas craindre un Dieu vengeur;

je vous prie, mes chères enfans, de faire en sorte que je puisse m'en aller auprès de mon Créateur avec le doux espoir de vous y recevoir un jour bonnes comme des anges. Tâchez de planter dans vos coeurs l'amour de vos prochains; car l'amour produit de l'amour; et quel bonheur, d'être aimé! Vous changerez par là votre maison en paradis; il y regnera une paix céleste, dont on vous adorera comme les auteurs.

Cette image doit vous encourager d'atteindre ce but, qui est le plus saint qu'on puisse avoir, et nous mène directement au ciel.

C'est en vous bénissant que je reste  
votre bien-attachée  
grand'-maman.

---

### Mademoiselle B. à son amie.

---

Ma douce amie!

Nous entrons dans une nouvelle année; je souhaite de tout mon coeur qu'elle commence pour vous sous les auspices les plus heureux! — Que la santé vous tienne lieu de toutes les autres jouissances de la vie, auxquelles vous devez renoncer dans votre solitude! Que ne puis-je traverser à plein vol l'espace qui nous sépare, ma douce amie, et passer quelque tems auprès de vous! Mais mille obstacles s'opposent à ce désir ardent; d'abord le grand

froid, qui ne diminue pas, et puis l'indisposition de ma mère, et puis — — et puis — — — je ne finirais pas, si je voulais vous faire l'énumération de toutes les fâcheuses raisons, qui m'empêchent de me jeter dans vos bras.

Les amusemens, que l'hiver fait naître, ont déjà commencés, et nous nous trouvons ici, dans la capitale, dans un tourbillon de plaisirs. Nous allons au théâtre, aux bals, aux concerts; enfin, un plaisir suit l'autre, et l'on ne respire que des amusemens de toute espèce. Mais je puis vous assurer, qu'à la fin ce brouhaha me tuerait, et la perspective de retourner au printems dans la solitude de notre jolie campagne me réjouit déjà jusqu'au fond de l'ame. Ma mère m'a promis qu'en retournant à la campagne elle irait passer quelque tems à votre terre.

Combien cette douce idée me rend heureuse, et que ne donnerais-je pour pouvoir hâter ce moment délicieux! Revoir une amie tendrement aimée après une séparation d'un an — y a-t-il de jouissance comparable à celle-là?

Il est tard, le tems me presse — ainsi il faut que je vous quitte. Mes parens vous font assurer de leur amitié, et moi je vous embrasse du meilleur de mon coeur.

---

## La même à la même.

---

Ma très-chère amie!

Mon ange! Mon ame! Mon coeur! Mon .... mon .... Hélas! les larmes, qui arrosent ce papier, vous diront bien mieux que des paroles, que vous êtes mon tout, et quel plaisir je dois goûter, d'entendre que vous êtes promise d'un homme aussi estimable que Monsieur D.

Recevez donc, ma bien-aimée, mes plus tendres félicitations pour cet événement, qui change si agréablement votre situation. Le ciel vous avait donné toutes les vertus; il vous envoie maintenant de la fortune, parcequ'elle ne peut pas se trouver en de meilleures mains que dans les vôtres. Mais ce qui vaut mieux encore que la fortune, il vous donne pour époux un homme rempli de mille qualités excellentes, et qui vous adore; car, eût-il sans cela sacrifié les avantages de la richesse que lui offrait l'alliance avec sa cousine, pour s'assurer ceux des vertus et des graces?

Dieu bénira certainement une union formée par des coeurs, qui sentent et qui agissent si noblement.

Toute notre famille se réjouit de votre bonheur et vous félicite unanimement par moi. Sur-tout notre vieil oncle, qui a sauté dans la joie de son coeur, non seulement sur son pied naturel, mais aussi sur celui qu'il a acquis dans la bataille

d'Andrianople, (la béquille), et qu'il nomme son Nople et Pople. La vieille tante vous fait cent complimens, et les cousines vous font dire mille et mille folies.

Voilà, petite fée, comme vous avez changé toute notre respectable et sérieuse famille en esprits folâtres! La certitude de vous savoir heureuse a produit cette métamorphose.

C'est avec un coeur plein d'amour et de tendresse que vous embrasse

votre cousine.

---

Que je suis heureuse, ma bien-aimée, d'apprendre par votre époux que vous avez une petite fille! Pourquoi ne suis-je pas une fée pour la douer de toutes sortes de belles et bonnes choses comme on le lit dans les contes des mille et une nuits! — Hélas! que n'aurais-je pas donné à l'enfant de mon angélique Alexandrine! — Mais au moins je souhaite à vous et à votre petit ange de la santé, le meilleur de tous les biens, et si mon amie saura se tenir en garde, le voeu d'une pauvre mortelle sera exaucé.

J'invoque la grâce de Dieu de vous prendre dans sa sainte protection, et je me console dans le grand éloignement de vous, où je suis, avec l'idée que vous êtes soignée par le plus tendre des maris, par la plus raisonnable des tantes, par la meilleure des garde-malades, la vieille Sophie, et par votre

excellent médecin, véritable Esculape; je suis donc parfaitement tranquille au sujet de votre situation, et il ne me reste qu'un souhait pour moi-même, c'est de trouver bientôt une occasion pour pouvoir voler dans vos bras. C'est avec un respect profond que je vous salue, jeune mère, et avec un coeur plein de tendresse que j'embrasse votre mari et votre tante. Présentez aussi mes très-humbles hommages à la nouvelle-née, et dites-lui qu'il y a ici une amie de sa mère qui fait de grandes prétentions à son amour.

---

Monsieur!

Agréez que je prenne part à la joie publique du choix que l'on a fait de vous pour directeur. La réputation de votre sagesse, de votre droiture, de votre équité avait déjà prévenu les esprits en votre faveur, et vous semblez être fait pour remplir les fonctions, dont on vous a chargé. Le public se réjouit de votre promotion à cause de l'estime qu'il a pour vous et de la justice qu'il espère de vous, et moi à cause du respectueux attachement, avec lequel je suis &c.

---

Vous ne devez pas douter de ma joie à la nouvelle de l'heureux événement, qui a eu lieu pour vous. Le bien, que vous m'avez fait, ne peut me laisser indifférent sur celui qui vous est arrivé; je n'y vois

qu'un prix que le ciel accorde à votre bienfaisance, et personne plus que vous, Monsieur, n'est en état de remplir les fonctions de l'emploi que l'on vous a confié. Je ne doute point, Monsieur, qu'aimé et respecté, comme vous l'êtes, vous n'ayez reçu plusieurs complimens sur ce sujet. Je laisse à d'autres la gloire, de vous en faire de plus polis que le mien; mais je suis sûre qu'on ne vous en fera point de plus sincères.

Je suis avec le plus profond respect

votre &c.

---

### Mademoiselle R. à sa mère.

---

Ma chère maman!

C'est en vous embrassant bien tendrement en idée, que je vous félicite pour votre jour de naissance. Je prie le bon Dieu qu'il vous conserve en bonne santé, et qu'il éloigne de vous toute espèce de chagrin.

Que ne puis-je me jeter dans vos bras et vous dire de vive voix tous les voeux que mon coeur forme pour vous! Depuis que je n'ai plus le bonheur d'être auprès de vous, je sens encore plus, combien je vous aime. Je me rappelle avec la plus vive reconnaissance vos bontés et les tendres soins que vous avez eu toujours pour moi.

C'est par mon application et par une obéissance et une soumission entière à votre volonté que

je tâcherai de vous prouver, ma chère maman, que vous n'avez pas prodigué votre tendresse à une enfant ingrate.

Je me prépare pour l'exameu, qui aura lieu le mois prochain, et j'espère que vous serez contente des certificats de mes maîtres. Si malheureusement je me trompe dans mon attente, vous pouvez être persuadée, que ce n'est pas le manque d'application qui y aura contribué, mais plutôt la maladie, qui m'a obligée de négliger beaucoup de leçons. Madame B. me charge de la rappeler à votre souvenir. — C'est avec les sentimens les plus tendres et les plus respectueux que je vous embrasse. Votre obéissante fille.

---

### Mademoiselle B. à sa tante.

Ma chère tante!

Combien je suis reconnaissante du joli cadeau que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour ma fête. Il me prouve que même dans l'éloignement votre coeur est occupé de moi. Si vous pouviez lire dans le mien, vous verriez, combien je suis sensible à toutes les marques de tendresse, que vous me donnez à chaque occasion, qui se présente. Soyez persuadée, ma bonne tante, que je tâcherai de mériter l'affection que vous me portez! Je vous prie, ma bonne tante, d'accepter le petit ouvrage ci-joint; il vous convaincra que mes idées et mon souvenir

sont bien souvent près de vous. Je ne saurais vous exprimer le plaisir que j'éprouvais en travaillant à ce petit ouvrage; c'était comme si cette occupation me rapprochait de vous pour quelques instans. C'est avec une impatience inexprimable que j'attends le moment heureux, si ce plaisir ne sera plus une illusion, où je pourrai embrasser ma bonne tante, et lui dire combien je l'aime.

J'embrasse de tout mon coeur mon cher oncle, et je vous prie, ma bonne tante, d'être persuadée de la tendresse et du respect de

vos

très-obéissante nièce.

**BILLETTS D'INVITATION**  
&  
**sur d'autres divers sujets.**

---

» Venez dans mon palais! Vous y verrez ma gloire«, dit Racine dans »l'Athalie«, et moi je le répète. Mon mari m'a apporté aujourd'hui les plus belles fleurs du monde, qu'il a mis respectueusement, non à mes pieds, ce barbare! mais sur ma croisée, et que vous vinssiez promptement prendre part à ma joie et à la gloire de ma chambre parée, c'est la prière de

votre amie.

---

**R é p o n s e.**

---

» J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre; c'est-ce que je vous répons avec Racine. Mon mari vient de m'inviter à un tour de plaisir à Jérusalem \*), motif qui me force de refuser votre aimable invitation. Mari!.... Jérusalem!.... quels noms! Aujourd'hui je dois être à eux, et demain sera à vous.

Votre &c.

---

\*) Maison de plaisance au-delà de la Duna.

Il fait un tems délicieux; tous les oiseaux chantent et se divertissent en belle société; mais moi, je me promène dans mon beau jardin, seule comme un hermite; c'est pourquoi je vous prie, ma chère Emilie, de venir faire compagnie à

votre &c.

---

Ma bien bonne!

Je suis toute triste et abattue; le moyen d'être autrement, c'est que vous veniez m'entretenir. Je ne puis sortir, et je suis sûre que vous ne m'abandonnez pas à ma plus cruelle ennemie, la mélancolie; car plutôt morte que mélancolique. Ainsi venez, pour égayer

votre &c.

---

Ma chère et belle!

Mademoiselle la Joie avec sa soeur, la Beauté, c'est-à-dire les demoiselles N., accompagnées de la Sagesse, dans la personne de leur gouvernante, mademoiselle B., prendront le thé chez moi ce soir; et persuadée que vous voudrez bien être de la société, je vous prie de venir à six heures, au grand contentement de tous ces personnages qui vous attendront à bras ouverts, comme

votre &c.

---

Ma toute aimable!

Ma chère maman m'a <sup>48</sup>) donné une mer à boire, c'est à dire je dois lui faire une robe pour demain;

et moi, sa chère fille, je voudrais <sup>49</sup>) me donner du ménu, et aller chez ma tante, qui m'a invitée pour un thé dansant, qui aura lieu demain.

Comment l'arranger? — Voilà pourquoi je <sup>50</sup>) viens à la cour des aides. Sachant que vous êtes mon <sup>51</sup>) amie jusqu'aux autels, j'espère que vous ne me laisserez pas dans le désespoir de devoir renoncer à ce plaisir, et que vous viendrez au secours de

votre amie.

---

Ma bien-aimée!

Ma soeur m'a écrit une fort longue et fort jolie lettre, qui doit bien vous intéresser, parceque vous aimez ma soeur, la belle lecture, vous aimez des nouvelles et surtout des cérises, dont votre belle bouche trouvera une si grande provision chez moi que vous en serez satisfaite. En vous attendant avec impatience, pour vous faire part de toutes ces délices, je reste etc.

---

Ma chère amie!

Je vais vous mander une nouvelle encore toute chaude. Notre petite charmante A. de B., qui porte sur ses joues des lis et des roses; dont les lèvres rassemblent aux cérises de Cérigo, entourant deux rangs de perles fines, comme celles au trésor du Grand-Mogul; cette même A. de B., qui parut sur notre globe, il y a dix-huit ans, ayant des yeux faits d'un morceau de ciel et brillans de l'éclat du

saphir, ce même petit amour aux cheveux blonds bouclés, douée d'une taille d'Atalanté et du coeur d'un ange, va se marier, et ses noces se feront le 3 du mois de Février de l'année prochaine. Son fiancé est un bien brave homme, l'ami d'Apollon, le cousin des Muses, et au service de Neptune. Cette constellation me donne la certitude, qu'il rendra heureuse ma favorite.

L'amitié que vous me connaissez pour cette famille, vous donnera une idée de ma joie, en apprenant cet événement heureux. Venez, ma bien-aimée, venez pour partager le bonheur de

votre &c.

---

### R é p o n s e.

---

**J**e commence par m'écrier sur votre bonheur, ma très-chère, et si vous avez encore de l'ouïe pour quelque autre chose que pour votre favorite, apprenez, que je partage de tout mon coeur votre joie, et que je viendrai ce soir pour causer avec vous là-dessus.

---

### A u t r e r é p o n s e.

---

Ma bien chère!

**D**ieu m'a toujours fait la grâce de vous entendre parfaitement; c'est pourquoi je comprends aussi à cette heure votre bonheur. A sept heures je viendrai pour prendre le thé avec vous, et pour ne per-

dre aucune de vos exclamations, je me procurerai encore deux oreilles de plus.

---

**J**e viens d'avoir une visite très-intéressante, ma bonne, et je vous entends demander: eh bien, Sara, avez-vous eu un ange chez vous? Non, parole d'honneur, ce n'était pas un ange, pas le Grand-Mogul, pas Abdul-Kaleb; c'était ..... le postillon qui m'apportait une lettre de mon frère, qui m'a tellement réjouie que je l'ai lue et relue. Venez, ma chère, venez au plus vite, pour entendre ce qu'il m'écrit, ce frère chéri! Vous en serez recompensée par tout ce que cette lettre contient d'agréable et d'intéressant.

---

### R é p o n s e.

---

Ma tendre amie!

**J**e peux dire comme César: *Veni, vidi, vici!* — J'ai été chez vous, et trouvant au lieu de votre chère personne la lettre de votre frère, je l'ai prise, je l'ai lue, et <sup>52</sup>) à tous seigneurs tous honneurs. Je dois pourtant vous avouer franchement que votre frère a un grand défaut: celui de n'être pas le mien, faute que je ne lui pardonnerai jamais. Le reste à notre première entrevue. En attendant soyez embrassée en idée par

votre &c.

---

Ma bien bonne!

J'ai commencé à lire Marie Stuart, qui m'a mise dans une telle <sup>53</sup>) ivresse poétique que je dois la partager avec vous. Je vous attends donc, en compagnie, avec Sa Majesté d'Ecosse, pour le thé.

---

Ma chère chicaneuse!

<sup>54</sup>) Vous m'avez fait là de belles manchettes! Vous m'avez plantée là avec ma Marie, mon ivresse et ma poésie; vous n'êtes pas venue; mais j'ai su <sup>55</sup>) me sauver par les marais: j'ai invité Monsieur Namour, qui m'en a fait la lecture, et vous devez <sup>56</sup>) avoir les yeux aux talons pour ne pas avouer que j'ai été dédommée de votre trahison. Mais <sup>57</sup>) petite pluie abat grand vent; je ne veux pas vous faire le procès, je vous pardonne, je vous embrasse, et je vous attends ce soir à bras ouverts.

---

Ma bien-aimée!

<sup>58</sup>) Belles promesses ne remplissent pas la bourse; <sup>59</sup>) ce ne sont que des propos. Ainsi point de promesses, point de propos, mais bien votre aimable personne est attendue ce soir par  
votre &c.

---

Ma très-chère!

Monsieur N., qui <sup>60</sup>) se ruine à promettre, et s'enrichit à ne rien tenir, m'a promis un livre pour lire; mais il n'a pas tenu parole. Espérant qu'il se

<sup>61</sup>) relèvera de sa faute, c'est à vous maintenant que j'adresse la prière de m'envoyer quelque livre de votre petite bibliothèque. Demain je vous le rendrai moi-même avec mes plus humbles hommages.

---

Madame!

Permettez que je tâche de <sup>62</sup>) rentrer en grâce auprès de vous en vous envoyant un livre selon votre goût. Hier il m'a fallu partir subitement dans des affaires d'Etat, ce qui m'a empêché de tenir ma parole, mais ce qui m'excusera aussi, et me fera de nouveau éclôre <sup>63</sup>) les jours de faveur auprès de vous.

C'est avec un profond respect que je suis,  
Madame,

vosre &c.

---

Ma bonne amie!

Vous m'avez fait un grand plaisir de me parler de Mr. N. Je l'estime et je prends beaucoup d'intérêt à son sort, qui a changé si avantageusement. Comme il va se marier à une fille aussi riche qu'aimable, il fera bien de <sup>64</sup>) quitter l'épée pour la plume. Dites-lui cela de ma part, ma bonne amie, et embrassez votre charmante soeur une million de fois au nom de

vosre &c.

---

Mon aimable amie!

Soyez attentive, prêtez l'oreille, écoutez et répondez! . . . . Pourquoi n'étiez vous pas hier au soir chez moi, et pourquoi vous faisiez-vous attendre envain?? <sup>65</sup>) Ne faites pas la fine, et avouez franchement que ce n'a été que par paresse pour n'être pas obligée à faire une seconde toilette. Vous avez beaucoup perdu. Je fis mon possible pour amuser la société; tout le monde était aux anges, ce qui m'a mise en réputation d'être bonne hôtesse. Je viendrai ce soir vous rendre compte de tout cela, pourvu qu'il ne pleuve, car <sup>66</sup>) le tems est mou-tonné.

Adieu jusqu'alors! Toute à vous!

---

Ma chère soeur! <sup>67</sup>) Il faut aller de bon pied dans une affaire. — Vous m'avez promis de faire la commission dont je vous ai chargée, et voilà le troisième jour que je l'attends envain. Vous <sup>68</sup>) dorez la pilule, en disant que j'aurai la chose plus tard à meilleur marché. Mais je ne puis attendre plus longtems; c'est pourquoi je vous prie de me l'envoyer encore aujourd'hui. Mais malgré cela je vous aime pourtant, petite traîtresse, de coeur et d'ame, et je reste jusqu'à la fin des fins

votre

bien-attachée soeur.

---

Me voilà, ma très-chère Hélène, devant votre porte, frappant et criant, non: miséricorde! mais

bien: amour et amitié! en exauçant ma prière, de venir ce soir chez moi. Il y aura concert, danse, enfin toutes sortes de plaisirs. <sup>69</sup>) Flottant entre l'espérance et la crainte, j'attendrai le retour de mon messager. J'espère que vous ne voudrez pas <sup>70</sup>) flétrir par un refus amer l'âme de  
votre tendre amie.

---

### R é p o n s e.

---

Ma très-chère Marie!

<sup>71</sup>) Je tiens le loup par l'oreille; vous m'invitez pour votre belle soirée, et <sup>72</sup>) je suis louée ailleurs! Nous sommes invités chez notre cousin P., qui nous aime comme un frère, et à qui nous devons des obligations sans bornes. Je ne troquerais donc aucune soirée du monde, pas même une chez ma bonne Marie, pour les heures que nous passerons dans la société de ce cher parent que nous aimons et que nous vénérons comme notre meilleur ami. <sup>73</sup>) Pliez-vous donc sous l'autorité de la nécessité, et pardonnez le refus à  
votre &c.

---

Ma bonne amie!

Vous me plongez dans la douleur en refusant mon invitation. Je vous prie de ne pas croire que je <sup>74</sup>) ne pleure que d'un oeil; c'est du fond de mon

cœur que je suis affligée, et je vous prie de venir, — quand même ce ne serait que tard, — du moins pour une toute petite heure, chez moi.

---

**J**e viens d'arriver de Mitau. Si vos occupations vous permettent de venir chez moi, je vous apprendrai des nouvelles, qui vous feront du plaisir. Je serai toute la journée à la maison; ainsi choisissez votre heure!

---

R é p o n s e.

---

**J**e suis charmée d'apprendre que vous soyez enfin de retour. N'eussé-je d'autre motif que celui, de vous en féliciter après une si longue absence; cela seul m'engagerait à vous aller voir. Vous pouvez donc compter que je me rendrai auprès de vous cet après-midi sur les cinq heures.

---

**J**'ai mille excuses à vous faire, Madame, pour ne pas m'être rendu hier à votre gracieuse invitation, ainsi que je vous l'avais promis. Une affaire imprévue et de la dernière importance pour moi est venue m'appeler ailleurs au moment même, où je me disposais à aller chez vous. Le devoir seul pouvait m'empêcher de jouir du plaisir de votre société.

---

## R é p o n s e.

Je ne vous pardonne pas aussi facilement, et je vous en voudrai tant que vous n'aurez pas réparé votre faute. Voyons si vous êtes pressé de venir à résipiscence, comme disent les dévots: demain vous pouvez expier votre péché, en venant dîner avec nous à une heure précise.

Je suis en chemin de <sup>75</sup>) faire fortune, mon amie! Je viens d'acheter une étoffe à un prix si modéré, qu'on me croirait l'avoir volé. Faites-moi savoir, quand vous serez chez vous; je viendrai vous la montrer. Mais comme je crains qu'il n'y en ait trop peu pour m'en faire une robe, je dois <sup>76</sup>) marcher à pas comptés dans mes affaires, et voilà précisément sur quoi je voudrais vous consulter, parce que dans ce cas <sup>77</sup>) vous avez le pas sur moi. Faites moi donc savoir, à quelle heure vous voulez recevoir

votre &c.

Vous ne m'écrivez que bon jour et adieu! Dois-je vous payer en même monnaie? Croyez-vous que j'aie trop de jouissances, pour pouvoir me dérober celle de recevoir de vous une bien longue lettre? Est-ce qu'un gnome méchant de vos montagnes a pris la forme de mon angélique Natalie? Hâtez-vous, mon ame, de changer bientôt tous ces points d'interrogation en points d'exclamation, en m'écri-

vant une lettre digne de votre coeur et de notre amitié!

---

Je suis toute étonnée d'entendre que vous êtes alitée, ma chère cousine! Comment donc? Sûrement vous n'étiez pas assez chaudement chaussée à notre promenade d'hier. — Voilà ce qu'on y gagne, ma bonne, à ne pas être prudente! Mandez-moi donc, si effectivement on m'a dit vrai, pour que je puisse venir vous tenir compagnie.

---

### R é p o n s e.

---

Maitre Corbeau sur un arbre perché

---

Maitre Renard, par l'odeur alléché,

Lui tint à peu près ce langage: — —

Voilà notre portrait, mon aimable cousine! J'étais assez sotte de courir, dès que vous veniez me prendre pour la promenade, et en récompense de ma complaisance et de mon obéissance vous me moralisez, comme le renard fit au corbeau dans la fable de La Fontaine, en lui disant: Mon bon Monsieur,

Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui, qui l'écoute. —

Ainsi, pour avoir suivi votre gracieuse invitation je me vois dans l'état, dont vous avez entendu parler.

Réparez donc promptement le mal que vous avez causé, en venant consoler votre &c.

---

Ne connaissant que trop votre enthousiasme pour la musique, je m'empresse de vous offrir mon billet de concert pour ce soir. Veuillez accepter cette petite marque de mon amitié vive et tendre, et croyez, mon ange, que je ne puis être heureuse qu'en vous faisant du plaisir.

---

R é p o n s e.

---

Mon Dieu, quel plaisir que vous m'avez fait par votre billet, mon incomparable Hélène! On jouait et chantait à merveille, et dans chaque pièce on joignait l'agrément à l'harmonie. Un Adagio surtout était si touchant et élevait tellement mon ame que j'aurais pu marcher à la mort avec enthousiasme. — Cette exaltation, que vous ne connaissez guère dans votre amie ordinairement si posée, peut vous faire une idée de mon enchantement, et vous y trouverez la récompense de m'avoir cédée votre place.

---

Je ne suis plus bergère, ma bonne! J'ai quitté avec regret la campagne, les vaches, les veaux et surtout le superbe lait, dont je suis si grande amatrice. —

Oh, ma chère, comme c'est triste! — Venez me consoler là-dessus, car j'ai tant à arranger dans mon ménage, que je ne puis quitter la maison. Venez au plus vite voir votre amie affligée!

---

R é p o n s e.

---

Je crois que c'est pour vous punir de préférer la campagne à la ville, que le ciel m'a enrhumée, chose, qui m'empêche d'aller vous consoler, amie infidèle! Abandonner vos amis pour vos vaches, vos veaux et moutons! Eh bien! dépêchez-vous d'arranger vos affaires, et venez ce soir chez moi, où vous trouverez plusieurs de vos amies! J'espère que j'aurai la satisfaction de vous entendre dire qu'il vaut mieux être aimé des hommes que des vaches, des veaux et des moutons.

---

Lorsque Richard Coeur-de-lion était délivré de sa captivité, Philippe Auguste écrivit au frère de Richard, Jean-sans-Terre; »Le diable est déchainé; »pensez à vous!« — et moi je vous écris à cette heure: Pensez à nous! Car, non pas le diable, mais tous les plaisirs folâtres sont déchainés pour célébrer la fête d'Elise; on danse, on chante, on s'amuse à merveille, et on me prie unanimement de vous inviter à venir embellir par votre aimable présence cette charmante soirée.

---

Ma très-bonne! Monsieur N., <sup>78</sup>) qui a fait, comme vous savez, bien de jeûnes, qui n'étaient pas de commandement, vient de recevoir une bonne place à Odessa, où il se rendra dans peu. On voit par là

79) qu'il ne faut jurer de rien. Vous savez, comme il était attaché à notre province, qu'il jura de ne la quitter jamais; et le voilà déjà sur les roues pour partir. — Ce soir il soupera encore avec nous; je vous prie, chère amie, d'être de la partie. Il est inconcevable comment ce pauvre pourra faire cette route, 80) n'ayant ni sous ni maille. Il faut lui prêter la main et faire une collecte pour l'affranchir de la mélancolie, où le plonge la pensée aux dépenses du voyage; car 81) cent ans de mélancolie ne payent pas un sou de dettes, et 82) argent comptant porte médecine.

Voilà un billet en forme de lettre; mais accusez-en le sujet, qui m'a porté si loin. Au reste je compte sur vous, étant sûre que vous m'aidez 83) à mener bien ma barque.

---

Le porteur de ce billet est 84) un muguet, qui 85) est tout cousu de mystères; c'est une habitude qui lui est devenue nature. Il vient souvent me voir, et m'ennuie beaucoup par ses manières; c'est pourquoi je l'envoie chez vous, afin de lui donner occasion d'entrer avec vous en conversation. Parlez-lui au sujet de ses mystères; vous êtes si bonne et si spirituelle, vous le déshabituez de cette faute, qui est insupportable dans la société. Adieu! &c.

---

R é p o n s e.

Mon amie! Vous me nommez bonne et spirituelle; mais au lieu de spirituelle vous auriez mieux fait

de mettre franche. Permettez-moi donc, de vous dire avec cette franchise qui m'est si naturelle, que, si monsieur D. est mystérieux, vous êtes <sup>86)</sup> friande de nouvelles, et si vous voulez que je <sup>87)</sup> gagne sur lui, permettez, que je gagne auparavant sur vous, et que je vous prie, de le laisser en repos. C'est un <sup>88)</sup> pas glissant, dont il faut bien prendre garde, que de vouloir convertir un homme. — Adieu, ma chère, et excusez la franchise de  
votre amie sincère.

---

Vous m'avez fait demander quelque chose par votre domestique; mais ce bon homme parle si inintelligiblement que <sup>89)</sup> c'est du grec pour moi. Je n'y comprends rien; il me semble <sup>90)</sup> qu'il a la gueule gelée. Faites-moi donc savoir par écrit ce que vous désirez, et soyez persuadée que votre désir sera promptement contenté.

---

<sup>91)</sup> La chronique scandaleuse dit que vous n'êtes qu'une <sup>92)</sup> diseuse de bon jour, et si vous voulez que je ne prenne cela que <sup>93)</sup> pour un discours en l'air, <sup>94)</sup> mettez-vous à ma discretion, et venez pour toute la soirée chez moi. Vous trouverez la meilleure compagnie, un thé comme du nectar, Hélène fera l'Hébé, et pour le reste le porteur de ces lignes, mon petit Ganymède, Adolphe, vous le dira.

---

## R é p o n s e.

Ma bien-aimée! Votre invitation est si aimable, que <sup>95)</sup> j'irai contre vent et marée, pour être ce soir chez vous, et pour vous montrer que la chronique scandaleuse a tort, je resterai même à souper. C'est en vous remerciant mille fois que vous embrasse votre

amie fidèle.

---

Mon aimable Hélène!

<sup>96)</sup> J'ai gardé une poire pour la soif, dont je veux m'acheter aujourd'hui de l'étoffe pour m'en faire une robe pour le premier bal, qui aura lieu chez ma tante. Ayez donc la bonté, ma bonne amie, de venir cet après-midi, pour me seconder dans cette grande affaire. Je vous attends vers les cinq heures.

---

Mon coeur et mon ame!

Préparez-vous à entendre une chose bien affligeante, une chose terrible, une chose inouïe et qui n'arrive pas tous les jours, mais qui arriva hier! C'est que j'étais devant votre porte, que je trouvais fermée. Je frappais comme un grenadier, mais comme personne ne m'ouvrait, il me fallait renoncer au combat, voyant que la forteresse était abandonnée; c'est pourquoi je vous déclare une guerre offensive. — Mais <sup>97)</sup> quitte à quitte et bons amis! Laissons la querelle et allons ce soir ensemble au

parc! Je viendrai vous chercher, et la belle musique, que nous y trouverons, purifiera mon coeur gonflé encore de bile contre vous, aimable coureuse! —

---

R é p o n s e.

---

Ma bien-aimée!

Je suis bien fâchée de votre malheur et du mien, d'avoir trouvé ma porte fermée. Votre billet m'a bien amusée, et vous me pardonnerez, qu'au lieu de m'avoir effrayée de l'entrée effroyable <sup>98</sup>) j'en ai ri aux éclats. J'avais arrangé ma soirée d'une autre façon, mais pour l'amour de vous je l'ai rechangée, et je vous attendrai pour la promenade au parc. Je vous embrasse et vous aime, malgré votre querelle aimable, qui m'a fait beaucoup de plaisir.

---

J'ai diné hier chez Madame R., avec sa soeur et son mari, qui sont les plus aimables personnes du monde. Lui, il a l'esprit aisé et une intelligence, dont on lui sait infiniment gré; sa femme l'adore; mais comme on ne peut pas être entièrement heureux dans ce monde, elle n'a pas un moment de santé. — Demain ils souperont chez nous, ma bonne amie! Venez donc aussi, et soyez persuadée que vous passerez une soirée bien agréable.

---

Très-honoré monsieur le Docteur!

Ma petite a mal aux yeux et ne peut presque plus voir. Venez lui rendre par vos lumières la sienne, dont vous témoignera pour toute sa vie la plus vive reconnaissance

votre

très-dévouée et très-attachée &c.

---

Monsieur!

L'amitié, dont vous m'honorez, m'engage à en profiter, non seulement pour moi, mais aussi pour les autres. Un de mes amis, jeune homme plein de talens et de bonnes dispositions, va s'établir dans votre ville, mais il n'y connaît personne. Vous, Monsieur, qui l'habitez depuis long-tems, et qui y jouissez d'une estime générale, vous pouvez lui être utile, et j'ose croire qu'en ma faveur vous ne lui refuserez pas cette grâce. Quand vous le connaîtrez, vous serez charmé de l'avoir obligé, et son honnêteté vous paiera bien ce service. Pour moi, je vous en saurai autant de gré que si j'en avais tiré moi-même le profit. Je suis &c.

---

Monsieur!

La personne, qui vous remettra cette lettre, est mon proche parent; mais je m'estime son alliée plus encore par l'amitié que par le sang.

Convaincue de votre bienveillance pour moi, je prends la liberté de vous le recommander, en vous

assurant que les services, que vous voudrez bien lui rendre, ajouteront infiniment aux obligations qui vous a

\_\_\_\_\_ votre &c.

**R é p o n s e.**

\_\_\_\_\_ Madame!

**J'**ai eu le plaisir hier d'avoir à dîner votre cousin. La conduite et le maintien de ce jeune homme préviennent tellement en sa faveur, que, pour l'amour de lui aussi bien que de vous, je lui rendrai tous les services, qui seront dans mon pouvoir.

Je suis &c.

\_\_\_\_\_ Mon très-respectable maître!

**V**ous m'avez tant de fois commandé, de vous faire voir une de mes compositions, que je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion de vous donner une marque de mon obéissance, en vous envoyant une polonaise que je viens de composer. Je ne le fais qu'en tremblant, craignant votre mécontentement, qui ferait beaucoup de chagrin à

\_\_\_\_\_ votre très-reconnaissante et bien attachée  
écolière.

\_\_\_\_\_ Madame!

**V**ous êtes si généralement honorée de tous ceux, qui ont le bonheur de vous connaître, et l'on parle avec tant de vénération de vous, que je prends la

liberté de vous recommander la pauvre petite, qui aura l'honneur de vous remettre ces lignes. Elle vient de perdre sa mère, et se trouve tout-à-fait sans ressources. Veuillez la prendre sous votre protection! Ce nouvel acte de bonté ajoutera à la haute estime que j'ai pour vous, Madame, une reconnaissance sans bornes. Soyez aussi persuadée que la pauvre petite n'est pas indigne de vos bienfaits, — et recevez l'assurance que je serai pour toute ma vie

votre toute dévouée.

---

Pensez, ma bonne, — Emilie va se marier! Elle vient de me quitter avec son fiancé, qui est un homme de bien, âgé de trente ans, d'une taille riche et d'un caractère aimable. Aussi me suis-je épuisée à leur dire des douceurs sur leur charmante union; j'ai parlé comme une Orientale: je leur ai souhaité que le soleil de leur bonheur ne doive jamais s'éteindre, et que les roses de leur amour ne doivent jamais se flétrir, &c. &c.

Vraiment, mes vœux étaient incomparables; si vous les eussiez entendus, vous fussiez allée chercher tout de suite aussi un prétendant; mais — silence! Ne vous hâtez pas, ma bonne! Vivez encore pour moi, au moins jusqu'à demain; car ce soir vous devez prendre le thé avec moi; j'ai beaucoup à vous raconter du nouveau couple. Je vous attends vers les six heures.

---

<sup>99</sup>) Puisque il faut encenser la fortune, j'irai faire ma visite à madame R., qui vient d'arriver, avec son mari, de l'Allemagne, flottant dans les richesses. Il est vrai, qu'il était toujours un homme <sup>100</sup>) qui ne s'endormait pas; mais pourtant la magnificence, qui les entoure aujourd'hui, doit surprendre; au moins tout le monde s'en étonne. <sup>101</sup>) Les envieux mourront, mais jamais l'envie. — En retournant de ma visite, je passerai chez vous; faites-moi savoir par mon Mercure, si je vous trouverai à la maison.

---

On m'a dit, Madame, que vous êtes de retour de Pymont dans un état de santé parfaite. Je m'étais flattée que je serais des premiers, à qui vous feriez part du succès de votre voyage. Sans doute que ces eaux ont fait sur vous, à mon égard, l'effet des eaux du fleuve Léthé, puisque vous ne vous êtes pas souvenue, que je suis une de celles, qui s'intéressent le plus véritablement à tout ce qui vous régarde.

Je ne vous pardonne cet oubli, qu'à condition que vous viendrez le réparer cet après-midi. En attendant ce plaisir, je suis &c.

---

Madame!

Ce papier, que je baigne de mes larmes, vous annonce la mort de ma malheureuse soeur, qui vient de succomber enfin à ses maux, après deux

mois de souffrances. Elle nous a quittés à la fleur de son âge. Je n'ai pas la force de vous peindre l'état, où son décès nous a laissés.

Mettez-vous à notre place; vous sentirez qu'il a dû nous déchirer le coeur. Adieu, Madame! Plaignez-nous, et mêlez vos larmes aux nôtres! —

---

Pleurez avec moi, mon amie, la perte de mon pauvre frère Louis, qu'une fièvre ardente vient de nous enlever! Il n'a été alité que huit jours. Mes parens sont inconsolables; toute la maison est en larmes. Je ne suis pas en état, de poursuivre. — Adieu!

---

Madame!

Je m'acquitte d'un devoir bien douloureux, Madame, en vous faisant part de la perte que je viens de faire de mon bon père. Après huit jours de maladie, il a quitté ce monde hier au soir sur les huit heures, pour aller jouir dans l'autre d'une félicité éternelle. Si quelque chose est capable de me consoler, c'est qu'il emporte l'estime et les regrets de tous ceux qui le connaissaient. Je suis persuadée, Madame, que vous serez touchée de mon malheur; je souhaite de tout mon coeur que Dieu vous conserve les auteurs respectables de vos jours, et qu'il prolonge ceux-ci.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens que je vous dois,

Madame,

vos très-humble et toute dévouée.

---

Monsieur!

Je reçus hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je voudrais bien vous faire voir par les expressions de mon remerciement, jusqu'où va ma reconnaissance; mais je vous assure que, quoique je puisse dire, ce ne serait pas tout ce que je pense. Vous m'avez rendu service dans une affaire de conséquence, promptement et le plus honnêtement du monde; je ne saurais augmenter d'estime pour vous, Monsieur, car elle a toujours été grande; mais j'augmenterai d'amitié, et je serai de tout mon coeur, toute ma vie,

votre &c.

---

Ma très-chère amie!

Vos larmes ont fait couler les miens. Je voudrais bien tarir la source des unes et des autres; mais la juste douleur, que vous ressentez, déchire mon coeur. Que je me précipiterais volontiers avec transport dans vos bras, pour vous consoler, pour mêler mes larmes avec les vôtres! Que je me plains du cruel éloignement, qui nous sépare! Recevez au moins, comme un soulagement, les tendres mouvemens de mon coeur désolé! Il n'en fut jamais ni de si sensible, ni de si affligé, &c.

---

Madame!

Je suis infiniment sensible aux témoignages d'intérêt que vous me donnez à l'occasion de la perte

que je viens de faire. Des épreuves aussi cruelles rendent les consolations bien nécessaires. Si ma douleur pouvait être soulagée, elle le serait certainement par la part que vous daignez y prendre. Je n'en sens pas moins vivement mon affliction depuis que vous m'avez écrit; mais ma tristesse a maintenant des charmes touchans, puisque je la partage avec vous. J'ai l'honneur d'être, avec considération, &c.

---

La belle saison, Madame, m'a inspiré le désir d'aller faire un tour à O . . . ., en compagnie de ma cousine, qui n'a jamais vu ce château. Je vous prie, Madame, de vous mettre de la partie. La satisfaction, que vous nous donnerez, sera d'autant plus parfaite que la liaison, que vous avez avec le châtelain, nous fournira l'occasion, d'y voir ce qu'il y a de remarquable.

Daignez me marquer au plutôt votre résolution, et comptez sur ma reconnaissance et sur celle de tous ceux, qui sont de la compagnie. Je suis &c.

---

### R é p o n s e.

---

Je vous suis infiniment obligée, Madame, de l'honneur que vous me faites, de m'inviter à la promenade que vous allez faire à O. Vous avez la bonté de m'assurer que vous seriez bien aise de m'avoir

en votre compagnie. Je ne manquerai pas de me prévaloir d'un sentiment si gracieux, et je ferai gloire de vous accompagner. Vous n'avez qu'à fixer l'heure, à laquelle vous souhaitez que je me rende chez vous. J'attends vos ordres à cet égard, et je suis &c.

---

Mademoiselle!

Vous vous souvenez sans doute du bal, dont je vous ai dit qu'on le donnerait demain, pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de ma soeur. Outre la famille de monsieur votre oncle, il y a plusieurs autres messieurs et dames de votre connaissance, qui viendront à ce festin, et dont les premiers seront ravis d'avoir l'honneur de danser avec vous. Je prends donc la liberté, mademoiselle, de vous inviter à cette fête pour donner du lustre à la société, et j'espère que vous voudrez bien nous honorer de votre présence. Mon carrosse sera à votre service; vous n'avez qu'à me faire savoir l'heure à laquelle vous voudrez vous en servir.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'estime &c.

---

Madame!

Vous m'avez témoigné tant d'ardeur à me rendre service, que je crois vous faire plaisir en vous en offrant l'occasion. J'ai besoin de cent louis pour une affaire, qui m'intéresse extrêmement. N'ayant

pas le tems de vous l'expliquer, et ne croyant pas d'avoir besoin de vous solliciter, je me renferme dans la simple proposition que je fais à votre amitié, et je laisse à vos sentimens une entière liberté. La bonté de votre coeur vous disposera encore plus favorablement que ma faible plume ne pourrait le faire.

J'ai l'honneur d'être avec estime &c.

---

Ma bien-aimée!

La petite Elise vient d'être prise de la rougeole. <sup>102</sup>) Ce n'est pas jeu d'enfans, surtout pour cette petite; <sup>103</sup>) car c'est une enfant de gogo, nourrie de lait de poule. — Venez, ma bien-chère, a mon aide, pour la veiller!

<sup>104</sup>) C'est une affaire épineuse; mais sachant que vous ne vous refusez jamais à un acte d'amour chrétien, je compte sur votre bon coeur, en vous attendant avec impatience.

---

Mon très-honoré oncle!

Il me faut partir pour N., et je touche au moment de mon départ. C'est un sort bien dur pour moi, d'être obligée de m'éloigner de vous, et de n'avoir pas seulement le tems d'aller vous dire adieu de bouche. Ce qui pourra me consoler en quelque façon durant mon absence, c'est que les sentimens d'affection, dont vous m'avez donné des preuves jusqu'ici, me font espérer que vous me conserverez la faveur de votre souvenir. Je tâcherai de m'en

rendre digne par un redoublement de ce zèle et de cette reconnaissance, dont je me sens pénétrée à votre égard, et dont je vous donnerai fréquemment de nouvelles assurances dans mes lettres. Vous me comblerez de joie et de plaisir, si par vos ordres vous voudrez bien me faire naître l'occasion de vous prouver par mes actions plutôt que par mes paroles, combien je vous honore et combien j'ai de passion à vous rendre service. Je vous souhaite beaucoup de prospérités, et je suis avec une parfaite considération

votre toute dévouée nièce.

---

Mon beaufrère vient d'arriver pour me mener à la campagne. <sup>105</sup>) Moitié figue, moitié raisin, j'accepte cette offre amicale; car on dit que le chemin est fort mauvais, et vous savez combien je suis craintive. — Cet objet m'occupe tellement, que je ne puis prendre congé de vous, et je vous prie de venir chez moi pour une petite heure, puisque j'ai encore tant à vous dire. — Point de raisonnement, point de paroles! <sup>106</sup>) Ne vous couvrez pas d'un sac mouillé! Il faut venir ou renoncer à mon amitié!

---

### R é p o n s e.

---

Mon petit <sup>107</sup>) salpêtre!

Comment <sup>108</sup>) obéissance vaut mieux que sacrifice, je serai chez vous après une petite heure. J'aurais

pu vous dire qu'un gros rhume m'empêche de vous obéir; mais je sais <sup>109</sup>) que vous êtes armée de toutes pièces. — Adieu!

---

Ma très-chère!

Me voilà de retour de mon voyage; mais un peu fatiguée, chose qui m'empêche d'aller vous voir, et comme j'ai une grande envie de vous embrasser, je vous prie de vous mettre en chemin pour venir chez moi. Ma soeur me recommande, de vous faire mille amitiés; mais tout cela de vive voix!

Votre &c.

---

Mon très-cher oncle!

Je vous rends mille grâces du beau présent, qu'il vous a plu de me faire. C'est une nouvelle marque de votre tendresse, à la quelle je suis très-sensible. Quelle agréable surprise pour moi! J'en ai bientôt reconnu l'auteur, quelque soin que vous ayez pris de vous cacher, en reniant votre nom. Vous me comblez de bienfaits, mon très-cher oncle; comment m'en acquitterai-je? — En attendant que j'aurai le bonheur de pouvoir vous remercier de vive voix, j'embrasse vos chères mains, et je reste pour la vie

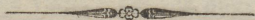
votre

reconnaissante et très-attachée nièce.

---

Monsieur!

Je vous dois des actions de grâce, non seulement pour le bien que vous m'avez fait, mais encore pour celui que vous me feriez, si votre pouvoir répondrait à vos sentimens. Je suis d'autant plus sensible à vos bontés, que vous n'avez à attendre de ma reconnaissance que le tribut d'un coeur pénétré. Je sens que ce n'est pas là m'acquitter parfaitement de ma dette envers vous; mais c'est du moins vous offrir ce qu'un homme, qui pense comme vous, doit priser le plus.



**LETTRES CHOISIES**  
**des meilleurs auteurs français**  
**& de quelques personnes illustres.**

---

---

LETTRES DE CHRISTINE REINE DE SUEDE.

---

A Mr. d'AvauX, ambassadeur de France  
à la cour de .....

---

Monsieur, le plus grand philosophe et le plus vertueux des hommes vient de mourir; il n'a fait que paraître dans le monde pour le quitter. Plusieurs siècles s'écouleront sans peine avant qu'il naisse un tel personnage: ce sont des phénomènes extraordinaires, qui éblouissent et passent comme un éclair.

Si j'étais superstitieuse, je pleurerais sa mort comme un enfant, et me repentirais amèrement d'avoir dérangé de son cours cet astre lumineux. Mais Descartes, le père de la philosophie, devait mourir couvert de gloire, dans un âge où les autres hommes commencent à peine à se connaître, pour nous laisser un nouveau tableau frappant de la fragilité humaine.

Sa perte m'afflige; elle excitera sans cesse mes justes et inutiles regrets. Qu'on est heureux quand

on a vécu comme lui. L'avenir nous offre une félicité pure et toujours nouvelle. La mort, qui effraye les méchans et les ames faibles, console le sage en finissant ses maux. Du sein embaumé de la riante volupté il l'attend, il la voit qui le menace de sa faux sanglante, et qui s'avance vers lui à grands pas, précédée des ombres plaintives qui errent confusément autour d'elle, et il s'y livre avec confiance, parcequ'il a appris toute sa vie à mourir. La mort lui est presque aussi favorable que la nuit sereine et paisible d'un beau jour de printemps l'est à deux tendres amans qui sommeillent tranquillement dans les bras caressans des plaisirs, et que l'amour, témoin agréable de leur bonheur, couronne de nouveau à leur reveil. \*)

---

Au comte de la Gardi, ambassadeur de  
Suède à la cour de France.

---

Monsieur mon cousin, quand vous saurez la peur qu'un fou a voulu me faire, vous serez stupéfait. L'autre jour, étant à l'église fort dévotement, comme à mon ordinaire, à marmotter des prières, le comte Brahé à ma droite, un homme fendit la presse, apparut à la balustrade, et s'élanca sur moi. Brahé, apercevant cet homme plutôt que moi, le répousse,

---

\*) Descartes mourut à Stockholm, le 3. Février 1650.

crie, et mes gardes l'arrêtent dans l'instant qu'il me portait le coup.

Toute autre que Christine serait morte trois fois pour une; mais je ne suis pas peureuse. Mon père a eu raison de m'accoutumer de bonne heure au son du tambour et au fracas des armes. Il disait avec raison, que l'enfant d'un soldat ne doit s'étonner de rien, et ne s'éveiller qu'au bruit du canon. On a questionné ce forcené qui s'était armé contre moi. Il a été jugé, atteint et convaincu de folie. On l'a enfermé dans une prison qui sera son tombeau.

Je suis née pour les aventures sinistres. Vous savez que j'ai essuyé deux tempêtes horribles; que j'ai fait deux chûtes de cheval, et deux fois j'ai été pêchée dans l'eau comme une carpe; grâce à mon bon génie, je suis échappée heureusement à tous ces accidens funestes.

---

### A Mlle. de Montpensier.

---

Mademoiselle ma cousine, je suis bien curieuse du qu'en dira-t-on à mon sujet! Quitter une couronne pour vivre dans la retraite, et de reine devenir philosophe, paraîtra aux yeux du vulgaire une grande folie; à la postérité une action héroïque; et aux yeux perçans du politique, je serai un philosophe qui achète trop cher sa tranquillité et son repos.

Voici, en partie, ce qui me détermine à descendre du trône pour m'ensevelir dans la retraite.

Etant enfant, j'aimai l'étude et l'exercice; ma santé et une forte constitution m'ont portée à m'y livrer avec confiance, et les lectures prodigieuses que j'ai faites, m'ont rendue presque insensible aux plaisirs stupides des rois. Je me suis accoutumée peu à peu à devenir homme; la fréquentation et le commerce agréable de quelques philosophes n'ont pas peu contribué à me fortifier dans cette opinion. Enfin, le temps est venu où je me suis sentie tout-à-coup comme accablée sous le lourd fardeau de la royauté.

Quand on veut faire constamment son devoir dans cette éminente place, il faut, je vous assure, beaucoup de travail, de prudence et de vertu. Quelle force de courage ne faut-il pas pour se tenir en garde contre les embûches et les pièges dont on est environné. Les moindres faiblesses qu'on laisse apercevoir, l'oeil envieux les démêle, les grossit, et sa langue empestée corrompt le bien que vous faites, et publie malignement partout les fautes légères que vous avez commises par mégarde. Comment voudriez-vous que je puisse me soutenir plus long-temps dans ce poste périlleux, où le vice vous assiège nuit et jour, et où la vérité humble et muette n'ose pas même se montrer.

---

## A madame la Maréchale de Guebriant.

---

Madame, parmi tous les avantages que la fortune m'a procurés, je compte pour un des plus brillans et des plus considérables pour moi, celui d'être aimée de vous. L'amitié d'une personne aussi estimable que vous, est un trésor que la possession nous rend encore plus précieux. Je sens bien à présent que ma tranquillité et mon bonheur dépendent d'elle. Je ne puis avoir de l'indifférence pour une aimable personne qui possède le coeur de la reine de Pologne, et puisque la tendresse que j'ai pour cette illustre personne, m'engage d'épouser ses nobles passions avec ardeur, jugez de vos droits sur mon amitié. Ces mêmes sentimens m'obligent d'accepter sans répugnance le magnifique présent que vous m'envoyez. Ce procédé n'est point dans mon caractère; je ne reçois jamais avec plaisir; mais je relâche de ma délicatesse en faveur d'une personne incomparable par son esprit et distinguée par son rang.

Je vous remercie donc de tout mon coeur et je vous proteste que je n'accepte votre cadeau qu'à condition de n'oublier de ma vie les devoirs auxquels la reconnaissance m'engage envers vous. J'aurai grand soin de mériter toujours votre estime et votre amitié, et je vous prouverais, si vous étiez femme à me prendre au mot, que je suis toute disposée à vous servir de jour et de nuit en tout lieu.

---

A l'illustrissime Filicaia, poète d'Italie, et  
sénateur de Florence.

---

Magnifique sénateur, vous qui chantez si bien les héros et les dieux, pourquoi votre savante muse est-elle muette? Pourquoi dort-elle dans les jours les plus beaux et les plus favorables aux grands écrivains. L'univers retentit à chaque instant des victoires glorieuses et surprenantes de Condé, de Turenne, et vous croupissez dans le silence. Ne craignez vous pas que ce repos indolent ne flétrisse des lauriers que vous avez moissonnés jusqu'ici avec tant de gloire.

Sortez de ce sommeil léthargique, et faites éclater votre puissant génie; immortalisez-vous à célébrer ces généreux guerriers. Le poète sera aussi admiré que les enfans de Bellone et de Mars.

L'antiquité a beau vanter Alexandre et César; le siècle brillant de Louis doit être à jamais l'ornement du monde. Il avait à produire des hommes encore plus rares par leurs vertus et leur noble valeur. Le ciel a fait naître parmi vous ces déités propices pour le bonheur de l'humanité, pour la splendeur de Louis, et pour laisser à nos derniers neveux des modèles parfaits de sagesse, de science et de bravoure, qualités si rares parmi les grands capitaines, qu'on doit être étonné aujourd'hui de les voir toutes réunies dans ces illustres rivaux. Je suis votre admiratrice et votre amie; mais vous

m'offenseriez grièvement de languir plus long-temps dans une oisiveté si honteuse, qui est funeste à votre gloire, et qui vous dégrade aux yeux du sage. Le nom glorieux de poète n'est dû, qu'à celui, qui a un esprit élevé, un génie divin, et qui ne célèbre que de grandes choses.

Si vous ne ranimez promptement votre verve assoupie, pour lui faire chanter ce siècle brillant, si fécond en merveilles, qui fixera à jamais l'admiration et les regards de la postérité, j'oublie dès l'instant les beaux vers que vous avez faits à ma louange, et ma haine pour vous sera éternelle.

Nous verrons dans peu le cas que vous faites de mes prières, et si, pour vous faire parler, il faudra employer les moyens dont se servait Charles-Quint pour faire taire Arrétin, le fléau redoutable des princes et des mauvais poètes.

---

### A la comtesse de Sparre.

---

Que je serais heureuse, s'il m'était permis de vous voir, belle comtesse! mais mon malheureux destin m'a condamnée à vous aimer, à vous estimer, à vous désirer sans cesse, à vous chercher partout où je voudrais que vous fussiez, et à ne jamais vous voir ni vous entendre. Je ne serai donc jamais heureuse, puisque je ne puis l'être sans vous, et que nous sommes au bout du monde l'une et l'autre!

Ne doutez pas, je vous prie, de cette vérité

et croyez qu'en quelque coin de la terre que je sois, vous y aurez une personne, qui vous est entièrement attachée. Mais il est possible, belle comtesse, que vous vous souveniez encore de moi? Ne me suis-je pas trompée, et ne m'aveuglai-je pas, lorsque je me suis persuadée que j'étais la personne du monde que vous aimiez le plus? Ah! si cela est, ne me détrompez pas; laissez-moi plutôt cette douce erreur, et ne m'enviez point la félicité imaginaire que me donne le souvenir d'être chérie de la plus aimable personne de la terre.

Conservez-moi, s'il se peut, ce bien, et ne souffrez pas, que le temps qui efface tout, qui change tout, qui gâte tout, me prive de l'agréable satisfaction d'être aimée de vous. Ne croyez pas que quoique je sois d'un pays, que les plus grands hommes de la terre ont habité, et où il y a encore les restes merveilleux et éclatans des actions de ces héros; ne croyez pas, ma belle, que ce soit ici le pays des sages, des héros, ni l'asile des talens et de la vertu. O César! ô Caton! ô Cicéron! maîtres de la terre; votre patrie si illustrée par vos vertus et par vos exploits, devait donc pour la honte et le malheur de l'humanité, être un jour en proie à l'ignorance grossière et à la superstition aveugle et absurde.

O belle comtesse! il n'y a plus ici que des statues, des obélisques et des palais somptueux; mais des hommes, non.

---

Lettre d'Elisabeth, reine d'Angleterre,  
à Henri III. roi de France.

---

Très-haut, &c., comme en la réserve faite sur le contrat de notre mariage, le onzième jour de juin dernier passé, il soit expressément déclaré que ne serions obligée ni étreinte en vertu dudit contrat à l'accomplissement ou consommation dudit mariage, si nous et M. le duc, votre frère, ne vous donnions à entendre dedans six semaines prochainement ensuivantes entiers éclaircissemens et satisfaction mutuelle sur quelques particularités; et ayons depuis pour satisfaire à notre promesse, dépêché vers vous ledit sieur duc, notre serviteur le sieur de Sommer, fourni des instructions bien amples pour traiter avec vous sur quelques points d'importance dont nous attendons plus prompte réponse; pour, selon celle, vous éclaircir sur lesdites particularités dedans le terme préfix; mais d'autant que les choses que vous avez proposées, tant à notre ambassadeur qu'à notre dit serviteur Sommer, sont de plus grande conséquence que de pouvoir être pleinement considérées en si peu de temps, ayant délibéré de dépêcher bientôt par-devers vous un personnage instruit à plein de notre intention et volonté, quant auxdites choses par nous proposées: nous n'avons cependant voulu omettre (afin que, ne recevant notre réponse au temps préfix, vous n'estimiez que notre intention n'est de temporiser, au contrat),

de vous temoigner par la présente, suivant le désir que nous avons de donner entière satisfaction et contentement de tous nos départemens que sera la fin.

---

LETTRES DE VOLTAIRE.

---

A Mr. Helvétius.

---

Mon cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour les libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir.

Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai: Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers; la voici. Quand une

pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction la moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire, à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens.

---

## A l'Impératrice de Russie.

---

Madame!

Je suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre Majesté Impériale m'a planté là pour Diderot ou pour Grimm, ou pour quelque autre favori. Vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse: passe encore si Votre Majesté était une coquette française; mais comment une Impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage?

..... Voilà qui est fait, je n'aimerais plus d'Impératrice de ma vie.

..... Je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout près de mourir de vieillesse. Que Votre Majesté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament.

Signé votre adorateur, votre délaissé, votre vieux Russe de Ferney.

---

R é p o n s e  
de Sa Majesté l'Impératrice de Russie.

---

Monsieur, quoique très-plaisamment vous prétendiez être en disgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point.

Je ne vous ai planté ni pour Diderot, ni pour Grimm, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le passé; et quoiqu'on v<sup>ous</sup> dise de moi, je ne suis ni volage, ni inconstante ....

Mais en vérité, Monsieur, j'aurai envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inspire encore pour moi.

Vivez, Monsieur, et raccommodez-nous; car aussi bien il n'y a pas de quoi nous brouiller.

J'espère bien que dans un codicille en ma faveur vous retracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon Russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de

Catherine.

---

Lady Montaigu à la comtesse de Mar.

---

Péra, près Constantinople, le 10. Mars 1717.

Je ne vous ai point écrit, chère soeur, depuis plusieurs mois, et c'est une grande preuve de renoncement à moi-même; mais je ne sais où diriger mes lettres, ni quelle partie du monde vous habitez. Je n'ai point reçu des lettres de vous, depuis l'espèce de billet, daté d'avril dernier, dans lequel vous me disiez que vous étiez sur le point de quitter l'Angleterre, et vous me promettiez de me faire connaître le lieu de votre nouvelle résidence. J'ai vainement attendu jusqu'à présent, et c'est aujourd'hui seulement que j'apprends, par une gazette, votre retour, c'est ce qui m'engage à aventurer cette lettre, en vous l'adressant à votre hôtel à Londres. Je préférerais voir dix de mes lettres perdues, à croire que vous vous imaginiez que je ne vous ai point écrit; et il y aurait bien du malheur si, sur dix il ne vous en parvenait pas une. Toutefois je suis résolue à garder des copies, comme autant de preuves de mon soin à vous communiquer, autant qu'il est en mon pouvoir, tout ce

qu'il y a de divertissant dans mon voyage, en vous exemptant de toutes les fatigues et de tous les accidens.

En premier lieu réjouissez-vous d'avoir une nièce; car depuis cinq semaines je suis mère d'une fille. Après mon rétablissement j'ai rendu mes visites, et quatre jours après j'ai traversé le bras de mer qui sépare Péra de Constantinople, ce qui m'a fait voir quelque chose de nouveau, et m'a procuré la bonne fortune, d'apprendre des choses assez curieuses.

J'ai été voir la Sultane Hafiten, favorite du dernier empereur Mustapha, qui, comme vous le savez, ou peut-être comme vous ne le savez pas, a été déposé par son frère le sultan règnant, et est mort quelques semaines après par le poison, au moins selon l'opinion commune. Cette dame fut, immédiatement après sa mort, saluée d'un ordre positif de quitter le serail, et de donner sa main à un des grands de la Porte. Vous vous imaginez, je suppose, qu'elle eut une grande joie en recevant cette proposition: c'est tout le contraire. Ces femmes qui ont été appelées, et qui se regardent elles-mêmes comme reines, envisagent cette liberté, comme la plus grande disgrâce et le plus grand affront qui puisse tomber sur elles. Celle-ci alla se jeter aux pieds du Sultan, et le pria de la percer de son poignard, plutôt que de traiter avec un tel mépris la veuve de son frère. Elle lui représenta, avec l'accent de la plus vive douleur, qu'elle avait

quelques droits d'être garantie d'un pareil malheur, puisqu'elle avait donné cinq princes à la famille des Ottomans. Mais tous ses fils étant morts, et n'ayant conservé qu'une jeune fille, elle ne put faire accueillir ses réclamations, et elle fut forcée de faire un choix. Elle le fit tomber sur Bekir-Effendi, secrétaire d'état, vieillard de plus de quatre-vingt ans, qu'elle chiosissait par reconnaissance, parce qu'il l'avait présentée le premier à défunt son maître, lorsqu'elle n'était encore âgée que de dix ans. Au reste jamais elle ne lui a permis de lui faire une seule visite, quoiqu'elle habite depuis quinze ans dans sa maison. Elle a passé tout ce temps dans un deuil continuel, et montré une constance bien peu commune chez les chrétiens, surtout dans une veuve de vingt-un ans. Elle n'a point d'Eunuques noirs pour sa garde, son mari étant obligé de la traiter en reine, et ne devant point s'informer de tout ce qui se passe dans son appartement.

J'ai été conduite dans un grand salon, autour duquel règnait un canapé appuyé sur de piliers de marbre blanc, et couvert d'un velours ciselé, d'un bleu pâle, à fonds d'argent, avec des coussins pareils. Je m'y suis reposée, attendant que je visse paraître la Sultane qui avait imaginé cette manière de me recevoir pour n'être pas obligé de se lever quand j'arriverais. Cependant elle me fit une inclination de tête lorsque je m'avançai vers elle. J'étais vraiment curieuse de contempler une femme qui avait obtenu la faveur d'être distinguée par un

Empereur à qui l'on présentait chaque jour, et de toutes les parties du monde, de nouvelles beautés. Mais elle ne m'a pas paru être de moitié aussi belle que Fatima que j'avais vue à Andrianople, quoiqu'elle ait encore les restes d'une belle figure plus altérée par les chagrins que par le temps. Pour sa parure, elle était d'une richesse si étonnante, que je ne puis m'empêcher de vous en faire la description. Elle portait un habit appelé Donalma, qui diffère du Caftan par la longueur des manches, et par des plis à l'extrémité inférieure; il était d'une étoffe couleur de pourpre, et lui prenait la taille très-exactement. Sur les manches, et de chaque côté, du haut jusques en bas, régnait une magnifique garniture de perles de la plus belle eau, et de la grosseur d'un bouton ordinaire. Ne croyez pas cependant que je les fasse aussi grosses que celles de Mylord. — Mais elles étaient de la force d'un pois. Pour chaque bouton il y avait une large gance de diamans semblables à celles en or que l'on met communément sur nos habits de cour le jour de quelque anniversaire. Cet habit était serré au milieu du corps par deux noeuds de perles plus petites, et le tour des bras était orné d'une large broderie de diamans. Un seul formait le bouton qui formait le coup de sa chemise: il était taillé en lozange. Sa ceinture, aussi large que les rubans d'Angleterre, était entièrement couverte de diamans. Elle portait au cou trois chaînes qui descendaient jusqu'à ses genoux; l'une de grosses perles, avec

une magnifique émeraude de la grosseur d'un oeuf de dinde; l'autre, formée de deux cents émeraudes du plus beau vert, parfaitement assorties, chacune de la largeur d'un demi écu, et de l'épaisseur de trois écus ensemble; la troisième enfin, de petites émeraudes parfaitement rondes. Ses pendants d'oreilles effaçaient tout le reste; c'étaient deux diamans taillés en poires, et de la grosseur d'une noisette. Autour de son Kalpac étaient trois rangs de perles les plus belles et les plus blanches du monde; ils sont assez grands pour former quatre colliers aussi grands chacun et aussi beaux que celui de la duchesse de Malborough. Ils étaient attachés avec deux roses formées par deux rubis servant de pierres du milieu, et par vingt diamans blancs qui servaient d'entourage. Enfin, sa coiffure était couverte d'épingles d'émeraudes et de diamans. Ceux de ses bracelets étaient égaux en beauté, et elle avait cinq bagues de brillans plus gros qu'aucuns que j'aie vus de ma vie, excepté le Pitt. Il n'y a qu'un jouailler qui puisse estimer la valeur de tous ces objets; mais suivant le prix que je donnerais à Londres des pierreries, je porterais cette parure à cent mille livres sterlings au moins. Je suis sûre qu'il n'y a pas de reine en Europe qui en possède la moitié; et les diamans de l'Impératrice, quoique très-beaux, n'approchent pas de ceux de la Sultane.

Elle m'a fait servir un diner de cinquante mets différens, qui, suivant leur usage, n'ont paru que

l'un après l'autre, ce qui est extrêmement ennuyeux. Au reste, la magnificence de la table répondait à celle de sa parure. Les couteaux sont d'or et garnis de diamans; mais le genre de luxe qui me choqua le plus, fut celui des nappes et des serviettes: elles sont de gaze très-belle, ornée d'une broderie d'or et de soie qui représente des fleurs. J'avais un très-grand regret de me servir de ma superbe serviette qui était aussi parfaitement travaillée qu'aucun des plus beaux mouchoirs que l'on puisse trouver dans ce pays, et cependant vous pouvez être sûre qu'elle était entièrement gâtée à la fin du dîner. Le sorbet, liqueur que l'on sert à dîner, était dans des bols de porcelaine, dont les couvercles et les soucoupes étaient d'or massif. Après dîner on versa l'eau dans des bassins d'or; les essuie-mains étaient aussi riches que les serviettes, et ce fut bien à contre-cœur que j'en fus usagé. Le café nous fut aussi servi dans des tasses de porcelaine à soucoupes d'or.

La Sultane m'a paru d'une assez agréable humeur; elle m'entretint avec beaucoup de civilité; je n'ai point perdu cette occasion de m'instruire le plus possible des usages du sérail, ce qui est tout-à-fait inconnu parmi nous. Elle m'a assuré que l'histoire du choix du Sultan en jetant le mouchoir est une véritable fable, et qu'il n'y a de vrai en cette occasion que ce que vous allez lire. Le Kyslar-Aga est envoyé pour annoncer à la Sultane l'honneur que lui fait l'Empereur. Elle est aussitôt

complimentée par toutes les autres femmes qui la conduisent au bain, et la parfument avec toute la magnificence et tout l'art possible. L'Empereur fait précéder sa visite par un présent royal, et il entre ensuite dans son appartement. Il n'est pas plus vrai qu'elle soit obligée de se glisser dans le lit par les pieds : celle-ci m'a dit qu'aussitôt que le choix est tombé sur une des femmes, elle prend le premier rang, sans attendre qu'elle ait donné naissance à un prince, ainsi que certains auteurs veulent nous le faire croire.

Quelquefois le Sultan s'amuse dans la société de toutes ces femmes qui forment un cercle autour de lui, et elle m'a avoué qu'elles sont près de mourir de dépit et de jalousie du bonheur que peut avoir une d'elles d'être regardée avec la moindre apparence de préférence. Tout cela ne m'a pas paru autre chose que nos cercles de cour où l'on mendie un regard du monarque, où son sourire est reçu avec transport, et envié par tous ceux qui ne l'ont pas obtenu.

Elle n'a pu me parler du Sultan sans avoir les larmes aux yeux, quoiqu'elle me parût en parler avec plaisir. « Mon bonheur passé », disait-elle, « me paraît un songe. Cependant je ne puis oublier que je fus aimée du plus grand et du plus aimable des hommes ; il m'avait choisie entre toutes les autres ; j'ai fait avec lui toutes ses campagnes, et je n'aurais pas voulu lui survivre, si je n'eusse aimé passionnément la princesse, ma fille. Cepen-

»dant toute ma tendresse pour elle suffit à peine  
»pour m'attacher à la vie. Quand je l'ai perdu, j'ai  
»passé une année entière sans voir le jour. Le  
»tems a calmé mon desespoir; mais encore mainte-  
»nant je passe plusieurs jours chaque semaine dans  
»les pleurs, que je consacre au souvenir de mon  
»Sultan.«

Il n'y avait point d'affectation dans ses discours. Il était aisé de voir qu'elle était dans une profonde mélancolie, quoique son humeur naturellement agréable lui fit prendre tous les soins possibles pour m'amuser.

Elle m'a conduite dans son jardin, et une de ses esclaves lui a aussitôt apporté une pelisse de riche brocard, doublée de martre. Je me suis promenée avec elle, et je n'ai rien vu de remarquable que les fontaines. De là elle m'a fait voir tous ses appartemens. Sa toilette était déployée dans sa chambre à coucher; elle est composée de deux miroirs, dont les cadres étaient couverts de perles; sa Talpoche de nuit s'attache avec des épingles de diamans. Auprès étaient trois robes de martre superbes, valant chacune au moins mille dollars, ou deux cents livres sterlings. Je ne doute pas que ces riches habits n'aient été placés là à dessein, quoiqu'ils parussent jetés négligemment sur le sofa. Quand j'ai pris congé d'elle, on m'a fait la cérémonie des parfums, comme chez le Grand-Visir, et elle m'a présenté un superbe mouchoir brodé: ses esclaves sont au nombre de trente, outre

dix autres plus petites, et dont la plus âgée n'a pas plus de sept ans. Ce sont les plus jolies enfans que j'aie jamais vues, et toutes étaient richement habillées. J'ai remarqué que la Sultane prenait un grand plaisir au milieu de ces aimables enfans; et elle fait pour cela une grande dépense, car il n'y a pas une petite fille de cet âge qui ne coûte au moins cent livres sterlings. Elles avaient toutes de petites guirlandes de fleurs, qui, mêlées aux tresses de leurs cheveux, forment toute leur coiffure: leurs habits sont d'étoffe d'or. Elles lui servent son café à genoux, ainsi que l'eau pour laver les mains, &c. La plus grande partie des esclaves plus âgées prend soin de ces jeunes enfans. Elles leur enseignent à broder, et elles les servent avec autant d'attention que si elles étaient les enfans de la maison.

Maintenant ne vous imaginez-vous pas que tout ce dont je viens de vous parler, a reçu au moins quelques embellissemens en passant sous ma plume! Cela, direz-vous, ressemble parfaitement aux contes arabes: ces nappes brodées, des diamans gros comme des oeufs de dinde! . . . . Vous oubliez, chère sœur, que ces contes ont été écrits par des auteurs du pays; et qu'à l'exception des enchante-mens, ils sont une peinture fidèle des moeurs et des usages. Les voyageurs sont en vérité bien malheureux: s'ils ne disent rien de ce qu'on a dit avant eux, ce sont des imbécilles qui n'ont rien vu; s'ils rapportent quelque chose de nouveau, ce sont des faiseurs de contes et de romans. On ne veut

rien accorder à la différence des rangs, qui en met une si grande dans les sociétés. On ne prend pas garde au plus ou moins de curiosité, ni au changement des usages, qui s'opère à-peu-près tous les vingt ans dans chaque pays. La vérité est que l'on juge les voyageurs exactement, avec la même bonne foi, la même bienveillance, la même impartialité que l'on juge ses voisins dans toutes les occasions. — Quant à moi, si je vis assez pour retourner dans mon pays, je suis si bien instruite du caractère de mes chers amis et de mes connaissances, que je suis résolue à ne leur rien dire du tout, pour écarter le reproche d'en trop dire, que leur charité ne manquerait pas de m'adresser. Mais je sais que vous me connaissez assez pour croire que je n'affirme jamais sérieusement rien qui ne soit vrai; et cependant je vous laisse la liberté d'être étonnée du récit de choses si nouvelles pour vous.

Mais que diriez-vous, si je vous racontais que j'ai été dans un harem où l'appartement d'hiver était boisé en marqueterie de nacre de perles, d'ivoire de différentes couleurs, de bois d'olivier d'un travail absolument semblable à celui des petites boîtes que l'on tire de ce pays, et que vous connaissez; où dans chacune des chambres d'été, les murs sont incrustés de porcelaine du Japon, les plafonds dorés, et le pavé couvert des plus riches tapis de Perse? Il n'y a cependant rien de plus vrai; tel est le palais de mon amie, la belle Fatima, dont j'ai fait connaissance à Andrinople. J'ai été

lui rendre visite hier; et elle m'a paru, s'il est possible, plus belle encore. Elle vint au devant de moi jusqu'à la porte de sa chambre; et me tendant la main de la meilleure grâce du monde: »vous autres femmes chrétiennes«, me dit-elle d'un sourire, qui la rendait belle comme un ange, »vous avez une grande réputation d'inconstance, et je ne m'attendais plus, malgré la bonté que vous m'avez témoignée à Andrinople, à jouir du plaisir de vous revoir. Je suis convaincue maintenant que j'ai réellement le bonheur de vous plaire; et si vous saviez en quels termes je parle de vous à nos dames, vous seriez assurée que ce ne serait, de votre part, que justice, de me mettre au nombre de vos amis.« Elle me fit asseoir sur le sofa, à la place d'honneur, et je passai toute la soirée à converser avec elle, sans cesser un instant d'avoir le plus grand plaisir.

La Sultane Hafiten est, ainsi qu'on doit naturellement l'attendre d'une femme Turque, empressée à dire des choses obligeantes; mais elle n'y réussit pas toujours, et il est aisé de voir à ses manières, qu'elle a vécu retirée du monde. Mais Fatima a toute la politesse et toutes les belles manières de la cour, avec un air qui inspire à la fois le respect et la tendresse; et maintenant que j'entends la langue, son esprit me paraît aussi surprenant que sa beauté. Elle est très-curieuse de connaître les usages des autres pays, et elle n'a point, pour celles qui lui sont naturelles, cette partialité si commune

parmi les petits esprits. La femme Grecque que je mène avec moi, qui ne l'avait jamais vue, et qui n'aurait jamais été reçue si elle n'eût été de ma suite, me marquait sa surprise de tant de beauté et de si bonnes manières; surprise qui est inévitable la première fois que l'on voit Fatima, et elle me dit en italien: »Ce n'est point là une femme »Turque, c'est certainement quelque Chrétienne.« La Sultane devina que l'on parlait d'elle, et me demanda ce qu'on m'avait dit; je ne voulais point le lui répéter craignant qu'elle le prit pour un mauvais compliment, comme pourrait le faire une dame de notre cour à qui l'on dirait qu'elle a l'air d'une femme Turque; mais la Grecque le lui expliqua, et elle se mit à sourire, en me disant: »Ce n'est pas »la première fois que l'on me fait ce compliment; »ma mère était Polonoise; elle avait été prise au »siège de Caminiek, et mon père avait coutume de »me sourire et de dire, qu'il se pourrait bien, que »sa femme eût eu quelque galant chrétien, parceque »je n'avais pas l'air d'une petite fille Turque.« Je l'assurai que si toutes les femmes Turques lui ressemblaient, il serait indispensable de les soustraire à tous les yeux pour le repos du genre humain; et je continuai, en affirmant qu'une jolie figure comme la sienne ferait grand bruit à Londres ou à Paris. »Je ne puis vous croire,« répliqua-t-elle avec grâce; »si la beauté était aussi bien appréciée »dans vos contrées, que vous le dites, on n'aurait »sûrement pas souffert que vous les quitassiez.«

Peut-être, chère soeur, vous riez de ma vanité qui me fait répéter ce compliment; mais c'est uniquement pour vous en faire connaître la tournure, et vous le donner comme une preuve de l'agrément de sa conversation.

Sa maison est magnifiquement meublée, et d'un très-bon goût; sa chambre d'hiver a un meuble de velours cizelé sur un fond d'or: et tout l'appartement d'été est tendu d'une belle toile des Indes, brodée en or. Les maisons des grandes dames Turques sont nettoyées avec autant de propreté que celles de Hollande. Le palais dont je vous parle est situé dans la partie la plus élevée de la ville; et des fenêtres de l'appartement d'été, on a vuë sur la mer, les îles et les montagnes d'Asie.

Ma lettre est insensiblement devenue si longue que j'en suis confuse: c'est un très-mauvais symptôme, car cela va me faire dégénérer en conteuse d'histoire. Si notre proverbe, qu'abondance de bien ne nuit pas, est vrai, ce ne peut être que pour celui qui possède; mais donner trop à-la-fois à d'autres, sur-tout en fait de connaissances, c'est s'exposer à leur devenir ennuyeux.

Je suis &c.

---

Madame la Marquise de Lambert à Mr. de Sacy sur la mort de Monseigneur le Duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI.

---

Quel évènement, Monsieur! comment ceux qui l'ont vu ont-ils pu le soutenir! Moi, qui ne fais que d'en entendre le récit, j'en suis accablée de douleur. Je pleure le malheur public, et le mien particulier; et je regrette la portion de bonheur qui m'échappe. Je viens d'écrire à M. de Cambray. Quelle perte pour lui et pour ses amis! que de gloire leur est moissonnée! que n'attendait-on pas d'un prince élevé dans des maximes si pures, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité, qui ne se permettait rien, parceque tout lui était permis, qui n'aurait usé de la puissance que pour faire du bien! Tout ce qui était injuste lui paraissait impossible. Il n'aurait pas pris la royauté pour lui, mais pour les autres, persuadé qu'il se devait à l'état, et que la royauté ne lui était que prêtée: digne enfin de commander aux hommes, parcequ'il savait obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus et de nos malheurs; je ne sais si c'est pour me consoler, ou pour m'affliger: la douleur trouve quelquefois de la douceur dans son excès. Il venait dans un tems où la soumission à la religion semble être devenue la honte de l'esprit et de la raison; où l'on est confondu avec le peuple dès que l'on croit en Dieu;

où l'honnêteté des anciens tems est devenue le ridicule de notre. Pour lui, il croyait que la religion était le premier honneur du monde. Il mettait la délicatesse et la bienséance dans les bonnes moeurs. Qui se connaissait mieux que lui en vraie gloire! il la faisait consister à rendre les hommes heureux. Sa première passion était l'amour des peuples et de l'état, comme celle d'Alexandre et de César était pour la gloire et la domination. Il avait déplacé la gloire du monde; il ne la mettait pas à répandre des fleuves de sang, à faire taire les lois et à faire gémir le peuple. Il croyait qu'il valait mieux rendre les hommes heureux que de les assujettir pour les rendre misérables. Sa raison, éclairée à la lumière de la vérité, avait éclipsé tous ces faux préjugés. C'est pourtant cette gloire qui fait la désolation publique, que la renommée porte et célèbre, que les poètes chantent, et que l'histoire consacre.

Mais, que ne perdez-vous pas en particulier, cher Sacy! Je vais vous apprendre un fait qui vous régarde, et que peut-être vous ne savez pas. J'avais un ami auprès du prince, qui, pénétré de ses vertus, m'en parlait souvent. Il m'a dit qu'un jour, en sortant de son cabinet, où il avait lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit: »Je viens de lire un livre, »qui m'a fait sentir le malheur de notre état: nous »ne pouvons espérer d'avoir jamais des amis; il »faut renoncer au plus doux sentiment de la vie.« Il sentait, cher Sacy, le besoin de l'amitié. Les

sentimens naturels avaient de grands droits sur son coeur: la majesté royale disparaissait devant eux. Il aurait eu des amis, et il ne les aurait pas pris parmi ses flatteurs. C'est l'amitié qui, auprès des princes, est le guide de la vérité. Achette la vérité, dit la sagesse, mais ne paie pas le mensonge. Un ancien disait que les amis étaient les vrais sceptres des rois. Il me semble qu'avec vous, cher Sacy, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur, et que je vous fais part de mes débauches secrètes.

Enfin, le prince seul n'aurait pas monté sur le trône. Les vertus y allaient règner avec lui; mais elles et les gens de bien ont perdu leur place. Quel règne ne promettait-il pas! Des espérances si flatteuses ont disparu, &c.

**Mademoiselle de l'Enclos à Monsieur de St  
Evremont sur la mort de madame  
la duchesse de Mazarin.**

**Q**uelle perte pour vous, Monsieur! si on n'avait pas à se perdre soi-même, on ne se consolerait jamais. Je vous plains sensiblement; vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soutenu dans un pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent long-tems, sont sujets à voir mourir leurs amis. Après

cela votre esprit, votre philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avais eu l'honneur de connaître madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté ; et ce qu'elle était pour vous m'avait attaché à elle. Il n'y a plus de remède, et il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain et si sage ; car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille grâces du thé que vous m'avez envoyé. La gaité de votre lettre m'a autant plu que votre présent. Vous allez ravoir madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrais que la situation de sa vie put vous servir de quelque consolation. J'ignore les manières anglaises : cette dame a été très-française ici. Adieu mille fois, Monsieur. Si l'on pouvait penser comme madame de Chevreuse, qui croyait en mourant qu'elle allait causer avec tous ses amis en l'autre monde, il serait doux de le penser.

---

### Lettre de Madame Karsch à Bodmer.

---

Mon étoile me fit naître dans la poussière, je crûs parmi le peuple et destinée à supporter le poids des soucis, loin des douceurs de la vie, loin des yeux du grand monde ; mais je n'ai pas été privée des dons du génie, ni du pouvoir de sentir les

beautés brillantes que Bodmer nous depeint. Il y a long-tems que je connaissais votre belle ame, et maintenant je la connais encore plus. Cette main invisible qui dirige tous les évènements m'a conduite à Berlin. J'y ai trouvé les fruits de votre génie sublime, de votre génie poétique. Quelle magnificence! Sulzer m'est infiniment cher, d'autant plus cher, que c'est à lui que je dois le peu de connaissances que j'ai acquises. Mais, ô le meilleur des poètes, ce ne sont pas seulement les traits déliés de votre ame délicate que je connais, je connais aussi les traits vifs et animés de votre phisionomie. Votre portrait est placé dans le cabinet de votre ami au-dessus de celle qui a emporté dans le tombeau toutes les joies de ce coeur sensible; qu'il est à plaindre le bon Sulzer! combien il a perdu! Le peintre a exprimé toutes les beautés d'une ame céleste sur le visage, dans le doux sourire de cette aimable femme, j'en baise avec avidité les seuls traits qui nous restent, chaque fois que j'ai la triste satisfaction de fixer le portrait qui n'est autre que celui d'un ange. Sulzer vous décrira toutes ses douleurs; ah! ces anciennes plaies n'étaient pas encore fermées, et la providence permit que la mort trouvât le moyen de les rouvrir. Abimé de tristesse, il s'assoit là près des restes inanimés du plus jeune de ses enfans. Il n'est plus, celui des trois qu'il aimait le plus; une lente consommation n'avait plus laissé qu'une peau desséchée, qui enveloppait un squelette décharné que la plus

belle des ames animait à peine de son soufle. Le père plein de tendresse suppliait en vain le ciel, conjurait en vain le docteur; la mort est inexorable, l'enfant n'est plus. Ah! ne sentez-vous pas son ame suivre dans le désespoir celle qui s'échappe, se coller au cercueil de son bien-aimé dont vous ne pouvez comparer la perte qu'à celle qui excite les si justes plaintes de Haller. Je me garderai bien de vous arrêter davantage sur un si triste objet. Accordez-moi, s'il vous plaît, vos bontés et votre indulgence, quand j'aurais l'honneur de vous adresser quelques vers dans le style barbare d'une muse si peu formée. Je compte sur cette complaisance, et pleine de cette espérance flatteuse et de l'estime la plus parfaite pour vous je suis &c.

---

Me. de Scudéri au comte de Bussy.

---

Ne vous vantez plus de connaître l'amitié, Monsieur: il y a six mois que je ne vous ai écrit, parceque je n'ai bougé du lit tout l'hiver; et je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrais être morte deux ou trois ans, sans vous en inquiéter, si mon ombre n'allait vous reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins, cela pourrait bien vous arriver; car je crois que je saurai aimer au-delà du tombeau.

---

Me. la comtesse Duplessis à Mr. de Bussy.

---

Je suis fort paresseuse quand il n'est question que de faire compliment à des amis, ou de les assurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter du dernier, et pour l'autre il me semble qu'il n'importe guère à celui qui l'écrit et à celui qui le reçoit: voilà mes raisons bonnes ou mauvaises: je vous les mande comme je les pense. Il n'en est pas de même quand il est question du service de quelqu'un que j'aime autant que vous, et à qui je suis aussi proche. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monsieur, et vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendresse.

---

Me. la Fayette à Me. de Sévigné.

---

Hé bien, hé bien, ma belle! Qu'avez vous à crier comme un aigle? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici: qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? Mes journées sont remplies. Il est vrai que Bayar est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru moi, et que je reviens, je trouve Mr. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour: écrirai-je? Mr. de la Rochefoucault et Gourville sont ici: écrirai-je? Mais

quand ils sont sortis? Ah! quand ils sont sortis il est onze heures, et je sors, moi. Je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant nos fenêtres. Mais après l'après-dinée? J'ai mal à la tête. Mais le matin? J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle; vos heures sont libres et votre tête encore plus. Le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde, et si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerais autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'écrivant dix en huit jours.

---

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

---

A Mr. le comte de Grignan. \*)

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde: ma réponse l'aurait suivie de plus près, sans que j'aie su que vous couriez par votre Provence. Je voulais d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés: je n'ai pu encore les avoir; de

---

\*) Mr. de Grignan était depuis peu en Provence, où le service du roi l'avait obligé de se rendre. Madame Grignan était demeurée à Paris.

sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime très-tendrement, et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille: il me paraît très-vif de sa part; je ne crois point qu'on puisse plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et sauve. Il est vrai que je ne suis pas habile; mais je sais bien demander conseil, et le suivre; et ma fille de son côté, contribue fort à son conservation. J'ai mille complimens à vous faire de M. de la Rochefoucault et de son fils; ils ont reçus tous les vôtres. Madame de la Fayette vous rend mille grâces de votre souvenir, aussi bien que ma tante et mon abbé qui aime votre femme de tout son coeur: ce n'est pas peu, car si elle n'était pas bien raisonnable, il la haïrait le plus franchement du monde.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle \*\*\*, je vous conjure de le faire: vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié.

Branças est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner, quand il aura besoin de votre service: il est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire assez pour vous acquitter envers lui.

Adieu, mon très-cher comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon coeur.

---

A u m ê m e.

---

Vous avez une lettre de votre chère femme; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire? Ce n'est aussi que pour vous dire que madame la duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avait reçu tous ses sacramens, et on ne croyait pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir: elle croyait que le petit de Noirmoutier dût être aveugle; elle avait fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes; elle en avait eu toute la pitié que méritait un tel accident: tout d'un coup on vient lui dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux, que la fluxion avait mis hors de la tête, y étaient rentrés heureusement, comme si de rien n'était: là-dessus elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle, avant que sa santé soit rétablie: enfin nous avons tant ri de cette folie que nous avons peur qu'elle ne fût malade.

Monsieur le Grand et le maréchal de Bellefond

courent, lundi, dans le bois de Boulogne, sur des chevaux, vite comme des éclairs: il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

---

A u m ê m e.

---

Ne parlons plus de votre femme; nous l'aimons au-delà de toute raison; elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de Mr. l'évêque de Marseille, et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connais les manières des provinces et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentimens, et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le tems ou d'autres raisons ont changé l'esprit de Mr. de Marseille: depuis quelques jours il est fort adouci, et, pourvu que vous ne voulez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentimens, que de marquer de la défiance; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir; la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire; on est

touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre coeur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son coeur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il serait honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont point de moi seule: plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez pas trompé. Votre famille en est persuadée: nous voyons les choses de plus près que vous; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Comme on ne connaît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent: on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis, ne le sont point; on est alors fort honteux de s'être trompé; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé.

Adieu, mon cher comte, je me fonde en raison, et je vous importune.

---

### A Madame de Coulanges.

---

**J**e m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la

plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés; encore cet exemple n'est-il pas juste: une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauterive; une chose enfin, qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; jetez-vous votre langue aux chiens? Hé bien, il faut donc vous le dire.

Mr. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre; devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Mad. de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est madame de la Valière. Point du tout madame. C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout; vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Crequi. Vous n'y êtes pas; il faut donc à la fin vous le dire: il épouse, dimanche, au

Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de ....., mademoiselle, devinez le nom; il épouse mademoiselle, la grande mademoiselle, mademoiselle, fille de feu Monsieur, mademoiselle petite-fille de Henri iv., mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, mademoiselle, cousine-germaine du roi, mademoiselle destinée au trône, mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir: si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

Adieu: les lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

---

### A Madame de Grignan.

---

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées et que j'avais appréhendées depuis si long-tems. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu! et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien

ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le coeur: je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant; pour moi, je revins à Paris \*), comme vous pouvez vous l'imaginer; Mr. de Coulanges se conforma à mon état; j'allai descendre chez Mr. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier Mr. de la R. F., madame de la Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur: il faut cacher ses faiblesses devant les forts; Mr. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous, le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Gaumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes. Je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi; quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! Votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver cette aimable personne! Monsieur de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce

---

\*) Les adieux de la mère et de la fille s'étaient faits à Fontainebleau, jusqu'où Me. de Sévigné et Me. de Coulanges avaient été conduire Me. de Grignan.

que je sentis. Le lendemain, qui était hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus.

Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il vaudrait bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

---

A l a m ê m e.

---

**J**e reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague, je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié; on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à

me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer, comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous; c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir: rien ne me donne de distraction; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi: je suis toujours dans les grands chemins; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au désespoir, le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez: vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par madame de Guenegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra: c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble, cela viendra peut-être; mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon veulent me rejouir; je les en ai remerciées. — Je fus samedi tout le jour chez madame de Villars à parler de vous et à pleurer; elle entre bien dans mes sentimens.

Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon coeur, le plaisir et la douleur de ma vie!

---

### A Mr. de Grignan.

---

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui put arriver en France; c'est celle de monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles: le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde: toute la cour fut en larmes, et Mr. de Gondom pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, étaient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort: après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens de métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui: et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche: son dessein était de donner

sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que dans cette pensée il avait envoyé dire à Brisac qu'on fit les prières de quarante heures. Il manda la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise: il cachète sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée: le courrier part à l'instant, il arriva lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre le roi eut une lettre de Mr. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de Mr. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre; que Mr. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le roi a ordonné en même tems à Mr. le duc d'y courir en poste, en attendant Mr. le prince, qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entretens: c'est une cruelle chose que cette fatigue pour Mr. le prince; Dieu veuille qu'il en revienne.

— Dès le lendemain de cette nouvelle, Mr. de Louvois proposa au roi de reparer cette perte, en faisant huit généraux au lieu d'un, c'est y gagner.

— Voilà, mon cher comte, tout ce que nous savons à l'heure qu'il est: en récompense d'une très-

aimable lettre je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir; j'en suis, en vérité, aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros; jamais un homme n'a été si près d'être parfait; et plus on le connaissait, plus on l'aimait, et plus on le regrette. Adieu, monsieur et madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle; il est si naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

---

### A Madame de Grignan.

---

**J**e vous remercie de votre complaisance, et de l'amitié que vous me témoignez, puisque vous êtes résolue de partir avant Mr. de Grignan. Je l'embrasse et je le remercie aussi du consentement qu'il y donne: je connais la pésanteur de votre absence, et je comprends ce qu'il souffrira; mais c'est pour si peu de tems, qu'il a raison de ne pas m'envier cette satisfaction: sa part est toujours bien grande au prix de la mienne. Je vous conjure présentement de prendre un bon conducteur pour votre voyage; j'ai de la peine à penser à l'ennui, que vous aurez: ayez des livres, et, au nom de Dieu, défendez à vos mulétiers de prendre le chemin le plus court, en allant de chez vous à

Montélimart: qu'ils prennent le chemin du carrosse: ils mènèrent madame de Coulanges par celui que je vous dis; sans du But, qui descendit promptement et soutint la litière, elle tombait dans un précipice épouvantable; il m'a conté cela dix fois, et m'a fait transir. J'ai déjà été reveillée plus d'une fois la nuit, dans la crainte qu'on ne vous mène par ce chemin. Je vous conjure, ma très-chère, de donner ce soin à quelqu'un qui ait plus d'attention à votre conservation que vous-même. J'écrirai, à Moulins, à un Mr. le châtelain, qui vous rendra mille petits services: c'est un très-bon et très-honnête homme, qui a de l'esprit et de la pitié. Vous y verrez aussi madame de Gamaches, qui est de la maison de Montmorin; elle est vive, elle est jolie femme: elle ne m'a pas quittée pendant quatre ou cinq jours, en deux fois que j'ai été à Moulins, ou chez les dames Fouquet; enfin elle est ma première amie de Moulins.

Adieu, ma très-chère, hâtez-vous d'arriver; je n'attendrai point de sang froid cette joie, et mes petits esprits se mettront en mouvement pour aller au devant de vous.

---

A l a m é m e.

---

Il me semble, ma chère enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal, où il faut souffrir la vieillesse: je la vois, m'y voilà, et je voudrais bien

au moins ne pas aller plus loin, et ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défiguremens qui sont près de m'outrager. Mais j'entends une voix qui dit: il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir; qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop: mais un retour à la volonté de Dieu, et cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à sa place, et fait prendre patience. Prenez-la donc aussi, ma très-chère, et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

---

A l a m ê m e.

---

Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie, et qui vous divertira: le roi se mêle depuis peu de faire des vers; il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont: Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent: parcequ'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après l'avoir lu, dit au roi: Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule

madrival que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai, que celui qui l'a fait est bien fat ? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Ah bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. Ah ! Sire, quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. Non, monsieur le maréchal ; les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. Le roi a beaucoup ri de cette folie ; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose, qu'on puisse faire à un vieux courtisan.

---

### A l a m ê m e.

---

Cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé ; voici l'affaire en détail.

Le roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut plusieurs tables où le roti manqua, à cause de plusieurs diners à l'on ne s'était pas attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres.

Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit à Mr. le prince; Mr. le prince alla jusque dans sa chambre et lui dit: Vatel, tout va bien; rien n'était si beau que le souper du roi! Il répondit: Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit Mr. le prince: ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas; il fut couvert d'un nuage. Il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demanda: Est-ce là tout? Il lui dit: Oui, monsieur! Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports du mer. Vatel attend quelque tems; les autres pourvoyeurs ne vinrent point: sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du corps; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il se donna deux qui n'étaient pas mortels: il tombe mort.

La marée cependant arrive de tous côtés: on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court le dire à Mr. le

prince, qui fut au désespoir. Mr. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait son voyage de Bourgogne. Mr. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort; on loua et l'on blama son courage. Le roi dit, qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parcequ'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à Mr. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout: il jura qu'il ne souffrirait plus que Mr. le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour le pauvre. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel: on dina très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles; tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé médianoche; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. Mr. de Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

---

LETTRES DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

---

A Madame de Maintenon.

---

Quel malheur\*), Madame! quelle affliction pour le roi! quelle perte pour la France! quel écrasement pour vous! Je sens tout trop vivement: mon coeur est déchiré; mais votre état en particulier donne un cruel redoublement à ma douleur, percée de tous les traits qui vous frappent. Une mort inopinée vous arrache la plus aimable des princesses, l'ouvrage de vos mains, les délices de la France, dans le tems que tout le royaume allait recueillir le fruit de vos soins, et que vous commenciez vous-même à ressentir le succès d'une éducation qui vous avait couté tant de veilles. Voilà, Madame, une terrible prédication pour les princes. Dieu me fasse la grâce de la mettre à profit, pendant que je lui demanderai pour vous les consolations qui vous sont nécessaires; (et avec un coeur si sensible, qui en eut jamais un plus grand besoin?) Obtenez pour moi de sa miséricorde, que cet exemple effroyable du néant des grandeurs humaines me fasse penser sérieusement à celle qui ne doit jamais périr.

---

\*) La mort de M<sup>c</sup>. la Dauphine, ci-devant Duchesse de Bourgogne. Son époux la suivit au tombeau six jours après.

## A l a m ê m e.

Vous aimez Mr. le duc du Maine, Madame, vous avez pour lui les sentimens d'une mère, et vous pardonnerez plus aisément qu'un autre aux inquiétudes d'une femme, qui tremble pour lui. Je sais qu'il y a de l'indiscrétion à s'adresser à vous au milieu de la vive douleur qui vous occupe; mais vos bontés, que nous avons tant de fois éprouvées, me font tout hasarder dans la cruelle situation où je me trouve: je ne puis voir sans frémir, Mr. le duc du Maine respirer un air dont tant de funestes aventures nous marquent la corruption. Il n'a point eu de ces sortes de maladies; et il en est plus susceptible qu'un autre, par la délicatesse de sa complexion et par les impressions que lui a faites son terrible accident. Avec tout cela, je sais, Madame, qu'il perdrait mille vies plutôt que de songer un moment à s'éloigner du roi: et quoiqu'il ne lui soit pas possible, en restant à Versailles, de ne pas commercer tous les jours avec des gens qui sont dans l'air, il passera certainement par-dessus toutes ces considérations, si votre tendresse véritablement maternelle ne fait violence à ses sentimens. Que ses trois enfans, que sa femme, vous aient encore, Madame, cette importante obligation! Délivrez-nous tous, par vos bontés, d'une si cruelle inquiétude, et d'un péril qui peut-être ne nous laisserait pas jouir long-tems de toutes les grâces, que vous nous avez procurées.

Je me flatte, Madame, que vous m'accorderez encore celle-ci, que je vous demande les larmes aux yeux, et dont je garderai le souvenir jusqu'au dernier moment de ma vie.

---

A l a m ê m e.

---

Si je m'abandonnais à toute ma joie, je partirais, Madame, dans le moment, pour aller embrasser les genoux du roi et pour vous embrasser vous-même. Je connais dans toute son étendue la grâce prodigieuse que ce grand prince daigne répandre sur ma famille. Je n'ignore pas, Madame, combien votre tendresse pour Mr. le duc du Maine et pour mes enfans, y a contribué: aussi apprendront-ils bientôt de ma bouche à partager entre vous et moi toute la tendresse, toute la reconnaissance, et tout le respect qu'on doit à sa propre mère. Je vous en porte parole pour eux, et je sais qu'ils la tiendront. Ils n'auront, pour remplir tous leurs devoirs à votre égard, qu'à se conformer à ma conduite et à étudier mes sentimens. Achevez, Madame, achevez votre ouvrage; exprimez, comme vous savez faire, à ce roi aussi bon que grand, à quel point je suis pénétrée de ses bontés. Et puisque Mr. le duc du Maine juge à propos que je modère mon empressement pour ne point donner d'embarras à Marly, dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance peut

mettre dans la bouche d'une mère tendre, sensible et comblée de bienfaits. Vous parlerez bien mieux que moi, Madame; et d'ailleurs vous parlerez en votre nom et au mien, puisqu'en effet ma famille est la vôtre, et doit partager entre vous et moi les obligations que les enfans doivent remplir à l'égard de leurs parens: et désormais je pourrai les produire hardiment sans être embarrassée. Ah! Madame, que le roi peut faire de grands miracles; que votre intercession est puissante auprès de lui! et que vous êtes une bonne amie! Mais pourquoi me défendre un remerciement en forme? pourquoi vouloir que j'aie secrètement le coeur rempli de sentimens qu'il m'est impossible de taire? —

---

A Mr. de la Motte.

---

Je commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution de crainte que vous ne vous y trompiez, et que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous a fait de moi un portrait auquel je suis bien aise que vous croyiez que je ressemble; ainsi je dois prendre le parti de me taire et de la laisser parler. Je ne vous dirais donc point que, pour la première fois de sa vie, madame de Lambert s'est trompée, qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité,

et qui est à peu près comme le monde intelligible du Père Malebranche; qu'elle m'a peinte comme elle voudrait que je fusse, et non comme je suis en effet; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle se venge en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puisque le sien la trompe si fort, et lui fait voir les choses si différentes de ce qu'elles sont! Je ne vous dis rien de tout cela; au contraire, je vous prie de croire tout ce que madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous désabuserai pas, ou du moins ce sera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me cacher à tous les beaux esprits qui ne me connaissent pas encore; et loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de madame de Lambert et pour le mien. Je ne sais si je dois lui savoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il est vrai que j'en dois être très-flattée; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement, sa justesse d'esprit, sa façon d'écrire, et tant d'autres talens qu'autrefois je pouvais louer tout à mon aise; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent ses assemblées: elle me réduit à ne pouvoir écrire ni parler; en un mot, en me voulant rendre une personne universelle, il se trouve qu'elle m'anéantit: cependant je ne puis me résoudre à me priver de

vos lettres. Ecrivez-moi, Monsieur, et madame de Lambert répondra.

---

R é p o n s e.

---

**J**e ne laisserai pas, Madame, de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que Votre Altesse Sérénissime dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que disent les autres: j'en excepte pourtant madame de Lambert, qui parle si bien de vous, que je l'en crois malgré vous. Votre lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, et vous avez achevé votre portrait en le désavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu! Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à Sceaux! je vois bien que toute la semaine est mardi \*) dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les St. Aulaire, et bien d'autres qui valent sans doute beaucoup, dès qu'ils vous plaisent; et par-dessus tout une princesse qui aide les gens, quelque esprit qu'ils aient, à en avoir encore davantage. Où se trouverait l'exquis, s'il n'était pas là?

Je vous assure, Madame, que le mardi, s'il m'en veut croire, sera désormais bien modeste: il craindra votre présence autant qu'il la souhaitera; et il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de madame de Lambert, qui jure que vous ne

---

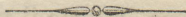
\*) Pour l'assemblée chez Me. de Lambert.

faites jamais valoir votre supériorité. Quoiqu'il en soit, Madame, venez, venez, pour la confusion des superbes. Pour moi, je ne m'embarasse pas d'être humilié, j'ai un bon secret pour cela; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prends. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer; exposez-vous généreusement à tous les sentimens qui pourront naître: nous vous laisserons deviner ceux qui ne se disent point; nous envelopperons tout si bien sous le respect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grâce, Madame; si vous daignez m'honorer d'un mot de réponse, ne me remettez point à madame de Lambert .....

Je suis, Madame, avec un très-profond respect,

de Votre Altesse Sérénissime

le très-humble et très-obéissant  
serviteur.



**EXPLICATION**  
 &  
**TRADUCTION des PROVERBES**  
 & de différentes locutions,  
 qui se trouvent dans cet oeuvre.

---

- 1) **L'homme propose, Dieu dispose.** Der Mensch denkt, Gott lenkt.
- 2) **Ventre affamé n'a point d'oreilles.** Ein leerer Magen läßt sich nicht mit Worten abspeisen.
- 3) **Rouge noir et blanc matin, c'est la journée du pèlerin.** Abendroth und ein heller Morgen verkünden einen schönen Tag.
- 4) **A l'aube du jour.** Mit Tagesanbruch.
- 5) **Le soleil paraît; il descend de sa sainte hauteur; oui, c'est la magnificence de Dieu!** Die Sonne kommt, sie tritt aus ihrer heil'gen Höhe; ja, das ist Gottes Herrlichkeit!
- 6) **Prendre le tems, comme il vient.** Sich in die Zeit fügen.
- 7) **Encadrer.** In Rahmen fassen.
- 8) **Faire flèche de tout bois.** Alle mögliche Mittel anwenden.
- 9) **Le lit est une bonne chose; si l'on n'y dort, on s'y repose.** Das Bett ist eine gute Sache; wenn man darin nicht schläft, so ruht man doch darauf.
- 10) **Ni paix, ni trêve.** Weder Rast noch Ruhe.

- 11) **En sursaut.** Möglich und mit Schrecken. (Nur von einem aus dem Schlafe Erwachenden zu gebrauchen.)
- 12) **Conter fleurettes.** Schmeicheleien sagen.
- 13) **Elytres.** Flügeldecken der Insecten.
- 14) **Il faut casser le noyau pour avoir l'amande.** Wer zu etwas kommen will, muß sich Mühe darum geben.
- 15) **Des eaux thermales.** Warme Gesundbrunnen.
- 16) **Adieu panier, vendanges sont faites!** Es ist zu spät, die Zeit ist vorbei!
- 17) **Prendre le mauvais avec le bon.** Das Böse mit dem Guten nehmen.
- 18) **Changer de batterie.** Umsatteln.
- 19) **Etre logé aux quatre vents.** Windig, sehr lustig wohnen.
- 20) **N'avoir pas voix en chapitre.** Nichts gelten.
- 21) **Source de toutes les félicités, qui se répandent en torrens.** Urquell aller Seligkeiten, die in Strömen sich verbreiten.
- 22) **Une vie douce et paisible germe dans les champs et dans les bois; elle s'efforce de s'élever même de la pierre couverte de mousse.** Es grünt in Hain und Flur ein still und friedlich Leben; auch aus bemoostem Stein versucht's emporzustreben.
- 23) **L'entente est au diseur.** Jeder ist der beste Ausleger seiner Worte.
- 24) **Chacun fait comme il l'entend.** Jeder handelt nach seiner Einsicht.
- 25) **C'est une épine au pied.** Das ist eine verdrießliche Sache.
- 26) **Avec le tems les neuffles mûrissent.** Mit der Zeit bricht man Rosen. Wörtlich: Mit der Zeit reifen die Disteln.

- 27) Châteaux en Espagne. Luftschlösser.
- 28) Raconter quelque chose de fil en aiguille. Etwas mit allen Umständen (haarklein) erzählen.
- 29) Prendre lettres d'avis. Sich Zeit zur Ueberlegung nehmen.
- 30) Avouer la dette. Sein Unrecht bekennen.
- 31) Chose promise, chose dûe. Versprechen macht Schulden.
- 32) On ne peut pas empêcher le vent de venter. Man kann den Lauf der Natur, den natürlichen Gang der Dinge, nicht ändern.
- 33) Avoir le vent contraire. Mit Hindernissen kämpfen müssen.
- 34) Mettre tout en usage. Alles Mögliche versuchen.
- 35) Le mieux est l'ennemi du bien. Oft verderbt man eine Sache, wenn man sie zu gut machen will.
- 36) Il ne faut pas mettre la faucille dans la moisson d'autrui. Man muß Niemandem in seine Rechte greifen.
- 37) Dîner poëtiqnement. In Gedanken zu Mittag essen.
- 38) Maille à maille se fait le haubergeon. Nach und nach bringt man die mühsamsten Dinge zu Stande.
- 39) Mener quelqu'un en laisse. Einen am Gängelbande führen.
- 40) Présenter le rameau d'olivier. Den Frieden anbieten; den Oelzweig darreichen.
- 41) Se ranger sous le drapeau de la nécessité. Sich in die Nothwendigkeit flügen.
- 42) Prendre l'ombre pour le corps. Den Schein für die Wirklichkeit nehmen.
- 43) Mettre la main à la pate. Mit Hand anlegen.
- 44) L'âge n'est fait que pour les chevaux. Der Geist wird nie alt.
- 45) Qui est loin des yeux, est loin du coeur. Aus den Augen, aus dem Sinn.
- 46) On ne fait rien pour rien. Umsonst ist der Tod.

- 47) Il vaut mieux d'aller à la bûche qu'au médecin.  
Es ist besser in den Wald als zum Arzte zu gehen.
- 48) Donner une mer à boire. Ein schweres Stück Arbeit geben.
- 49) Se donner du ménu. Sich recht lustig machen.
- 50) Aller à la cour des aides. Seine Zuflucht zur Hilfe seiner Freunde nehmen.
- 51) Amie jusqu'aux autels. Freundin in Allem, was nicht wider die Religion ist.
- 52) A tous seigneurs tous honneurs. Ehre dem Ehre gebühret.
- 53) Ivresse poétique. Dichterische Begeisterung.
- 54) Vous m'avez fait là de belles manchettes! Sie haben mir da einen schönen Streich gespielt!
- 55) Se sauver par les marais. Sich so gut man kann aus einer Verlegenheit ziehen.
- 56) Avoir les yeux aux talons. Die Augen nicht im Kopfe haben; ganz zerstreut seyn.
- 57) Petite pluie abat grand vent. Sanftmuth stillt den heftigsten Zorn.
- 58) Belles promesses ne remplissent pas la bourse. Schöne Versprechungen füllen nicht den Beutel.
- 59) Ce ne sont que des propos. Das ist lauter leeres Geschwätz.
- 60) Se ruiner à promettre et s'enrichir à ne rien tenir. Verschwenderisch im Versprechen, aber karg im Halten seyn.
- 61) Se relever d'une faute. Nach einem begangenen Fehler sich bessern.
- 62) Rentrer en grâce. Wieder in Gunst kommen.
- 63) Jours de faveur. Nachsichtstage.
- 64) Quitter l'épée pour la plume. Sich in den Ruhstand begeben.
- 65) Ne faites pas la fine! Verstellen Sie sich nicht!
- 66) Le tems est moutonné. Der Himmel hat Schäfchen, ist bewölkt.

- 67) *Aller de bon pied dans une affaire.* Eine Sache eifrig und redlich betreiben.
- 68) *Dorer la pilule.* Eine bittere Sache durch schöne Worte angenehm machen.
- 69) *Flottant entre l'espérance et la crainte.* Zwischen Furcht und Hoffnung schwebend.
- 70) *Flétrir par un refus.* Durch eine Versagung kränken.
- 71) *Tenir le loup par les oreilles.* Zwischen Thür und Angel stecken; — in großer Verlegenheit seyn.
- 72) *Je suis loué ailleurs.* Ich bin schon versagt.
- 73) *Se plier sous l'autorité de la nécessité.* Sich der Gewalt der Nothwendigkeit unterwerfen.
- 74) *Ne pleurer que d'un-oeil.* Nur zum Schein weinen.
- 75) *Faire fortune.* Sein Glück machen.
- 76) *Marcher à pas comptés dans une affaire.* Behutsam bei einem Geschäfte zu Werke gehen.
- 77) *Avoir le pas sur quelqu'un.* Den Vortritt, den Rang vor Einem haben.
- 78) *Il a fait bien des jeûnes, qui n'étaient pas de commandement.* Er hat oft wider seinen Willen fasten müssen.
- 79) *Il ne faut jurer de rien.* Auch der festeste Entschluß ist nicht unabänderlich.
- 80) *Il n'a ni sou ni maille.* Er hat keinen blutigen, keinen rothen Heller im Vermögen.
- 81) *Cent ans de mélancolie ne paient pas un sou de dettes.* Aller Kummer hilft dem Uebel nicht ab. Gram zahlt keine Schulden.
- 82) *Argent comptant porte médecine.* Gut macht Muth. Wörtlich: Baares Geld hilft.
- 83) *Mener bien sa barque.* Seine Sache gut machen.
- 84) *C'est un muguet.* Ein süßer Herr, Süßling, Stuger.
- 85) *Etre tout cousu de mystères.* Ein Geheimnißkrämer seyn, den Geheimnißvollen spielen.

- 86) **Etre friand de nouvelles.** Gierig nach Neuigkeiten seyn.
- 87) **Gagner quelque chose sur quelqu'un.** Einen zu etwas bewegen, — etwas über ihn vermögen.
- 88) **Un pas glissant.** Ein gefährlicher Schritt.
- 89) **C'est du grec pour moi.** Davon versteh' ich nichts; das sind mir böhmische Dörfer.
- 90) **Il a la gueule gélée.** Der Mund ist ihm zugefroren.
- 91) **La chronique scandaleuse.** Die bösen Zungen; — das Gerücht.
- 92) **Un diseur de bon jour.** Jemand, der zu kurze Besuche macht.
- 93) **Des discours en l'air.** Eitles Geschwätz.
- 94) **Se mettre à la discrétion de quelqu'un.** Sich ganz dem Willen eines Andern unterwerfen.
- 95) **Aller contre vent et marée.** Allen Schwierigkeiten Troß bieten.
- 96) **Garder une poire pour la soif.** Sich einen Nothpfennig ersparen.
- 97) **Quitte à quitte et bons amis.** Wir wollen es gegen einander aufgehen lassen, und gute Freunde seyn.
- 98) **Rire aux éclats.** Aus vollem Halse lachen.
- 99) **Encenser la fortune.** Den Günstlingen des Glücks den Hof machen.
- 100) **C'est un homme qui ne s'endort pas.** Er läßt seinen Vortheil nicht außer Acht.
- 101) **Les envieux mourront, mais jamais l'envie.** Der Neid wird so lange als die Welt, bestehen.
- 102) **Ce n'est pas jeu d'enfans.** Das ist kein Spaß.
- 103) **C'est un enfant de gogo, nourri de lait de poule.** Ein verzärteltes Kind.
- 104) **Une affaire épineuse.** Ein bedenkliches, mißliches Geschäft.
- 105) **Moitié figue, moitié raisin.** Halb gutwillig, halb gezwungen; — halb gern, halb ungern.

- 106) Se couvrir d'un sac mouillé. Eine fable Ausrede, eine schlechte Entschuldigung vorbringen, wodurch die Schuld eher vergrößert als vermindert wird.
- 107) Etre pétri de salpêtre. Neufferst hitzig, aufbrausend seyn.
- 108) Obéissance vaut mieux que sacrifice. Gehorsam ist besser denn Opfer.
- 109) Etre armé de toutes pièces. Im Stande seyn, alle Einwendungen zu widerlegen.

— — — — —  
E r r a t a.

Page ligne

- |     |     |            |  |
|-----|-----|------------|--|
| 7   | 11  | d'en bas,  | mettez un virgule après l'exclamation: Oh  |
| 29  | 4   | —          | lisez: petite au lieu de: pstite   |
| 39  | 8   | d'en haut, | — de nos boulevards au lieu de: qui se trouvent sur nos boulevards   |
| 54  | 12  | —          | — un groupe a. l. de: une groupe   |
| 60  | 11  | —          | — à St. Pétersbourg a. l. de: de St. Pét.  |
| 61  | 11  | —          | — réprime a. l. de: reprime  |
| 63  | 8   | —          | — cimetièrè a. l. de: cimitière  |
| 64  | 2   | —          | — réveil a. l. de: reveil  |
| 67  | 10  | —          | — Grâces a. l. de: Graces, partout où ce mot se présente   |
| 71  | 9   | —          | — poltronne a. l. de: poltrone   |
| —   | 14  | —          | — taches a. l. de: tâches  |
| 73  | 11  | d'en bas,  | — vaincre a. l. de: convaincre   |
| 74  | 3   | d'en haut, | — récit a. l. de: recit  |
| 80  | 2   | —          | — Oh, a. l. de: oh   |
| 82  | 5   | d'en bas,  | — physionomie a. l. de: phisionomie  |
| —   | 1   | —          | — l'haleine a. l. de: la haleine   |
| 88  | 3   | —          | — rêverie a. l. de: révérie  |
| 90  | 4—6 | d'en haut  | — Le premier jour de cette fête populaire tombe régulièrement sur le premier lundi du mois d'Août, et se répète deux fois, de quinze à quinze jours. |
| 94  | 10  | —          | — de l'arbre a. l. de: à l'arbre   |
| 103 | 10  | —          | — dignité a. l. de: digneté  |
| 126 | 1   | —          | — Andrinople a. l. de: Andrianople   |
| 131 | 5   | d'en bas,  | — à refuser a. l. de: de refuser   |
| 133 | 5   | —          | — ressemblent a. l. de: rassemblent  |
| 134 | 2   | d'en haut, | — Atalante a. l. de: Atalanté.   |
| 168 | 5   | d'en bas,  | — ignorance a. l. de: ignorence  |